
3 1761 07463574 9

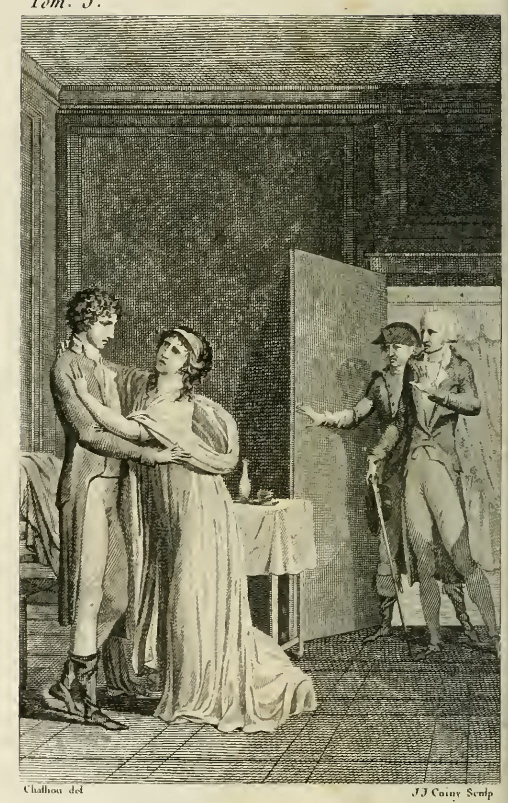


ROSA,

OU

LA FILLE MENDIANTE.

Tom. 5.



Chaillou del. J.J. Coiny Sculp

Ah! sauvez-moi, sauvez-moi!

ROSA,

OU

LA FILLE MENDIANTE

ET

SES BIENFAITEURS,

Traduit de l'anglais de Mistress BENNETT, auteur d'Anna ou l'Héritière galloise;

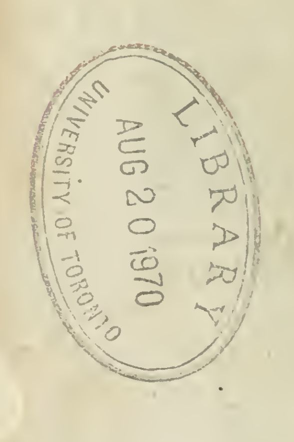
Par LOUISE BRAYER-ST.-LÉON.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

CHARLES POUGENS, imprimeur-libraire, rue St.-Thomas-du-Louvre, n.° 246.

AN VI. (1798.)


LIBRARY
AUG 20 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

ROSA,

OU

LA FILLE MENDIANTE.

CHAPITRE PREMIER.

TANDIS que les affaires de M. Hanson prenaient une tournure si brillante, lord comte de Gauntlet, malgré le changement avantageux que les médecins espéraient de son voyage dans le sud de l'Europe, venait de succomber aux infirmités sans nombre dont ses excès l'avaient rendu victime. N'ayant fait aucune démarche, à ses derniers momens,

pour reconnaître la validité de son mariage avec Eugénia, et la légitimité de son enfant, James Montreville, son frère, succéda à ses biens, à son titre; et la nouvelle comtesse de Gauntlet, ayant ainsi obtenu la brillante récompense qu'elle désirait avec tant d'ardeur, se félicita du succès des artifices qui la lui avait procurée.

Mylord et mylady étaient à leur maison de Windsor, lorsqu'on leur annonça la visite de M. Hanson.

« Hanson! » répéta le comte, « qui diable le ramène ici? »

« Hanson! » s'écria à son tour la comtesse, « le misérable! de quoi peut-il avoir besoin maintenant? »

« Je l'ignore comme vous, » ré-

pondit mylord, « mais nous ne pouvons nous dispenser de le recevoir. »

« Vous ferez ce qui vous plaira, lord Gauntlet, » dit mylady, « mais il faut absolument que je sorte tout à l'heure, j'ai promis à lord Dupero que nous ferions ensemble une promenade à cheval, et pour rien au monde je ne manquerais à ma parole. »

« Je serais bien fâché de déranger vos projets, » répliqua poliment mylord; « mais en vérité je pense que vous feriez bien de voir cet homme avant de partir. »

« Oh! mon cher, excusez-moi, je vous supplie; dites-lui ce que vous voudrez, agissez comme vous le jugerez convenable, je vous approuve d'avance. Bonjour,

mylord. » Et la comtesse descendit légèrement l'escalier.

Le comte s'inclina jusqu'à terre, suivit des yeux sa brillante compagne, et l'ayant vue s'élancer avec grace sur le joli cheval que ses palfreniers lui présentaient; il ordonna qu'on fît entrer M. Hanson dans son cabinet.

Mylord ne trouva point que cet homme fût aussi peu important qu'il l'avait cru; il portait un habit de deuil magnifique, venait de descendre d'un carrosse élégant, et aussitôt qu'il fut assis, avec la permission de mylord, il parla de ses billets de banques, des sommes d'argent considérables qu'il possédait, enfin du riche héritage qu'il venait de faire d'un ami, sous la simple réserve de prendre son nom, et ajouta

qu'il était venu en Angleterre pour ratifier cette clause par un acte du parlement.

Tous ces détails intéressaient fort peu mylord, M. Hanson lui ayant écrit, après la mort de sa femme, d'une manière assez mystérieuse au sujet du petit Horace; le comte et sa femme s'étaient flattés d'un événement dont la certitude les eût comblés de joie; mais M. Hanson, loin de satisfaire l'impatience de mylord, jugea à propos de garder sur ce sujet le plus profond silence.

Cet homme, devenu encore plus vain depuis l'augmentation de sa fortune, parla avec mépris des émolumens de sa place en Amérique, du peu de profits qu'elle lui rapportait, et comme une révolution prochaine mena-

çait d'éclater dans les diverses provinces du nouveau monde, que par conséquent la guerre devait indubitablement suivre cette explosion, il ajouta que si on pouvait lui faire obtenir un privilége exclusif pour la fourniture des armées, la personne qui lui procurerait cet avantage serait alors bien sûre de partager secrètement les profits considérables qu'il retirerait d'une place aussi importante.

Lord Gauntlet comprit alors à merveille de quelle manière une bonne somme d'argent pourrait devenir sa propriété, et comme nul seigneur de la cour n'avait peut être autant besoin que lui de ce précieux métal, il assura M. Hanson qu'il réfléchirait à sa proposition ; et dès que

la comtesse fut rentrée, il s'empressa de lui communiquer cette affaire.

Mylady saisit avec autant de facilité que son époux les avantages considérables qui résulteraient pour elle d'une entreprise aussi lucrative. Elle commença dès-lors ses démarches près du ministère ; bientôt après la guerre s'étant déclarée, elle obtint le privilége en question, et M. Salomon Mushroom devint, sous les auspices de ses nobles patrons, le comte et la comtesse de Gauntlet, d'abord fournisseur des armées de la Grande-Bretagne en Amérique, ensuite sir Salomon Mushroom, membre du parlement, et l'un des orateurs les plus distingués dont les journaux eussent jamais fait mention.

Horace qui, au lieu d'être envoyé au collége en sortant de sa pension, fut conduit à Penry pour écrire des discours politiques, ne pouvait comprendre par quel miracle l'époux de sa mère adoptive était devenu un personnage si important, ce jeune homme possédait les auteurs grecs et latins, mais il était d'une ignorance extrême sur les moyens mystérieux par lesquels les gens du monde savent parvenir à leurs fins. A mesure qu'il vivait avec son patron, plusieurs particularités se retraçaient à sa mémoire, et fesaient naître tour à tour sa surprise, son attendrissement, sa douleur, et son indignation.

La conduite du chevalier Mushroom était peu propre à soulager ces diverses émotions. Les

souvenirs qui occupaient sans cesse l'esprit d'Horace paraissaient avoir totalement échappé à sa mémoire, et la plus petite circonstance ne pouvait indiquer qu'il se rappelât que M. et mistress Hanson eussent même jamais existé.

Enivré de la gloire que lui procuraient les écrits du jeune Horace; uniquement occupé de la réputation dont il jouissait, au moyen des discours savans qu'il fesait imprimer dans tous les journaux, il ne prévoyait même pas la peine qui était réservée à sa vanité et à son égoïsme; mais un soir, après la lecture d'un long discours, qui devait être imprimé le lendemain, et que les corrections d'Horace avaient presque tout à fait changé, le jeune homme

fixa un regard calme sur sir Salomon, et lui rappela, d'un ton ferme, mais respectueux, la promesse solennelle qu'il avait faite à son épouse expirante.

Sir Salomon parut frappé d'un coup de foudre; il avait assuré, depuis peu, d'une manière positive, au comte et à la comtesse de Gauntlet, que l'objet de leur crainte n'existait plus, comment aurait-il jamais pu prévoir qu'un enfant, un simple enfant, eût conservé le souvenir de ce qu'il cherchait à oublier lui même depuis tant d'années! Il eût sacrifié, dans ce moment, la réputation de toute son éloquence, pour voir celui qui l'en fesait jouir, enseveli dans son obscure pension du pays de Galles; néanmoins, contenant son dépit, son embarras, et voyant

qu'il n'y avait plus moyen de renier le premier nom qu'il avait porté, il parut attendri jusqu'aux larmes, au souvenir de l'ange qu'il avait perdu à l'époque que venait de citer Horace, et ajouta, avec une répugnance affectée, que s'il n'eût pas craint de lui faire trop de peine, il lui eût déjà appris qu'il était l'enfant naturel d'une parente de mistress Hanson : que l'expression de mère outragée, dont sa bien aimée épouse avait jugé à propos de se servir dans ses derniers momens, était une allusion à la conduite barbare de l'amant de sa parente envers elle; et qu'enfin l'un et l'autre, étant depuis long tems au tombeau, il devenait inutile de s'appesantir sur ces détails.

Les regards pénétrans d'Ho-

race se promenaient sur chaque muscle du visage de sir Salomon durant cette explication ; et quoique l'intérêt de celui-ci lui commandât le plus grand empire sur lui même, il ne put soutenir cet examen scrutateur, et une rougeur involontaire le trahit malgré lui. Horace se leva alors par un mouvement spontané, et dit d'un air sévère :

« J'ignore par quel moyen il est ainsi en votre pouvoir de diffamer la réputation de ma mère ; mais il est clair que vous le faites. Je ne croirai jamais, cependant, que je suis un être aussi abject que vous le supposez, sans avoir d'autre autorité que vos paroles ; donnez-moi des preuves de ce que vous venez de dire, j'en exige ; le sang qui dans ce moment bouillonne dans mes veines, ne peut être aussi

méprisable que vous avez cherché à me le persuader, et cela par des motifs qu'il m'est impossible de concevoir. »

« Jeune homme, » répliqua sir Salomon, « prenez garde à ce que vous dites : rappelez-vous que je suis le seul ami qui vous reste sur la terre ; que vous êtes un misérable orphelin dépendant de mes bontés : et qu'il vous sied peu d'avoir l'audace de m'accuser de fausseté ; oubliez vous le respect que vous me devez ? »

« Prouvez-moi qui je suis, et je saurai peut être mieux alors le respect que je vous dois : je demande, encore une fois, quels étaient mes parens. »

L'embarras de sir Salomon parut extrême ; il ajouta cependant, avec un air qu'il chercha à rendre le

plus naturel qu'il lui fut possible.

« Quels étaient vos parens! ne vous ai-je pas déjà dit que vous étiez bâtard ? »

« Monsieur ! » s'écria Horace d'un air menaçant.

Sir Salomon se leva.

« Et pouvez - vous supposer, » continua - t - il, « que je veuille confier à une mauvaise tête comme la vôtre, un secret d'où dépend la paix et l'honneur des parens d'une femme sans pudeur, dont ils croient la honte ensevelie avec elle dans la tombe; que je les expose, de cette manière, à la voir revivre encore! Prenez votre parti, monsieur; croyez-moi, modérez cet orgueil qui vous convient si peu, et recevez ma parole que jamais vous n'obtiendrez d'autre éclaircissement de ma part. »

En achevant ces paroles, sir Salomon sonna son domestique, et se retira dans sa chambre, laissant Horace immobile de surprise, et avec la conviction pénible qu'il était encore bien novice dans l'école du monde.

Depuis ce jour, sir Salomon se rappela combien chaque moment ajoutait encore aux torts qu'il avait envers le pauvre jeune homme, et jamais un reptile venimeux ne causa tant d'effroi à un esprit timide, que l'aspect d'Horace au chevalier Mushroom. La découverte qu'il fit, bientôt après, de l'inclination de Charlotte pour cette innocente victime de ses artifices, ajouta encore à la haine qu'il lui portait ; et après avoir mis le comble à ses insultes, en lui proposant diverses places indi-

gnes de sa naissance, et même de l'éducation qu'il lui avait donnée, il eut enfin le bonheur de se débarrasser de cette charge importune, en la résignant au colonel Buhanun, comme nous l'avons vu plus haut.

Horace, qui portait toujours au fond de son cœur la conviction intime de la fausseté du chevalier Mushroom, ne pouvait songer, sans frémir d'indignation, à l'histoire absurde qu'il lui avait faite de sa naissance, le ressentiment secret que lui inspirait cet homme méprisable, avait donné à ses manières une sévérité et une réserve qui étaient bien loin de former les traits distinctifs de son caractère naturellement doux et confiant.

A son arrivée dans l'Inde, le

colonel le mit en possession d'un emploi lucratif, ensuite lorsque cet homme, sensible et vertueux, le quitta pour aller rejoindre son régiment, Horace éprouva un attendrissement pénible qui lui fit sentir que son cœur, fermé jusqu'alors aux douces affections qu'inspirent la reconnaissance, était fait pour en savourer tout le charme.

Il remplit les devoirs de sa place avec un zèle et une intelligence qui le rendit bientôt habile sur tous les points, excepté sur celui que ses confrères étudiaient avec le plus de succès, car ils possédaient beaucoup d'argent, tandis qu'Horace avait simplement de quoi vivre; le tems néanmoins eût peut être agrandi ses idées, si on n'avait appris à Calcutta que l'armée

du général Matthews, allait livrer bataille à Tipoo-Saeb, fils d'Hyder-Ali, dont les troupes marchaient en grand nombre vers Bedamore.

Horace fut saisi d'effroi à cette nouvelle; son généreux ami, le seul être au monde qui eût fait palpiter son cœur au doux sentiment de la reconnaissance, pouvait être blessé; aucune main chérie ne serait là pour étancher un sang si précieux; il pouvait succomber..... Son corps resterait donc étendu sur la terre! Le corps du colonel Buhanun, de cet homme si bon, si sensible, giserait confondu au milieu d'un champ de carnage; ses restes sacrés n'obtiendraient même pas la sépulture! Idée horrible, insupportable, qui fit couler un

torrent de larmes des yeux du sensible Horace. Mais ce n'était pas le moment de délibérer ; les ordres étaient donnés pour faire avancer les troupes : Horace changea sa plume pour une épée, et, presque expirant de fatigue et d'agitation, il arriva près de son bienfaiteur.

Le colonel le blâma avec douceur d'avoir abandonné une place avantageuse, lucrative, et qui devait faire sa fortune, pour en prendre une qui ne lui offrait que des dangers, des fatigues, et une gloire incertaine.

Horace eût expliqué ses motifs en peu de mots ; s'il eût été capable de prononcer une parole ; il saisit les mains de son digne ami, les baigna de ses larmes, et comme le langage du cœur était précisé

ment celui que le colonel entendait le mieux, il serra le jeune homme dans ses bras, le regarda d'un air attendri, et ne lui adressa point un second reproche. Horace était trop jeune pour qu'on lui confiât aucun poste distingué dans l'armée ; mais l'honneur et la gloire l'occupaient fort peu ; il ne songeait qu'à partager les dangers de son digne ami.

Le colonel, au contraire, éprouvait la plus grande sollicitude pour préserver le jeune homme de tous les périls qui l'attendaient, et supplia secrétement le général de le mettre de garde à un magasin de munitions qui était un poste important, qui ne pouvait qu'honorer celui à qui on voulait bien le confier. Horace reçut ordre de s'y rendre le jour où la situation

désespérée de la garnison la déterminerait à hasarder une sortie.

La veille au soir de cet événement fatal, le colonel passa trois heures à s'entretenir avec son jeune ami, et à l'exhorter à obéir aux ordres du général dont Horace déplorait amèrement la cruauté.

« Pourquoi, » s'écria-t-il, « suis-je ici! Pourquoi ai-je quitté Calcutta, si ce n'est pour partager vos dangers, pour vous secourir, ou enfin pour mourir avec vous! »

Le colonel l'écouta d'un air calme: il se retraça les événemens passés, et rappela au jeune homme qu'il lui restait d'autres moyens d'honorer sa mémoire, s'il périssait, que de mourir avec lui; il lui fit part de tout les secrets de son cœur, et le chargea de com-

missions non moins sacrées qu'intéressantes, s'il succombait dans la bataille qu'on allait livrer; cependant, la confiance absolue du colonel n'eût pas réconcilié Horace avec une séparation dont il ne pouvait soutenir l'idée, si le souvenir de certaines promesses qu'une seule personne dans le monde était chargée d'exécuter, et dont le colonel déclara que la paix de ses derniers momens dépendait, ne lui avait fait faire des réflexions sérieuses. Il sentit, d'après la chaleur que son vertueux ami mettait dans cette recommandation, que les services qu'il attendait, lui étaient plus chers que la vie, et cette certitude changea le vif désir qu'il éprouvait de déserter le poste qu'on voulait lui confier, en une mélancolique ré-

signation aux arrangemens qu'on avait fait pour lui.

Leur conversation avait pris une tournure triste et solennelle. Le colonel ayant désapprouvé avec force la dernière résolution de l'armée, éprouvait un pressentiment funeste de ce qui devait arriver. Il se leva enfin, prit la main d'Horace, la serra fortement entre les siennes, fixa sur lui un regard expressif, et se retira avec précipitation. Le jeune homme tressaillit, fit un mouvement pour le suivre, retomba sur sa chaise et fondit en larmes : mille réflexions douloureuses occupèrent ensuite son esprit, mais à la pointe du jour entendant battre le pas de charge, il s'efforça de nouveau d'obéir aux ordres de son bien-

faiteur, et alla prendre le poste qu'on lui avait désigné.

Peu d'heures déterminèrent le sort de Bedamore; la sortie fut exécutée avec cette bravoure qui distingue les Anglais; mais l'ennemi était supérieur en nombre, dans la proportion de cent à un; les Cipayes, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite; le peu d'Européens, qui échappèrent au carnage avec ceux qui étaient restés dans l'intérieur de la ville, furent traînés à Séringapatam par les vainqueurs.

Horace, plongé dans un cachot, attendait la mort avec indifférence, lorsqu'il obtint sa liberté, comme nous l'avons vu plus haut.

« Est-ce donc ici, » dit-il en écoutant les détails de Christiana,

et

et en les comparant avec ce qu'il savait du passé : « est-ce donc ici où je ne puis jeter un regard autour de moi, sans retrouver la trace des souffrances de mes compatriotes ; où j'ai perdu celui dont le cœur généreux eût palpité d'indignation au récit des outrages dont je suis la victime ; dont le bras puissant se fût appesanti sur les usurpateurs criminels de mes droits ? Est-ce au milieu de ces régions barbares, dans des circonstances si déplorables, que je dois me livrer ainsi à une douleur inutile, au lieu de venger les outrages de mon illustre mère ? Et dois-je souffrir, grand Dieu ! que la noble confiance du plus vertueux des hommes, repose sur la bonne foi apparente d'un monstre ? »

Cette dernière réflexion d'Horace, se sera probablement déjà présentée à l'esprit du lecteur; mais il doit se souvenir des raisons qui l'avaient empêché de communiquer ses craintes au colonel avant leur départ de l'Angleterre, ensuite durant l'entretien qu'ils eurent ensemble la veille de la funeste bataille de Bedamore, Horace, en recevant les ordres de son bienfaiteur, était si affecté au souvenir des infortunes de sa jeunesse, si accablé de sa situation présente et de l'avenir qui l'attendait, qu'il n'eut point le courage d'entrer dans aucune explication à ce sujet. Il songea d'ailleurs qu'il eût été cruel de présenter ces lumières terribles aux regards du colonel, à une époque où il ne pouvait remédier, sur le

champ, à l'abus qu'on pouvait avoir fait de sa confiance.

M. et Mme. Blandel furent affectés jusqu'aux larmes par la triste histoire d'Eugénia, quoique racontée par Christiana, et entrecoupée par ses exclamations, ses lamantations et les reproches qu'elle s'adressait sans cesse. M. Blandel ayant reçu, peu de mois après, l'ordre de retourner à Pondichéry, obtint la permission d'emmener son aide avec lui, et eut la générosité de remettre de l'argent et des lettres de crédit à Horace, pour qu'il pût se rendre en Europe.

Comme la guerre existait encore, M. Blandel se fit un point d'honneur de ne pas quitter la garnison; mais quoique sa femme, qui ne jouissait pas alors d'une

bonne santé, et qui avait l'habitude de vivre, depuis si long tems, avec Christiana, sentît la perte qu'elle ferait en se séparant d'elle, elle fut convaincue de la nécessité dont un semblable témoin deviendrait pour Horace : ce jeune homme, possédant un codicile du colonel, qui lui donnait le droit de se pourvoir de plusieurs sommes d'argent, était bien déterminé non seulement à découvrir, mais à poursuivre devant les tribunaux, tous ceux qui avaient eu quelque part aux chagrins de sa mère : cependant il chercha d'abord à mettre en œuvre tous les moyens possibles pour retrouver cette mère infortunée; c'était là le premier et le plus cher de ses vœux.

Christiana retourna donc en Europe avec Horace; et M. Blan-

del ayant payé leur passage sur un vaisseau neutre, jusqu'au Cap de Bonne Espérance, ils s'embarquèrent, dans cette ville, pour la Hollande, d'où ils se rendirent à Lisbonne, afin d'y apprendre au moins des nouvelles d'Eugénia, si elle n'était plus en Portugal.

La surprise de Christiana devint extrême, de trouver que l'abbesse de la Mercy, jouissait d'une parfaite santé, et que jamais les médecins n'avaient prononcé sa condamnation; mais ce qui acheva de la confondre, fut d'apprendre que sa propre sœur était morte une année avant la réception de sa prétendue lettre à Holy-Ash.

Dona Aurélia était parfaitement instruite de la fourberie pratiquée envers Eugénia pour la séparer de son fils.

La succession du présent lord Gauntlet aux biens et aux titres de son frère, était un événement qui jetait enfin une grande lumière sur les motifs d'une action incompréhensible jusqu'alors. Dona Aurélia s'apperçut alors des machinations perfides par lesquelles on avait sacrifié sa nièce, et elle gémit d'autant plus de sa perte, après sa dernière entrevue avec elle, que le doute attaché à son mariage, et si déshonorant pour la famille Albertina, était entièrement éclairci par le certificat du prêtre catholique, et par le témoignage de miss Knightly, qui, depuis la mort de son père, avait épousé un riche négociant portugais établi à Lisbonne.

La certitude du mariage d'Eugénia était devenue une nouvelle

extrêmement agréable pour don Joseph Tavora Alvarez, puisqu'elle lui avait donné le droit incontestable de s'emparer sur le champ des biens de don Philippe.

L'émotion de dona Aurélia devint si vive en voyant Horace, qu'il lui fut impossible de prononcer une parole ; et lorsqu'elle put commander enfin à son attendrissement, à sa surprise et à sa douleur, elle lui dit que depuis la mort de sa nièce....

« Quoi ! » interrompit Christiana, « est-il possible que mylady soit morte ? et dois-je renoncer à l'espérance de voir ce beau jeune homme solliciter mon pardon pour l'innocent petit garçon que j'ai eu l'imprudence de quitter autrefois. »

Horace ne put retenir ses lar-

mes ; le souvenir de sa mère qu'il avait constamment nourrie depuis son enfance, s'était retracé avec tant de force par l'émotion que lui avait causée le récit de ses malheurs, et les descriptions de Christiana, qu'il croyait toujours la voir devant ses yeux.

Après que l'agitation de l'abbesse fut un peu calmée, elle fixa ses regards sur Horace, et sembla jouir d'un plaisir mélancolique, en retrouvant dans ses traits une ressemblance dont elle conservait toujours le souvenir : elle ne put s'empêcher de lui dire que l'expression de sa physionomie était la même que celle de son grand-père, l'amiral Herbert, et observa aussi qu'il avait les yeux de sa mère ; enfin, elle le combla de caresses, et parut goûter une satis-

faction délicieuse d'avoir retrouvé l'enfant de sa nièce chérie.

Elle insista avec force pour qu'il se présentât chez don Joseph Tavora Alvarez, qui, déjà tombé dans la décrépitude d'une vieillesse prématurée, et insensible à toutes les jouissances, excepté celle de compter ses immenses richesses, fut si flatté de la démarche d'Horace, que malgré qu'il ne pût se résoudre à partager un seul dollar avec lui durant sa vie, il promit, d'une manière solennelle, de lui laisser à sa mort tous les biens de la famille Albertina.

« Maintenant, » dit l'abbesse, « vous devez écrire à votre grand-père en Angleterre ; j'aurai soin que vous ne paraissiez pas devant lui dans l'indigence, afin de ne

pas troubler l'esprit étroit de son fils, et lui faire craindre que vous ayez des prétentions sur sa fortune; mais il faut d'abord que vous soyez présenté à notre souverain, comme le représentant futur de don Philippe votre bisaïeul; ensuite vous demanderez la réparation de l'honneur de votre mère, et la justice qui vous est due, à votre cour, par l'entremise de l'amiral. S'il est toujours tel que je l'ai connu, il vous soutiendra avec zèle; mais si, aveuglé par l'influence de son fils chéri, il refuse de vous reconnaître, vous lui ferez voir ceci, » ajouta l'abbesse, en lui présentant un porte-feuille rempli de billets de banques, qu'elle avait eu soin d'échanger pour l'or de son pays; ensuite, prenant parmi eux un

papier plié, « j'y ai joint, » continua-t-elle, « le certificat de mariage de votre mère, qu'elle a déposé entre mes mains, lorsque, tremblante sur votre sort, elle s'est arrachée de mes bras pour être assassinée dans l'odieux pays où elle a voulu retourner.

« Assassinée ! » s'écria Horace en frissonnant.

« Ne me demandez rien, je ne puis, » ajouta l'abbesse d'une voix tremblante, et en pâlissant, « je ne puis répéter les détails de cet exécrable attentat : oui, ma nièce ! l'héritière de la première famille du Portugal ! votre mère ! fut d'abord déshonorée, ensuite assassinée. Oh ! pourquoi votre abominable père n'est-il plutôt tombé sous ses coups, et pourquoi toute sa race, à l'ex-

ception de l'enfant de ma vertueuse nièce, n'a-t-elle pu être anéantie en même tems par son dernier soupir ! »

« Juste ciel ! madame, » s'écria Horace, dès l'instant où la respiration manqua à dona Aurélia pour continuer ses imprécations, « que voulez-vous dire? quelle est cette horrible allusion ? mon père succomber sous les coups de ma mère ! de ma mère dont la douceur, la résignation ont laissé dans mon esprit des traces si profondes et que le tems n'a jamais pu effacer ! »

« Oui, » continua l'abbesse d'un air sombre, « votre mère, cette charmante et angélique créature, a quitté son Dieu, ses devoirs, sa famille, pour être la victime d'un monstre diabolique,

Oh ! » s'écria-t-elle avec l'accent de la rage ! « que n'a-t-elle vengé ses propres injures , et la tache , l'insulte faite à la maison Albertina , dût notre race entière être exterminée après une action si glorieuse ! Horace , voici peut-être la dernière fois que tu parois à mes regards , mais souviens-toi , qu'Aurélia Constodello Albertina , seul rejeton vivant de ce nom illustre , te dit que ma nièce , ta mère a été assassinée ; ne laisse pas son sang crier vengeance en vain . . . prends garde d'être la dupe des fourberies qu'on inventera pour te cacher ce forfait . . . sois digne de ta naissance . . . oh ! souviens toi , souviens-toi de ta malheureuse mère ! »

A peine Dona Aurélia eût-elle achevé ces mots, que succombant

à l'excès des diverses sensations qui l'agitaient, elle se renversa sur sa chaise, devint d'une pâleur effrayante, et parut avoir perdu l'usage de ses sens ; plusieurs religieuses s'occupèrent alors du soin de la secourir et de la ramener dans son appartement ; tandis qu'Horace, étonné de sa violence, effrayé de ce qu'elle venait de lui dire, fut obligé de sortir du parloir sans pouvoir assurer sa tante ; que malgré qu'il ne partageât point ses regrets de ce que son père n'avait pas succombé sous les coups de sa mère, il n'en était pas moins disposé à ne pas souffrir que la moindre tache souillât sa réputation, et qu'il était incapable de la livrer lâchement aux embûches de ses ennemis.

Il se disposa ensuite à obéir aux

ordres qu'il venait de recevoir, et dont il sentait la justesse ; il écrivit à son grand père, et garda une copie de sa lettre pour la faire voir à dona Aurélia.

La matinée suivante, il fut surpris de recevoir un billet de don Joseph, qui lui annonçait que d'après la prière de sa tante, il aurait l'honneur de le présenter à la cour comme héritier de la maison Albertina. Horace, convaincu que cette démarche deviendrait un équivalent à la jouissance des biens de sa mère, et ne pouvant douter de l'intérêt que l'abbesse prenait à son sort, envoya sa lettre à son grand père par la voie d'Ostende, et donna les ordres nécessaires pour sa présentation à leurs majestés très-fidelles.

Comme les biens dont il devait

héritér étaient immenses, qu'il était jeune, d'une figure charmante, et qu'il n'avait d'autre faveur à demander que celle de fléchir le genou devant le roi et la reine, il est inutile d'ajouter qu'il fut accueilli de la manière la plus gracieuse, et que tous les courtisans se modélèrent exactement sur les manières de leur maître.

Plus d'une semaine s'était écoulée depuis la présentation d'Horace à la cour, avant que l'abbesse fût assez remise du choc qu'avait éprouvé sa santé pour lire la copie de sa lettre à l'amiral Herbert.

Elle sentait à chaque instant croître sa tendresse pour son neveu; tout la charmait dans lui, elle approuvait tout ce qu'il disait, tout ce qu'il fesait; et après avoir mis en usage plusieurs

moyens pour obtenir qu'il différât son départ, elle fut forcée de convenir avec lui que le délai de la vengeance devenait une sanction des injures, et lui permit enfin de s'embarquer pour l'Angleterre.

Christiana, qui s'était accoutumée aux respects des nègres durant son long séjour dans les colonies, qui ne sortait qu'en palanquin, qu'on n'appelait que madame, éprouvait tant de mortifications du ton familier avec lequel l'abordait une quantité prodigieuse de pauvres gens, qui tous prétendaient être ses parens, qu'elle sentait plus d'impatience de quitter son pays natal, qu'elle n'en avait jamais eu d'y retourner.

Débarqué à Harwich, Horace prit une chaise de poste pour se

rendre à Penry, et donna ordre à Christiana d'aller l'attendre à Londres, malgré toutes ses objections, pour ne pas se séparer de lui.

Horace trouva un changement considérable à Penry ; il vit de nouvelles maisons, de nouveaux établissemens, des manufactures, etc. ; mais les personnes qu'il y cherchait, étaient absentes, et après avoir fait quelques informations dans le voisinage, il partit pour Londres, où il avait prié l'amiral Herbert d'adresser sa réponse à l'hôtel que le colonel Buhanun occupait avant son départ de l'Angleterre.

Depuis plusieurs années, l'amiral Herbert se reprochait tous les jours, avec amertume, sa conduite cruelle envers sa malheu-

reuse fille. Le désespoir d'Eugénia, après avoir perdu son enfant, l'avait conduite aux pieds de son père, pour demander protection, justice et vengeance ; mais la manière dont il la reçut, lui apprit alors tout ce qu'elle devait au vertueux et sensible M. Adderly. Tandis que succombant à l'excès de sa douleur, elle embrassait les genoux de l'amiral, son indigne frère jurait qu'il abandonnerait sa commission, quitterait pour jamais un père assez faible pour pardonner, et l'asile qui recelerait une sœur si méprisable.

L'infortunée Eugénia vit s'écrouler ainsi le seul appui qui lui restait dans la nature, et s'éloigna mourante de la maison paternelle. Mais ce frère barbare ne jouit pas long tems de son triomphe ; il

cessa de dicter des lois à son père, de régner despotiquement chez lui, et d'envisager sa fortune comme la sienne d'une manière exclusive. Un boulet de canon mit fin à ses jours, au moment où il s'occupait avec complaisance de ses plans pour l'avenir.

L'amiral Herbert eut le malheur de le voir tomber à ses côtés, dans un combat où il commandait la flotte; il fut couvert du sang de son fils, et resta immobile d'horreur et de désespoir, jusqu'à la défaite entière des ennemis; alors on le transporta dans sa chambre, où l'excès de sa douleur le rendit dangereusement malade.

Le capitaine Seagrove, ancien officier de marine, avait vieilli dans le service avec l'amiral, et était parvenu au grade de capi-

taine en second ; il veilla avec soin son commandant, durant sa maladie, et lorsque celui-ci commença à recouvrer ses forces, il lui adressa le discours suivant, en fumant sa pipe près de son lit.

« Voyez-vous, amiral, cela ne signifie rien, d'abandonner ainsi la manœuvre de votre courage ; votre fils est parti, mais il ne pouvait lever l'ancre d'une manière plus honorable ; vous devez remercier Dieu de ce qu'il n'est pas mort dans son lit, comme une femme au printems de ses jours, ce qui eût été la chose du monde la plus honteuse pour un marin durant la guerre. Quant à vous, amiral, qui avez vogué dans des parages difficiles, et fait un long voyage, mon opinion est que votre vieux bâtiment doit

plier ses voiles, et rentrer au port ».

« Hélas ! » répliqua l'amiral : « je suis un vieillard au désespoir ; car outre la perte de ce cher fils, dont la mort est à-la-fois ma gloire et mon malheur, j'ai à me reprocher la manière cruelle dont j'ai rejeté ma fille loin de moi ».

« Vous étes-vous conduit ainsi, amiral ? cela n'est pas bien ; mais à quoi sert de haler ainsi sa conscience ; ne pensez plus à votre fille, car votre cœur est en vérité tendre comme un biscuit. Voici mon avis : aussitôt que les ennemis en auront assez, vous devez vous retirer à Grange House ; et puisque vous n'avez plus personne pour demeurer avec vous, je veux suivre votre sillage, pour

que nous puissions jeter l'ancre ensemble dans le même port ».

« Est-ce bien là votre intention, mon excellent ami ? » dit l'amiral en lui tendant la main.

« Oui, oui, » répliqua le capitaine, et il sortit de la chambre pour cacher son émotion.

Lorsque la lettre d'Horace arriva à Grange-House, il y avait déjà quelques années que les deux amis s'y étaient retirés.

« Que diable est cela ? » demanda le capitaine, en prenant les lunettes de l'amiral d'une main, et la lettre de l'autre.

« Lis, mon ami, lis, » répliqua l'amiral d'une voix émue et avec un tremblement général dans ses membres.

« Que je lise, fort bien, j'y consens ; mais que signifie cela

qui est au haut de la page ? On m'a écrit ainsi plus de cent fois.

« Lis, Tom, cher Tom, lis bien vîte ! ».

« Je le veux bien... voyons... » *Je suis . . . fils de* : . . ouida, et de qui ! « *votre fi... fi...*, oui, c'est bien, *de votre... fille ou... outragée.* »

Le capitaine regarda alors l'amiral avec la plus vive surprise; voyant des larmes qui s'échappaient des yeux de ce vieillard vénérable, la même émotion le gagna sur-le-champ, et avant qu'il eût épelé six autres mots de la lettre, il se mit à sangloter comme un enfant, donna un coup de pied à la table, laissa tomber sa pipe, cassa ses lunettes, jeta son chapeau par la fenêtre, et enfin la joie parut lui avoir fait perdre l'esprit;

l'esprit ; mais l'amiral, après avoir commandé à son attendrissement, lut, non sans une extrême agitation, la lettre suivante :

Très-honoré Monsieur,

« Le fils de votre fille outragée, s'adresse à vous ; il est reconnu par ses parens maternels comme héritier des biens de la famille Albertina, et son cœur brûle de venger leur outrage ; il mourra de mille morts, plutôt que de souffrir que la calomnie triomphe de son illustre mère ; il vous interpelle comme militaire, vous invite comme homme sensible, vous implore comme fils, pour se joindre à lui dans une cause si intéressante et si chère à son cœur ; et espère obtenir la permission, à son arrivée à Londres, de vous

offrir les preuves des droits légitimes qu'il peut avoir à votre protection : il ose signer, en attendant, qu'il est, très-honoré monsieur, votre respectueux et obéissant petit fils,

HORACE MONTREVILLE ».

On jugera sans peine, si d'après la position de l'amiral, ses remords d'avoir repoussé sa fille loin de lui, il reçut avec transport son petit fils, et s'il écouta avec satisfaction toutes les preuves que lui et Christiana lui fournirent de la légitimité de sa naissance; les avocats les plus célèbres furent consultés; on envoya des agens dans tous les ports de la Grande-Bretagne, pour chercher le chapelain qui avait marié le capitaine Montreville avec Eugénia Herbert:

l'avertissement, dans les papiers publics, avait été inséré, même aussitôt l'arrivée de la première lettre d'Horace ; mais toutes les démarches s'étaient trouvées inutiles jusqu'alors, et personne ne connaissait le chapelain en question.

Ce fut enfin Christiana qui fit cette découverte. Le lecteur doit se ressouvenir de l'arrivée de M. Jolter à Grange-House, et de la manière dont la zélée portugaise l'avait entraîné en présence de l'amiral ; c'est qu'en effet le révérend M. Jolter était précisément celui qu'on cherchait avec tant de soin.

Cet homme, né avec tous les vices, fesait peu d'honneur à la profession respectable qu'il avait embrassée ; ayant obtenu, à force

d'intrigues, la place de chapelain sur l'un des vaisseaux destinés pour le Portugal, le capitaine Montreville eut occasion de le connaître ; il s'apperçut bientôt, par l'immoralité de certains principes de M. Jolter, que c'était l'homme qu'il lui fallait pour son mariage ; il lui fit donner une somme d'argent par M. Knightly, en lui disant qu'il souhaitait que cette affaire restât secrète : M. Jolter répliqua qu'il serait damné, avant d'en parler à personne, à moins qu'on ne l'interpellât en présence des tribunaux.

Comme le capitaine Montreville ne prévoyait alors aucun événement qui pût exiger le témoignage du chapelain, dans ce dernier cas, il ne pensa plus à cet homme ; et celui-ci qui, à son

retour en Angleterre, avait recommencé à se livrer à tous ses vices, n'osa se présenter à ses yeux. Après avoir rempli successivement diverses sortes d'emplois, il parvint à faire connaissance avec le vicaire Parker, fut présenté par lui à lady Lydear, et obtint enfin la place de précepteur de sir Jacob.

A peine Christiana eut-elle jeté un regard sur M. Jolter, qu'elle le reconnut à l'instant; et quoique celui-ci ignorât l'histoire de la famille des Gauntlets, il comprit à merveille que son témoignage était de la plus grande conséquence; et qu'il était dans une crise trop importante, pour craindre l'accusation que le capitaine Seagrove devait intenter contre lui; en effet, ce brave militaire

était parti sur le champ pour chercher Horace, et lui annoncer la découverte qu'on venait de faire ; ce fut au milieu du trouble et de la confusion que cet événement fit naître à Grange-House, qu'on oublia la pauvre Rosa dans le grand vestibule, tandis que M. Jolter, en qui on ne voyait plus que celui qui pouvait rétablir Horace dans tous ses droits, obtint des égards et des attentions qui paraissaient si inexplicables.

CHAPITRE II.

Le capitaine Seagrove ayant informé Montreville de la découverte importante faite par Christiana, et ajouté ensuite qu'il avait les membres disloqués, à force d'avoir couru à cheval toute la nuit, ne fut pas moins surpris qu'offensé de voir que rien n'était si loin de l'esprit du jeune homme, que de monter dans la voiture, qui attendait à la porte, et de retourner immédiatement avec lui à Grange-House.

Montreville, il est vrai, sentit et exprima la plus vive satisfaction d'avoir obtenu la dernière preuve du mariage de sa mère, et de la légitimité de sa naissance; mais

comme un délai de quelques heures ne pouvait porter aucun préjudice à cette affaire, il déclara que ce serait agir d'une manière inhumaine, que de quitter la pauvre femme blessée et la jeune personne, que l'excellence de son cœur avait impliquée dans ce triste accident, sans savoir auparavant comment tout cela se terminerait.

Le capitaine estimait ses amis sans le leur dire, et les aimait sans les flatter; il n'éprouvait aucune curiosité d'être témoin des suites de l'accident de mistress Garnet; il était très fâché qu'il fût arrivé, et avait donné de bon cœur à cette pauvre femme, tous les secours qui dépendaient de lui; mais ce premier élan de l'humanité satisfait, il pensa que son jeune ami partageait le vif désir qu'il avait

de retourner à Grange-House, où des événemens d'une plus grande importance les attendaient, que celui qui pouvait concerner mistress Garnet et sa jeune compagne.

« Ainsi donc, » dit-il à Montreville d'un ton sévére, « après avoir protesté, il y a si peu de tems, que vous étiez résolu de chercher jusque dans les enfers les témoins du mariage de votre mère, maintenant que nous avons pêché ce diable de chapelain, qui est resté dans nos filets à Grange-House, vous voilà aussi muet qu'une huitre, et vous courez contre le vent sans boussole ni compas, à la chasse d'une vieille frégate et d'une petite chaloupe par des motifs si pitoyables, tandis que vous laissez votre digne grand père

couler bas, sans avoir égard à ses signaux de détresse. »

« Couler bas! » répéta Montreville.

« Oui, oui, jeune homme, » répliqua le capitaine, « c'est la vérité, mon vieux ami n'a point pris de repos depuis que vous avez filé votre cable loin de lui; et si vous ne changez la manœuvre, je ne réponds de rien; voilà tout ce que j'ai à vous dire, ainsi, bon jour. »

Montreville hésita; une émotion, qui lui avait été inconnue jusqu'alors, colora ses joues de rougeur, il sentit avec force la tendresse et la reconnaissance qu'il devait à son vénérable grand père; il songeait aussi qu'à l'époque d'un événement inespéré, tel que la découverte du seul homme

qui pouvait confondre, par son témoignage, les calomniateurs de sa mère, ainsi que les usurpateurs de ses propres droits, et lorsque l'espoir de rétablir la gloire de sa famille fesait palpiter le cœur d'un vieillard respectable, l'absence de son petit fils devait l'affecter doublement. Mais tel était le sentiment qui le subjuguait, malgré lui, que rien ne pouvait le persuader de quitter Pontefract avant d'avoir vu comment se terminerait l'accident de mistress Garnet.

Il s'efforça de persuader le capitaine, et de croire lui même que l'amiral ne pourrait condamner une conduite qui était fondée sur la maxime favorite de ce vénérable vieillard, d'assister tous ceux qui se trouvaient dans la détresse.

« Je n'ai pas le tems de louvoyer, » s'écria le capitaine en courant vers la voiture : « voulez-vous venir avec moi, ou non ? »

« Je désire seulement écrire trois lignes, si vous avez la bonté de vous en charger, » répliqua Montreville.

Le capitaine, sans daigner lui répondre, maudit les postillons pour n'avoir pas tourné le gouvernail vers la route de Grange-House, fit changer la manœuvre, donna au diable Montreville, sa vieille frégate, sa petite chaloupe, le médecin, toute la ville ; et, dans une minute, disparut aux regards du jeune homme étonné.

Montreville rentra dans la maison avec un certain mal aise qu'il n'appartient qu'aux cœurs généreux de sentir, lorsqu'une voix

secrète leur reproche une conduite qui n'est pas d'accord avec leur devoir.

« Oui, » dit-il, « l'honnête capitaine a raison, j'afflige mon respectable aïeul à l'instant où je devrais partager son triomphe, et le faire jouir de ma satisfaction. Quoi! mon plus ardent désir s'est-il donc anéanti! suis-je devenu indifférent à la gloire de mon illustre mère, et aux preuves qui vont établir, d'une manière solennelle, la légitimité des droits que me donne ma naissance! L'amiral m'attend, il ne doute point, sans doute, que je ne vole à ses pieds dès l'instant où j'aurai appris une nouvelle si intéressante. Combien une telle supposition est juste! naturelle! néanmoins j'ai pu me résoudre à la

tromper, j'ai pu consentir que le capitaine partît tout seul, et cela pour qui ? »

Rosa, dans tout l'éclat de sa beauté, environnée du prestige enivrant des grâces les plus touchantes, s'offrit alors au souvenir de Montreville.. « Pour qui ! » répéta-t-il avec transport : « ah ! charmante créature, pardonne ce blasphême ! non, je ne te quitterai point que je n'aie accompli la promesse sacrée de te rendre tous les services qui dépendront de moi, et ma vertueuse mère approuverait son fils de chercher à garantir l'innocence des piéges du vice, lorsque cette démarche ne peut retarder que de quelques instans la justice éclatante qui va enfin être rendue à sa vertu et à sa conduite angélique. »

Un des miracles de l'amour, est de trouver dans les peines même la source des plus douces jouissances; Montreville en fut la preuve : malgré les reproches que lui fesait sa conscience, d'abandonner son devoir, il se livra à l'émotion délicieuse que lui causait le souvenir de Rosa.

« Ce n'est point sa beauté seule, » pensait-il, « qui m'inspire un si vif désir de connaître mieux miss Walsingham; non! la beauté peut éblouir mes yeux, fixer un instant mon attention; mais c'est cette grâce enchanteresse, cette candeur, cette ingénuité, cette union admirable de justesse d'esprit et de sensibilité qui excitent mes transports, et rien n'est plus aimable, plus céleste, plus digne

de mon adoration que cette charmante étrangère. »

Tandis que Montreville passait ainsi une grande partie de la nuit à s'entretenir avec lui même, Rosa, non moins agitée par le sentiment de son devoir et celui qui l'entraînait vers Londres, était assise près du lit de mistress Garnet, dans l'attitude d'un désespoir sombre et concentré, le cœur déchiré par ses craintes sur les jours d'une mère dont elle avait oublié tous les vices, et oppressée par la conviction humiliante de l'énorme distance que le sort avait mis entre elle et la famille de Grange-House. Elle songeait aussi, avec ressentiment, à la manière dont elle avait été traitée dans cette maison, et s'abandonnait, malgré elle, à l'idée que Mon-

treville ne partageait point les torts de l'amiral envers elle, ni n'approuvait sans doute l'immoralité de sa conduite.

Cependant, malgré le jour favorable sous lequel elle cherchait à le voir, et la reconnaissance que lui inspirait sa conduite délicate et respectueuse, elle sentit que, d'après sa position, elle devait rompre une liaison qui ferait naître pour elle des événemens désagréables et des mortifications sans nombre.

Elle se confirma donc dans ce projet, qui lui parut le seul convenable, lorsque, environ à sept heures du matin, on frappa doucement à la porte de sa chambre, et Montreville parut, en la suppliant de lui accorder cinq mi-

nutes d'entretien. Rosa sentit alors qu'elle avait besoin de tout son courage pour exécuter la résolution qu'elle venait de former : son cœur battait avec violence ; sa physionomie portait l'empreinte du combat intérieur qu'elle se livrait à elle même ; néanmoins elle refusa la prière de Montreville d'un ton si froid et si positif, qu'il en fut à la fois surpris et blessé ; il fixa sur elle des regards scrutateurs, comme pour chercher à deviner les motifs d'une conduite qui, d'après le zèle qu'il avait témoigné pour la garantir des dangers qu'elle courait, lui paraissait dure, ingrate, inexplicable.

Rosa, voulant se dérober à cet examen, daus la crainte de trahir ce qui se passait dans son esprit troublé, excusa son refus, en al-

léguant une raison qui confondit Montreville plus que tout le reste de sa conduite mystérieuse : « elle croyait, » assura-t-elle, « qu'il était de son devoir de consacrer tout son tems à mistress Garnet. »

L'état de cette pauvre femme était sans doute fait pour inspirer la compassion ; mais quel motif assez fort pouvait engager la belle, l'élégante Rosa à sacrifier son repos et sa santé par une assiduité si constante dans la chambre d'une femme telle que mistress Garnet, et qui n'était seulement qu'une connaissance de voyage ? Voilà ce qui frappa sur le champ l'esprit de Montreville, ce qu'il ne put comprendre, et ses yeux demandèrent encore l'explication de cette énigme.

Rosa, qui était debout près de

lui à l'entrée de sa chambre, saisie de frayeur qu'il ne cherchât à pénétrer son secret, ferma alors doucement la porte, et le laissa dans le corridor immobile comme une statue.

Après quelques minutes, durant lesquelles la plus vive surprise suspendit toutes ses idées, il ne douta point qu'un mystère si incompréhensible ne cachât quelqu'imposture, et qu'il n'eût été dupe des apparences brillantes qui avaient séduit son jugement en faveur d'un objet qui lui paraissait alors si peu digne de l'enthousiasme qu'il éprouvait; il retourna dans sa chambre avec précipitation, tira le cordon de la sonnette de toutes ses forces, et ordonna qu'on fît venir une chaise de poste à l'instant même.

« Oui, monsieur, » dit le garçon de l'auberge avec le plus grand flegme.

« Je la veux tout à l'heure, » s'écria l'impatient Montreville ; et le garçon, effrayé d'un ton si impératif, vola alors pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu.

« Consacrer tout son tems à mistress Garnet ! » murmura Montreville ; » fort bien, je ne veux point troubler une société si agréable : » puis il se jeta dans un fauteuil et continua à réfléchir en silence, jusqu'au moment où la chaise s'arrêta à la porte ; mais alors ses idées avaient subi une révolution si complète, qu'il fit dire aux postillons d'attendre, et donna ordre qu'on lui apportât à déjeûner dans sa chambre.

« Est-il possible qu'une créa-

ture si charmante, » pensait il en jetant l'eau bouillante sur le sucre au lieu de la verser sur le thé ! « puisse s'associer volontairement à une femme qui est le rebut de son sexe ! Est-il possible que tant de candeur et de grâces ne soient qu'un masque séduisant ! Non, cela est impossible ; » et il sonna pour demander la servante. Cette fille entra dans sa chambre, fit une demi douzaine de révérences avant qu'il se fût apperçu qu'elle était là.

« Dans quel état est la malade ? » demanda-t il enfin.

« Est-ce la femme qui a une jambe cassée, monsieur ? » répliqua la servante ; » elle est aussi bien qu'on peut l'espérer ; je viens de m'informer à la jeune dame qui. . . . »

« Où est la jeune dame ? » interrompit Montreville.

« Elle est dans la chambre de son amie, monsieur: pauvre enfant! elle ne s'est pas couchée de toute la nuit, et paraissait si triste, si triste, que cela fesait pitié : j'ai avancé doucement ma tête dans la chambre, et monsieur ne devinera jamais ce que j'ai vu. »

« Eh bien! qu'avez-vous vu? » s'écria Montreville avec impatience.

« Je prie monsieur de ne pas se fâcher contre moi, certainement mon intention n'est pas de lui faire de la peine; mais, en vérité, c'était un spectacle bien triste, bien touchant, que l'attitude dans laquelle j'ai trouvé la jeune dame. »

Montreville avait fait venir la servante pour satisfaire la cu-

riosité que son amour pour Rosa fesait naître malgré lui ; il était impatient d'apprendre quelque chose qui pût confirmer ou détruire ses nouvelles conjectures. Il éprouva un si vif intérêt au récit de la servante, qu'il lui ordonna, d'une voix à peine intelligible, de le continuer, et l'écouta avec la plus grande attention. La surprise de cette fille semblait s'accroître à mesure qu'elle se rappelait chaque particularité de l'événement dont elle avait été témoin, et elle finit par déclarer qu'elle croyait que la jeune dame était bien malheureuse, car elle l'avait trouvée en prières au milieu de sa chambre.

Le dépit, la colère que Montreville éprouvait contre Rosa s'évanouirent alors entièrement.

« En

« En prière ! » répéta-t-il d'une voix adoucie par l'accent de la sensibilité.

La servante, qui possédait cette espèce de pénétration attachée à son état, comprit le motif de cet attendrissement, mieux peut être que Montreville lui-même.

« Oui, aussi sûr que vous êtes en vie, monsieur, » répliqua-t-elle ; « la jeune dame était à genoux les mains jointes : ah ! je n'ai jamais vu des bras aussi blancs, de si jolies mains ; et ses joues ! mon Dieu, quelle fraîcheur ! quelle carnation ! Will, le garçon d'écurie, jure qu'elles sont peintes comme celles de ces belles dames qu'il a vues à Londres ; mais il a beau dire, je suis bien sûre qu'il n'y a aucune peinture sur son visage ; ses larmes. . . . »

« Ses larmes ! » interrompit Montreville ; quand l'avez vous vue en répandre ? »

« Aussitôt après que vous avez quitté la porte de la vieille dame, monsieur ; et certainement, si les belles couleurs de ses joues étaient artificielles, comme le prétend Will, elles seraient toutes disparues, car ses larmes couvraient son visage et ruisselaient comme des perles jusque sur son sein, tandis qu'elle poussait des soupirs et des sanglots à déchirer le cœur. »

Montreville tira alors une demi guinée de sa bourse, sur laquelle la servante jeta un coup d'œil expressif, et continua son récit.

« J'ose dire que la jeune dame priait et pleurait ainsi pour sa pauvre compagne blessée. »

» J'ose dire que non, » répondit Montreville en replaçant la demi guinée dans sa bourse avec humeur, tandis que la servante, qui trouvait cette action très peu d'accord avec ses sensations intérieures, ajouta d'un air déconcerté :

« Pauvre femme ! le docteur dit que ses os sont brisés en plusieurs endroits ; et si la jeune dame priait pour elle, c'était une bonne action : car enfin, nous devons compâtir aux malheurs de nos semblables. Ils disent cependant tous dans la maison, que, malgré qu'elle soit si bonne, si humaine, elle n'est rien à la vieille dame, et que c'est le hasard seul qui les a fait rencontrer ensemble. »

La demi guinée sortit de nouveau de la bourse de Montreville,

et la dernière phrase de la servante lui en assura la possession ; elle la prit en fesant la révérence, se rendit dans la chambre de la malade avec un billet de Montreville pour Rosa, et reçut une seconde demi guinée pour la réponse qu'elle lui rapporta au bout de quelques minutes.

Le cœur est toujours porté à accueillir avidement ce qui est d'accord avec ses désirs secrets ; personne ne doute de la justesse de cette observation, et de la suavité irrésistible qui existe dans l'éloquence de tout être qui a l'art de semer des fleurs sur le sentier que nous brûlons de parcourir. Rosa qui, durant la dernière heure qui venait de s'écouler, était déchue du rang céleste dans lequel l'enthousiasme de

Montreville l'avait placée la veille, redevint encore pour lui un ange, une divinité ; sa figure, que la servante avait si bien dépeinte, ses bras si blancs, ses jolies mains jointes, ses belles joues couvertes de larmes, son attitude résignée, ses prières au ciel pour un être souffrant, tout s'offrit avec tant de force à l'imagination de Montreville, qu'il sentit renaître non seulement cet attrait impérieux qui le portait vers elle, mais son respect, son estime, qu'une froideur et une conduite inexplicables avaient bannis, reprirent encore de nouvelles forces. Cédant aux diverses sensations qui l'agitaient, il écrivit le billet suivant :

« M. Montreville demande mille pardons à miss Walsingham, de n'avoir pu réprimer son chagrin

lorsque sa prière, peut être indiscrète, a été rejetée. Il ne voudrait pas devenir importun, et miss Walsingham ne peut être injuste : il respecte son humanité ; la tâche qu'elle a entreprise est digne d'une ame aussi belle que la sienne ; mais toute sa compassion doit-elle être concentrée dans un seul objet ? M. Montreville part pour aller rendre ses devoirs à son vénérable aïeul ; il ose espérer néanmoins que miss Walsingham voudra bien lui permettre de lui offrir son hommage lorsqu'il sera de retour à Pontefract. »

Réponse.

« Miss Walsingham saura toujours rendre justice à la conduite de M. Montreville, ne pouvant

douter de sa délicatesse et de son honnêteté. »

Montreville se plut à croire que cette courte réponse était un acquiescement à sa prière ; et quoique la route de Pontefract à Grange-House soit peut-être une des plus belles du Yorkshire, il ne trouva rien de si digne d'admiration que la charmante écriture du billet de Rosa ; et il le tenait encore dans sa main, lorsqu'il arriva à Grange House.

Depuis l'instant où l'amiral Herbert avait reconnu son petit fils, toute sa tendresse et ses espérances étaient concentrées en lui seul : les remords qui empoisonnaient sa vie avant cette époque, venaient de faire place à une résolution calme, mais ferme, de rendre la justice la plus éclatante

à sa fille outragée, et de maintenir les droits de son petit fils, aux dépens même de toute sa fortune.

A peine eut-il reçu la première lettre qu'Horace lui écrivit du Portugal, qu'il fit faire une consultation des plus célèbres hommes de loi; et six mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait fait insérer, d'après leur avis, cet avertissement dans les papiers publics :

On a de fortes raisons de croire qu'il existe un mariage entre le dernier très-honorable comte de Gauntelet, baron Delworth, et Eugénia Constodello Albertina Herbert, généralement connue sous le nom de dona Eugénia Constodello Albertina Herbert; que ce mariage fut célébré en Portugal environ vers l'année

17 . . . ; *que ladite Eugénia Constolello Albertina Herbert, après avoir contracté ledit mariage, accoucha d'un fils à Brompton, ou près de ce village : toutes personnes qui pourront fournir des preuves dudit mariage et de la naissance dudit enfant, recevront les plus fortes récompenses, dès l'instant qu'ils se présenteront, avec les preuves requises, chez les soussignés avocats* Worthy *et* Carrington, *à Gray's-inn.*

Comme cet avertissement, quoique répété toutes les semaines, n'avait amené aucune découverte, la joie et la surprise de l'amiral, lorsque Christiana reconnut M. Jolter, devinrent si vives, qu'on ne doit pas s'étonner si un semblable événement fit oublier à un vieillard de soixante-

dix ans, toute autre affaire que celle qui était si intéressante pour lui. Jolter eût-il été traîné en sa présence et accusé de tous les crimes possibles, l'action d'avoir béni le mariage d'Eugénia et du capitaine Montreville, l'eût mis à l'abri des poursuites judiciaires : mais, dans le vrai, on n'avait encore intenté aucune accusation, puisque Christiana s'était saisie du coupable, à son entrée dans la maison ; et l'explication qui suivit cette démarche, avait bouleversé tellement l'esprit du capitaine Seagrove, en songeant au nouvel aspect qu'allaient prendre les affaires de son jeune ami, qu'il oublia même la raison pour laquelle il était sorti lorsqu'il avait rencontré si heureusement M. Jolter. Il resta dans cette espèce d'ivresse,

jusqu'à ce que la physionomie de l'amiral, animée jusqu'alors par la joie la plus vive, s'obscurcit d'un nuage en demandant d'une voix tremblante où était son cher Horace, et pourquoi il se trouvait absent à une époque si heureuse et si importante.

Le capitaine Seagrove ne fit aucune réponse ; mais enfonçant son chapeau sur sa tête, et se saisissant d'un gros bâton qu'il appelait sa petite houssine, il sortit de la maison, suivi de ses deux compagnons, Dick Ratlin, autrefois contre-maître de l'amiral, maintenant son sommelier, et Ben Gunter, qui avait rempli jadis la fonction de pilote sur la frégate la Terrible, et qui se donnait le titre lui même alors de valet de chambre du capitaine.

L'amiral éprouvait la plus vive inquiétude, et n'avait pris effectivement aucun repos depuis l'absence d'Horace, comme le capitaine l'avait assuré à ce dernier, et il était assis tristement près de mistress Linn, veuve de son premier lieutenant, qui avait été tué dans le même combat que le capitaine Herbert. Il accordait depuis ce moment à cette pauvre femme un asyle et sa protection, afin de la délivrer, disait-il, des écueils qu'elle pourrait rencontrer sur la mer orageuse de l'adversité. La veuve demeurait donc à Grange-House, non en qualité de gouvernante, car la maison de l'amiral était composée d'un grand nombre de marins qui n'auraient pas consenti à obéir à une femme: elle ne fesait point non plus les

honneurs de la table, l'amiral était toujours dans l'usage de se charger lui même de cette fonction; mais elle vivait absolument à sa fantaisie, obtenait de son bienfaiteur tout l'argent qu'elle voulait, se servait de son carrosse, recevait les visites qui lui plaisaient, et allait où bon lui semblait, sans que personne lui demandât compte de sa conduite.

Mistress Linn payait es bienfaits de l'amiral par les soins les plus scrupuleux de sa santé, et s'occupait avec zèle à le distraire et à l'amuser. Elle jouait avec lui au piquet, fesait elle même son petit lait, lui administrait ses médecines, lui lisait les gazettes, les ouvrages nouveaux qui paraissaient; enfin, elle était devenue si nécessaire au vieillard, qu'elle

avait long-tems caressé l'espérance qu'à sa mort elle pourrait retourner dans le monde, sans craindre d'y rencontrer les *écueils de l'adversité.*

La première lettre d'Horace ayant détruit ses châteaux en Espagne, elle fit cependant bonne contenance dans cette occasion, et parut adopter toute la tendresse de l'amiral pour son petit fils. Jamais les soins délicats de mistress Linn ne devinrent si nécessaires à son bienfaiteur, que durant cette longue nuit, dont chaque heure ajoutait à l'inquiétude que lui inspirait l'absence d'Horace. Il songeait sans cesse à toutes les ruses diaboliques qu'on avait déjà employées contre ce jeune homme, et craignait avec raison qu'il ne fût devenu de nouveau

la victime de ses ennemis ; et lorsqu'il vit le capitaine Seagrove descendre de sa voiture, accompagné seulement par Ratlin et Gunter, qui étaient allés au devant de lui, il s'écria d'une voix tremblante, « Oh ! mon enfant ! » et retomba sur sa chaise sans connaissance.

Le capitaine, immobile à ce spectacle, ne put prononcer une parole ; et lorsque l'amiral revint à lui-même, ce fut Ratlin qui lui annonça, à son extrême satisfaction, qu'Horace s'étant arrêté dans une ville voisine, s'y trouvait retenu par les charmes d'une jolie fille qu'il n'avait pas voulu quitter. . . . .

« Oui, oui, amiral, » s'écria Seagrove, « je n'ai qu'un mot à vous dire : cette petite sorcière

a jeté le grappin sur le bâtiment qui vous manque, et je veux tout à l'heure être emporté par un boulet de canon, s'il quitte l'abordage sans y laisser tous ses agrès.»

« La beauté, mon cher Tom, » répliqua le galant vieillard, « est une boussole qui nous dirige quelquefois malgré nous; Vénus elle même est sortie du sein des ondes, ainsi il ne faut pas être si sévère.»

« Quant à votre Vénus, » répondit Seagrove, « j'ignore d'où elle a pu venir; tout ce que je sais sur son compte, c'est que partout où elle va, elle fait des sottises, sur-tout lorsqu'elle rencontre des marins: ainsi, malgré qu'elle soit sortie du sein de la mer, je ne puis m'empêcher de dire que c'est une grande coquine.

Quant à cette petite mijaurée de Pontefract, et à cette vieille caèrne avec son mât fracassé, je vous ai déjà dit.... Mais à propos, maintenant que j'y pense, comment diable la jeune fille s'en est-elle allée d'ici ? »

L'amiral parut surpris.

« Je dois vous demander plutôt, » répliqua-t-il, « comme elle y est venue. »

Cette question amena alors le récit des événemens de la veille. L'amiral sentit que d'après les circonstances actuelles, il devenait impossible et même impolitique de sévir contre le révérend M. Jolter. Cependant il fut accablé de confusion, à l'idée qu'une femme, une jeune, belle et charmante femme, loin de trouver dans sa maison l'hospitalité à la-

quelle elle devait s'attendre, s'était vue obligée d'en sortir à la pointe du jour, après avoir été oubliée d'une manière si inhumaine, toute la nuit, dans le vestibule; plus il songeait à cet événement, plus il éprouvait de regrets, et il finit par déclarer qu'il saisirait la première occasion de faire ses excuses à la jeune personne.

Le capitaine, ennuyé et mécontent, ordonna à son valet de chambre de porter une bouteille de rhum dans son appartement, et se retira sans répondre une syllabe aux regrets qu'exprimait l'amiral de la conduite impolie de ses gens envers la jeune dame; le digne vieillard en parlait encore au moment où il se mit au lit, et jusqu'à ce que ce sommeil calme

et profond, doux présent dont la nature gratifie l'homme juste et vertueux, eut fermé ses paupières et lui eut offert alors en songe l'image de son cher Horace devenu comte de Gauntlet.

La veille forcée de la nuit précédente empêcha les hôtes de Grange-House de se réunir d'aussi bonne heure qu'à l'ordinaire dans la matinée; mais le capitaine Seagrove sentit renaître à son réveil toutes ses craintes sur Horace. « Notre jeune homme n'est point capable, » dit-il à l'amiral, « de prendre une fille dans sa chaloupe pour l'abandonner ensuite seule au gré des vents. . . Et quant à son mariage avec elle. . . . »

L'amiral tressaillit; son visage, naturellement pâle, se couvrit de

rougeur. « Horace, mon petit fils, le futur comte de Gauntlet, épouser une aventurière ! » s'écria-t-il.

« Bah ! » répliqua le capitaine, « je m'embarrasse bien qu'Horace soit petit fils d'un amiral et futur comte de Gauntlet ; tous les hommes n'ont-ils pas la même origine, ne descendent-ils pas d'Adam notre père commun ? La seule chose qui m'occupe, c'est que lorsqu'on navigue dans une mer remplie d'écueils, il faut avoir soin de chercher un lieu sûr pour jeter l'ancre, et ne pas aller donner comme un étourdi contre le premier rocher que l'on rencontre. »

Le capitaine allait poursuivre son discours, et établir, à sa manière, les principes de morale

qu'il avait adoptés, lorsqu'il fut interrompu par son valet de chambre, qui annonça le retour de Montreville.

Le jeune homme se précipita dans le salon : sa physionomie portait l'empreinte du sentiment délicieux qui animait tout son être, et ses yeux brillaient d'un éclat surnaturel; on eût dit que la douce lumière du flambeau de l'amour créait autour de lui un monde magique en se réfléchissant dans ses regards voluptueux, expressifs et passionnés. Il se jeta aux genoux de son vénérable aïeul, et aurait voulu s'excuser de n'avoir point suivi le capitaine Seagrove, si la joie que son retour causa à l'amiral, jointe au souvenir de l'heureux événement qui s'était passé durant son ab-

sence, eût permis que l'on s'occupât d'aucune récrimination pénible.

Le capitaine prit la main de Montreville d'un air à moitié fâché, moitié attendri, et la lui secoua, en lui demandant comment il se portait. Bientôt après M. Jolter ayant été retenu au lit assez tard par les fréquentes libations qu'il avait faites avec le vin de Bourgogne de l'amiral, entra dans le salon : il donna un détail clair et succinct de toutes les circonstances relatives au mariage d'Eugénia; Montreville les écrivit sous sa dictée, et les envoya par un exprès à MM. Worthy et Carrington, les avocats choisis pour suivre cette affaire.

Après s'être occupé de ce soin, Montreville s'informa de l'événe-

ment qui avait pu amener une
découverte si intéressante ; mais
lorsque le capitaine eut expliqué
à quelle occasion M. Jolter s'était
trouvé sur son chemin, et pour-
quoi il l'avait conduit à Grange-
House, Montreville ne vit plus
dans l'homme dont le témoignage
pouvait rétablir tous ses droits et
la réputation de sa mère, que le
suppôt des vices, le violateur des
lois sociales et le persécuteur de
Rosa : sa physionomie exprima
alors tant de ressentiment et de
mépris, ses remarques sur cette
conduite atroce devinrent si sé-
vères, que l'amiral lui-même,
oubliant l'intérêt de sa famille, se
joignit à lui pour accabler Jolter
des reproches qu'il méritait.

Cet homme n'avait que de fort
mauvaises raisons à alléguer pour

se défendre ; il s'excusa néanmoins en disant qu'il était ivre lorsqu'il avait osé se permettre une semblable conduite : mais cette excuse ne fit aucune impression sur le vertueux jeune homme qui le condamnait, et il prit congé de Grange-House avec la confusion sur le visage et la rancune dans le cœur.

Horace, après s'être livré aux réflexions que fit naître en lui la morale corrompue d'un homme qui, d'après le caractère sacré dont il était revêtu, devait en professer une si pure, si sublime, songea à l'objet céleste contre lequel on avait dirigé un plan si infame ; il parla de Rosa avec enthousiasme, ajouta que son caractère, ses vertus, étaient au dessus de tout éloge ; et l'amiral,

qui,

qui, d'après sa tendresse passionnée pour Horace, trouvait qu'il joignait à l'éloquence de Démosthène, la sagesse de Cicéron et la modestie de Pline, n'eut besoin que d'entendre énoncer son opinion pour l'adopter sur le champ : il éprouva, en conséquence, plus de chagrin et de regrets de ce que la conduite barbare de ses gens envers cette créature angélique, l'eût forcé de sortir de chez lui à une heure si indue.

Il envoya chercher mistress Lynn pour lui demander l'explication d'une semblable conduite ; mais elle l'assura qu'elle n'avait point entendu dire qu'il y eût aucune dame dans la maison. Ratlin et Gunter ayant accompagné le capitaine, ne pouvaient rien dire ; enfin il arriva, comme

c'est toujours l'usage dans une maison où il y a un grand nombre de domestiques, que personne n'eût tort. Quant au capitaine, il avoua avec franchise que dès l'instant où il fut convaincu que Jolter était l'homme que l'on cherchait depuis si long-tems, il n'avait pas plus pensé à la fille que si elle eût été au fond de la mer. » Et en vérité, Horace, » continua-t-il, « j'eusse désiré qu'elle y fût avant que vous l'ayez rencontrée ; car vous conviendrez que la cargaison qu'elle a avec elle ne donne pas une grande opinion de son mérite. Pour vous parler même franchement, je désirerais de tout mon cœur qu'elle fît voile vers une autre route ; car enfin, que prétendez-vous ? Voulez-vous l'épouser ? ou, dans

le cas contraire, si elle est honnête fille, votre dessein est-il de la déshonorer ?

« Je vous demande pardon, capitaine, » dit l'amiral. « Horace est incapable d'épouser une femme qu'il ne pourrait avouer sans rougir, ou de séduire une jeune fille innocente ; mais je pense qu'un honnête homme doit protéger, dans toutes les occasions, un sexe faible et sans défense ; c'est une maxime que j'ai mise en usage toute ma vie, et je suis fier de voir que ce trait caractéristique distingue mon petit fils. »

« Oh ! c'est à merveille, amiral, » répliqua Songrave ; « je ne puis disconvenir que vous ne soyez un bon et brave officier, que vous ne souteniez le feu comme un Salamandre ; mais quant à ce trait

catarestique de famille, pour protéger les femmes ; cela n'est qu'un simple jargon pour moi, puisque vous avez pu abandonner votre propre fille, sans vouloir même écouter sa justification. »

L'amiral parut extrêmement affecté de cette réflexion, et le capitaine fut obligé de boire trois verres de rum avant de pouvoir se pardonner à lui même le chagrin qu'il venait de causer à son ami. Après quelques momens de silence, Horace parla encore de Rosa, des dangers qu'elle pouvait courir de la part de sir Jacob, tandis qu'elle serait sans protection dans une auberge, et témoigna le désir qu'il avait de veiller sur elle tout le tems qu'elle resterait encore à Pontefract.

Le capitaine s'opposa à ce pro-

jet ; il prétendit que si on se décidait à veiller sur la jeune fille, il était plus propre qu'Horace à remplir ce devoir ; « car, enfin, » ajouta-t-il d'un air malin, « tandis que je m'occuperai à protéger mon convoi, je ne courrai pas le moindre risque d'échouer moi-même au rivage.

Horace ne fit aucune objection contre cette fantaisie du capitaine, pourvu qu'on lui permît de retourner, le soir même, à Pontefract. L'amiral y consentit, et ajouta qu'il se proposait aussi d'aller, le jour suivant, présenter ses devoirs et ses excuses à la jeune dame.

Après cet arrangement, ils dînèrent ensemble, dans la meilleure intelligence, et passèrent quelques heures à s'entretenir des af-

faires de la famille ; ensuite, Montreville, ayant pris congé de son aïeul, monta en voiture, suivi de deux domestiques, et prit, en diligence, la route de Pontefract.

CHAPITRE III.

Rosa, en refusant la visite de Montreville, s'était imposée le sacrifice le plus pénible; et les larmes qui baignèrent son visage, lorsqu'elle eut fermé la porte, ne purent soulager son cœur oppressé; néanmoins, le sentiment intérieur qui console de toutes les privations, lorsqu'on a la certitude d'avoir agi avec prudence, l'eût peut être rendue à la tranquillité, si, à d'autres égards, elle eût été contente d'elle même; mais sa position envers mistress Garnet lui paraissait si affreuse, qu'elle ne pouvait l'envisager sans la plus vive douleur; elle songeait à l'empressement de cette pauvre femme, pour l'arracher aux dangers qu'elle avait courus,

et se reprochait sans cesse d'être la cause de ses souffrances actuelles : elle se rappelait aussi avec quelle ardeur elle avait désiré, autrefois, retrouver sa mère; et maintenant que ce désir se trouvait accompli, la répugnance, l'antipathie, l'horreur même étaient les seuls sentimens qu'elle lui inspirait; elle frémissait au son de sa voix; ses yeux se détournaient avec dégoût lorsqu'ils rencontraient ses regards; elle ne pouvait soutenir l'idée d'être reconnue par sa mère, par celle que Dieu et la nature lui commandaient de chérir et de respecter, tandis que toutes les facultés de son ame étaient dévouées à un inconnu, à un étranger. « Hélas ! » s'écria Rosa, « mère infortunée ! le cruel accident qui t'arrache des cris si douloureux

ne serait point arrivé, si tu n'avais cédé, sans doute, au sentiment secret qui t'entraînait sur les traces de ta fille! malheureuse que je suis! la mort de l'auteur de mes jours peut elle donc seule éveiller en moi le sentiment de mon devoir? Dieu miséricordieux! » continua-t-elle en tombant à genoux près du lit de sa mère: « Oh! pardonne cet indigne combat entre l'orgueil et la nature! toi seul peux connaître le tourment que j'éprouve : les remords sont la juste punition que tu infliges déjà à une fille dénaturée! Oui, ma mère! ma déplorable mère! c'est Dieu qui est ton vengeur! »

Ce fut dans ce moment que la servante de l'auberge l'apperçut, lorsque la curiosité la porta à

épier ce qui se passait chez la malade.

Le billet de Montreville n'accrut point l'intérêt qu'inspirait à Rosa cet aimable jeune homme, ni ne diminua sa sollicitude pour sa mère. Son esprit se trouvait alors dans un état d'affaissement; la seule consolation qu'elle éprouvait, était de remplir un devoir sacré quoique pénible, et d'avoir eu le courage de vaincre l'attrait qui la portait à recevoir la visite de Montreville.

Le chirurgien, qui arriva bientôt après, visita la blessure de mistress Garnet; mais les liqueurs desséchantes que cette malheureuse femme avait bu avec si peu de discrétion, à la ferme de Shawford, causèrent une inflammation dans son sang, qui fit

craindre au chirurgien qu'elle ne fût attaquée d'une fièvre violente, et il demanda que l'on fît venir d'autres personnes de l'art.

Rosa, saisie de frayeur, reçut cette déclaration comme le plus fatal pronostic ; elle examina, en présence du chirurgien ainsi que de la garde, les poches de mistress Garnet, et y trouva, outre soixante livres sterling en or et en billets de banque, une lettre adressée à M. Philip Garnet, Paradise-Street Rotherhithe. Comme cette lettre n'était point cachetée, elle y inséra une note, afin d'instruire M. Garnet de l'accident arrivé à sa femme, et l'inviter à faire la plus grande diligence pour venir la rejoindre.

Après avoir terminé cette affaire et inventorié le reste des

effets de mistress Garnet, Rosa envoya un exprès pour chercher les plus fameux médecins du voisinage, et se confirma dans la résolution de ne point quitter sa mère.

Montreville apprit, à son retour dans l'auberge, que l'on avait fait venir deux autres chirurgiens et un médecin pour la malade, et que la jeune dame ne prenait aucune nourriture.

Il envoya offrir ses complimens, mais ne reçut aucune réponse; néanmoins, ne pouvant comprendre que Rosa fût si entièrement absorbée dans la douleur, pour les maux d'une étrangère, il envoya de nouveau solliciter un entretien de quelques minutes, ce qui lui fut refusé.

La patience de Montreville fail-

lit alors l'abandonner, et il eut même de la peine à contenir son ressentiment; mais il sentit que son dépit et sa colère ne remédieraient à rien, et prit le parti de se soumettre à son sort. Après avoir attendu deux heures, il envoya un nouveau message, et reçut, enfin, l'invitation de se rendre dans une chambre voisine de celle de mistress Garnet, où Rosa vint le joindre.

Sa pâleur, son abattement lui causèrent de la surprise, mais firent naître, en même tems, son plus vif intérêt. Il la complimenta sur son humanité, qui l'exposait à nuire à sa santé, en veillant une femme qui ne pouvait réclamer d'autre droit sur elle que celui que lui donnait son infortune.

Rosa baissa les yeux, rougit

profondément et redevint encore plus pâle.

« J'ai été fâché d'apprendre, » continua Montreville, « que le chirurgien ait demandé de l'assistance ; c'est une preuve que l'état de la malade est plus dangereux. »

Rosa versa des larmes, et ôta, à Montreville, la force de poursuivre. Après quelques minutes de silence elle se leva pour sortir.

La parole revint alors à Montreville. Il se plaignit amèrement d'une conduite si cruelle, si inexplicable, et demanda ce qui pouvait la lui mériter.

Rosa sentit la justice de ce reproche ; les manières et l'empressement de Montreville étaient trop flatteurs, trop bien d'accord avec la bonne opinion qu'elle avait prise de lui, pour qu'elle

s'offensât de son observation ; mais son cœur était oppressé par la douleur, et elle ne put répondre que par ses larmes.

Montreville, vivement ému, prit sa main, la conjura de s'asseoir et de lui accorder quelques minutes d'attention ; alors il s'efforça d'excuser la manière incivile avec laquelle on l'avait traitée à Grange House. « Mon histoire, » ajouta-t-il, « est un mélange extraordinaire, presque incroyable, de mystère et d'infortune : j'ai l'espérance d'éclaircir l'un, et de changer l'autre en un bonheur permanent. L'infame attentat dirigé contre vous, » continua Montreville, en fixant sur Rosa un regard tendre et timide, « a produit un accident bien fortuné pour moi ; je crains qu'il ne

me soit pas permis de vous en donner le détail dans ce moment; mais lorsque vous voudrez bien me faire l'honneur de l'entendre, je suis bien convaincu que vous pardonnerez alors la négligence apparente de l'amiral Herbert. »

Tous les remords de Rosa pour l'indifférence dénaturée que lui inspirait sa mère, toutes ses craintes sur le danger de la situation de cette pauvre femme, ne purent défendre son cœur contre le charme d'une explication si franche et si intéressante; elle la délivra de la pénible idée d'avoir pu être un objet de mépris, fit renaître tout son respect pour l'amiral, et son estime pour le capitaine Seagrove.

« D'après la haute opinion que j'avais de votre vénérable aïeul,

monsieur, » répondit-elle, « je suis extrêmement satisfaite d'apprendre que la conduite qui m'a causé tant de chagrin, n'a pas été le résultat d'une intention déterminée : d'ailleurs, j'ai trop d'obligations à votre famille, et à vous, monsieur, en particulier, » ajouta-t-elle en rougissant, « pour ne pas envisager maintenant comme très légère une peine qui a pu produire pour vous quelque avantage. »

Montreville l'écoutait avec transport, avec délices; il continua à s'entretenir avec elle, et avait oublié qu'il ne devait rester que quelques minutes, lorsqu'il fut interrompu par la garde de mistress Garnet, qui vint annoncer à Rosa que le chirurgien était près de la malade. Montreville, cependant, ne voulut pas sortir avant d'avoir

obtenu la permission de revenir le lendemain matin, et sans que Rosa lui eût promis de lui accorder alors une demi-heure d'entretien.

Après le départ du chirurgien, Rosa, en se retraçant ce qui venait de se passer durant son entrevue avec Montreville, fut surprise de la facilité avec laquelle elle avait abandonné sa résolution de ne point cultiver une liaison si peu convenable pour elle. Elle se rappela tous les motifs qui devaient l'éloigner de Montreville, ils lui semblèrent toujours avoir la même force; mais son attrait pour cet aimable jeune homme devenait de plus en plus irrésistible.

Durant cette nuit, contre l'attente et l'espérance des médecins, les symptômes de fièvre diminuè-

rent considérablement. Mistress Garnet avait une si grande frayeur de la mort, qu'à peine elle eut compris la sentence terrible que si elle ne cherchait point à se calmer, elle pourrait mourir, qu'elle devint douce et patiente comme un ange : on lui fesait prendre beaucoup de calmans ; et dans les intervalles où ces drogues assoupissantes avaient cessé de faire leur effet, elle soutenait ses douleurs aiguës sans proférer la plus légère plainte, et suivait tous les mouvemens de Rosa avec des regards qui exprimaient la tendresse et la reconnaissance.

Dans la matinée suivante, Rosa, après s'être occupée un instant de sa toilette, reçut Montreville, qui fut exact à se présenter chez elle à l'heure convenue.

L'aimable jeune homme n'était point accablé par ses veilles dans la chambre d'une malade ; mais son esprit, uniquement occupé d'un objet charmant, avait éloigné le sommeil de ses paupières ; des souvenirs pénibles, des circonstances désagréables s'étaient retracés à son esprit abattu ; il avait songé avec effroi au sentiment impérieux qui l'entraînait vers Rosa ; et le lecteur concevra sans peine ce trouble, cette agitation, lorsqu'il saura que Montreville était engagé à une autre.

L'infidélité que son cœur était tenté de commettre eût pu sans doute être considérée comme une légère offense, puisqu'il n'avait pas vu la jeune personne qu'on lui destinait : cependant les richesses qui devaient accompagner

a main de sa future épouse, étaient assez considérables pour assurer la fidélité d'un homme ordinaire, mais Horace avait la mal adresse de ne faire aucun cas des richesses. Un motif, plus fort à ses yeux que l'espoir de la fortune, le liait à ses engagemens, il avait donné sa parole. Cette clause désespérante l'occupa toute la nuit, et lui donna ensuite une migraine affreuse le lendemain matin.

Rosa fut frappée du changement de sa physionomie et de ses manières ; au lieu de cette admiration passionnée qu'exprimaient ses regards la soirée précédente, au lieu de cet empressement tendre et délicat, il était mélancolique, grave et silencieux ; quelques minutes s'écoulèrent avant qu'il pût prononcer

une parole; Rosa paraissait aussi, triste et abattue, mais bientôt le pouvoir magique de l'amour les environna de son brillant prestige, bannit toute sensation désagréable, et ne laissa régner parmi eux que la franchise et la confiance.

La physionomie de Montreville s'éclaircit, il ne songea plus ni à ses engagemens, ni à la parole qu'il avait donnée de les remplir. Rosa prépara le café, et comme mistress Garnet dormait dans la chambre voisine, il prit la liberté d'observer, avec la plus grande délicatesse, que rien n'était si mal sain qu'une assiduité constante près d'un malade; mais Rosa l'interrompit, en déclarant sa résolution formelle de continuer ses soins à mistress Garnet.

Montreville avait formé le projet d'engager Rosa à venir à Grange-House ; mais, voyant qu'elle était décidée à ne point quitter mistress Garnet jusqu'à ce qu'elle ne fût hors de danger, il aurait voulu qu'elle y fixât au moins sa demeure, et se rendît aussi fréquemment à Pontefract qu'elle le jugerait convenable. Il s'efforça de lui faire goûter cet arrangement, ajouta que sa proximité de sir Jacob Lydear était très dangereuse, d'après le pouvoir dont il jouissait dans le pays, et que la mère du jeune baronet ayant témoigné le plus vif ressentiment de la manière dont on avait traité son fils, pourrait peut être se venger sur elle de tous les chagrins qu'elle éprouvait. Rosa sentit que les observations de Montre-

ville étaient justes, que sa protection lui deviendrait peut être encore nécessaire, et elle fut vivement alarmée de sa position; cependant, malgré la justice qu'elle rendait alors à l'amiral, Grange-House était un des lieux où elle eût moins désiré se réfugier; et comme Montreville ne pouvait lui offrir sa protection qu'en restant dans l'auberge, ce qu'elle ne devait peut être même pas accepter; elle s'efforça de montrer un courage qu'elle était bien loin de sentir.

« Sir Jacob Lydear ne peut m'effrayer, » répliqua-t-elle, « je suis sous la protection de ces mêmes lois qu'il a violées; qu'il jouisse du pouvoir qu'on voudra, il ne peut engager toute une ville à

devenir infidelle à la police établie dans son sein. Quant à lady Lydear, elle connaît, elle connaît trop bien.... » Rosa s'arrêta, effrayée de ce qu'elle allait dire; elle se rappela les calomnies de lady Lowder, et ne douta point que son histoire, commentée par cette dernière, ne lui ôtât tous ses droits à la justice qu'elle pourrait réclamer de lady Lydear.

Montreville redoubla d'attention; il n'osait respirer, de crainte de perdre une syllabe de ce que lady Lydear *connaissait si bien* : mais il attendit vainement que Rosa s'expliquât davantage. Voyant, au bout de quelques minutes, qu'elle ne voulait pas continuer, il répliqua, d'un air triste, qu'il était bien loin de chercher à affaiblir sa confiance dans les

lois du pays ; « mais comment est il possible, » ajouta-t-il, « que la jeunesse , la beauté et l'innocence, sans amis, sans protection, puissent réclamer la justice de ces mêmes lois contre le pouvoir et la richesse ? »

Rosa ne put contenir davantage son effroi ; elle fondit en larmes : son imagination réalisa sur le champ le tableau que Montreville venait de tracer; et le bruit de plusieurs personnes qui marchaient dans la chambre voisine, lui parut alors l'approche de sir Jacob lui même. Eperdue, hors d'elle même , elle poussa un cri perçant, et se jeta dans les bras de Montreville, en répétant d'une voix convulsive : « Ah ! sauvez-moi, sauvez-moi ! » Dans ce moment la porte s'ouvrit; l'amiral

Herbert parut à l'entrée, accompagné du capitaine Seagrove; l'un et l'autre s'arrêtèrent, immobiles de surprise.

L'amiral ayant cédé aux persuasions de son ami, d'entrer sans se faire annoncer, préparait une excuse pour avoir violé ainsi les règles de la politesse, et manqué au respect dû à une femme, en s'introduisant chez elle avec si peu de cérémonie; mais l'aspect de Rosa dans les bras de son petit fils, lui ôta sa présence d'esprit ordinaire, et il oublia entièrement ce qu'il se proposait de dire.

Il y avait quelque chose de si noble, de si doux, dans les yeux de l'amiral, que Rosa se sentit pénétrée de respect pour ce vénérable vieillard; peut être même

cette impression fut-elle plus profonde, parce qu'elle s'attendait à voir entrer sir Jacob Lydear avec son digne ami Jolter ; et le capitaine Seagrove, avec ses cheveux gris, son gros visage, sa longue épée, et son uniforme de marine, lui parut aussi alors un objet plein de charmes. Elle se dégagea des bras de Montreville sans éprouver le moindre mouvement de cette confusion qui l'eût accablée d'avoir été surprise dans une semblable attitude, si toute autre émotion que la terreur avait pu la lui faire prendre, et reçut les deux amis d'une manière si franche, si aisée, si gracieuse, que la surprise désagréable de l'amiral fit place à l'admiration ; il n'hésita pas à croire que l'opinion de Montreville sur son compte était parfai-

tement juste, et il dit tout bas à Seagrove, que Rosa était non seulement la plus charmante femme qui se fût offerte à ses regards depuis long tems, mais qu'il était impossible d'avoir un meilleur ton, plus de grâces et de dignité dans les manières.

Le capitaine, qui n'avait pas une si bonne opinion du jugement de Montreville, que son aïeul, envisagea Rosa et sa conduite sous un aspect bien différent. Une jeune fille dans les bras d'un jeune homme, lui parut une position si suspecte, qu'il ne balança pas à croire que celle qui était capable d'y avoir été surprise sans rougir, ne fût déja un être bien corrompu et bien méprisable.

Rosa adressa alors la parole au capitaine; mais celui-ci, au lieu

de se livrer à cette bonté brusque et à cette bienveillance sans cérémonie qui distinguaient son caractère, détourna avec précipitation ses regards de la charmante figure de Rosa, qui avait fixé involontairement son attention, et répondit à toutes ses protestations de reconnaissance: « Fort bien, fort bien ; comment vous portez-vous, jeune fille ? ».

Confondue d'une semblable conduite, humiliée de l'attention avec laquelle l'amiral la regarda alors avec sa lorgnette, la pauvre Rosa ne sachant plus quelle contenance tenir, baissa les yeux et garda le silence.

Montreville s'appercevant de son embarras, le fit remarquer à voix basse à l'amiral ; le digne vieillard retira alors sa lorgnette

avec tant de précipitation, que dans son zèle pour réparer son manque de politesse, il laissa tomber sa canne et son chapeau.

Le capitaine, néanmoins, mécontent des égards que l'on témoignait à une jeune fille pour laquelle il croyait avoir raison de n'éprouver que du mépris, se retira tout seul à l'extrémité de la chambre.

Rosa, charmée des manières affectueuses de l'amiral, et du plaisir avec lequel il promenait alternativement ses regards sur elle et son petit fils, donna toute son attention au vénérable vieillard, et ne remarqua point la mauvaise humeur du capitaine.

Montreville ayant raconté la cause de la terreur de Rosa au moment où l'amiral était entré

dans la chambre, ce dernier lui offrit avec franchise sa protection, jusqu'à ce qu'elle pût instruire ses amis de l'embarras où elle se trouvait, et se voir affranchie des soins que son humanité lui commandait envers une malheureuse créature dont les inclinations viles étaient si opposées à la modestie et à la dignité de son sexe. « J'ai, » ajouta l'amiral, « une digne et vertueuse femme qui me fait l'honneur de résider à Grange-House; je vous présenterai à elle, et je suis bien sûr qu'elle fera tout ce qui sera en son pouvoir pour rétablir à vos yeux le crédit de ma maison, si vous daignez consentir à y rentrer ».

Rosa s'inclina; mais quoiqu'elle fût moins disposée que jamais à faire connaître les motifs réels qui

la retenaient à Pontefract, elle persévéra dans son projet de ne point abandonner sa mère.

« La situation de mistress Garnet, » répondit-elle, « m'impose le devoir de veiller sur elle; et quelque étrange que puisse paraître une semblable détermination, je ne quitterai point sa chambre, tant que sa vie sera en danger ».

L'amiral parut confondu; ses regards rencontrèrent ceux de Montreville, qui exprimèrent alors le chagrin et le dépit.

« Eh bien, » répliqua l'amiral: « je resterai dans cette auberge, pour vous protéger et vous défendre, si on ose encore vous insulter ».

« Allons donc! allons donc! amiral, » s'écria Seagrove, « c'est pousser la chose trop loin; le

diable m'emporte si votre politesse et votre bon ton ne vous font perdre la tête. Est-il naturel que vous croisiez dans ces parages, pour surveiller un petit bâtiment sans lest, qui n'est pas digne de votre attention, et que vous vouliez vous exposer à l'abordage d'un corsaire, tandis que vous ne devez songer qu'à radouber tranquillement votre vieille carène, incapable maintenant de tenir l'eau. Non, Dieu me damne, je ne le souffrirai pas : j'ai déjà dit que je veillerais moi-même ici. Je suis plus capable que vous de me charger de cette besogne, et je suis déterminé à tenir ma parole ».

Rosa comprit alors, à sa grande mortification, qu'elle était devenue, par quelque motif impos-

sible à concevoir, l'objet du mépris d'un homme pour qui elle sentait une estime particulière, à qui elle avait les plus grandes obligations, et qui, malgré son ton brusque et sévère, cachait, sous cet extérieur peu agréable, un cœur excellent, sensible, et capable d'une amitié délicate. Après quelques minutes, durant lesquelles sa surprise lui fit garder le silence, elle remercia l'amiral et son ami de leur bonté pour elle; mais elle ajouta que malgré sa terreur dans le moment que M. Montreville avait supposé que sir Jacob Lydear pourrait résci-diver ses insultes, elle ne doutait pas, en réfléchissant mieux à ses craintes, qu'elle ne fût parfaitement en sûreté dans une maison où la visite d'une personne aussi

respectable que l'amiral devait lui attirer des égards. D'après cela, elle espérait que lui et le capitaine Seagrove voudraient bien ne point se donner la moindre peine sur son compte.

Le capitaine ne répondit que par un signe de tête à Rosa, et jeta un coup d'œil expressif sur l'amiral. Ce digne vieillard, après s'être livré au premier élan de cette galanterie qui lui était si naturelle, réfléchit alors à la délicatesse extrême de sa santé, à son âge, aux incommodités que lui avaient fait souffrir la fatigue de veiller seulement une nuit, et il fut convaincu de la justesse des remarques de son ami Seagrove ; il se contenta de renouveler ses excuses à Rosa, pour la conduite incivile de ses gens envers elle à

Grange-House, l'assura, sur son honneur, que cette négligence avait été occasionnée par une affaire plus importante pour lui, que sa vie ou sa mort. Ensuite, voyant que le capitaine consultait pour la quarantième fois sa montre, il pria Montreville de faire demander son carrosse; et Rosa, après avoir pris de lui et de ses deux compagnons le congé le plus gracieux, sortit de la chambre.

A son retour dans celle de mistress Garnet, elle trouva des fruits superbes que Montreville y avait fait porter: elle fut touchée d'une attention si délicate; et s'étant approchée de la fenêtre, elle vit le charmant jeune homme donner la main à son aïeul pour l'aider à monter en voiture, ensuite se placer lui-même à ses côtés, tandis

que Seagrove les saluant l'un et l'autre de la main, cria de la porte: « Adieu; bon voyage ».

Rosa, en voyant le capitaine rentrer dans la maison, regretta qu'il eût persisté dans le dessein de veiller sur elle, et sentit, en réfléchissant sur une semblable précaution, qu'elle devenait peu nécessaire. Mais, comme l'offre du capitaine ne lui avait pas été adressée particulièrement, qu'il s'était contenté de la faire à l'amiral, elle ne voulut point lui demander une entrevue pour l'en dissuader; elle supposa aussi qu'il était vraisemblablement peu disposé à en solliciter une lui-même: ainsi, elle laissa les choses comme elles étaient, et retourna près de mistress Garnet. La malheureuse femme, trop faible pour se faire

entendre, exprimait par signes le désir qu'elle avait de manger quelques fruits, malgré le refus de la garde qui, prétendait que cette fantaisie lui serait très-nuisible.

Lorsque Rosa s'approcha du lit, mistress Garnet prit sa main, la porta sur ses lèvres, et la pressa sur son cœur, tandis que des larmes coulaient sur ses joues plus flétries par l'intempérance que par les années.

Rosa fut vivement émue ; elle ne pensa plus à Montreville, et ses larmes coulèrent sur la main qui retenait les siennes. Voyant que la pauvre femme jetait un coup d'œil languissant sur les fruits, elle envoya demander l'avis du chirurgien, qui fit répondre que rien ne pouvait devenir plus

salutaire pour la malade, que l'usage de ces végétaux rafraîchissans.

Ce fut avec un sentiment délicieux que Rosa s'assit alors près du lit, pour éplucher les pêches et choisir les plus belles grappes de raisin; elle se rappela avec complaisance que c'était un présent de Montreville, et que ce serait encore à lui que sa mère devrait peut-être un soulagement à ses douleurs.

Quoique Rosa ne vît point le capitaine Seagrove, elle entendit souvent sa voix mêlée à celles de plusieurs autres personnes qui portaient des toast dans les salles d'en bas. Lorsque la nuit fut venue, mistress Garnet se trouvant mieux, Rosa se mit au lit pour la première fois depuis son arrivée à Pontefract; mais son esprit était

trop agité pour que le sommeil pût appesantir ses paupières, et elle passa une grande partie de la nuit à se retracer ses dernières entrevues avec Montreville.

Le lendemain et le jour suivant, l'amiral revint à Pontefract, accompagné de son petit fils. Rosa espérait toujours que chaque visite serait la dernière. Mais comment se résoudre à marquer de la froideur pour un homme aussi respectable que l'amiral ? et lorsque Montreville ne laissait pas échapper un mot sur le sens duquel la prude la plus sévère ou la coquette la plus exercée pût se méprendre, comment s'exposerait elle au ridicule de donner une mauvaise interprétation à ses visites ? et, sans cela, était-il possible de les refuser ?

Le capitaine Seagrove continuait à rester dans l'auberge, et accompagnait ordinairement l'amiral dans ses visites à Rosa; mais, quoique sa mauvaise humeur fût un peu calmée, il était loin de lui témoigner des égards. Quant à Montreville, son respect, ses attentions délicates pour elle, semblaient augmenter tous les jours. Il s'informait soigneusement de ce qui pouvait lui plaire, et volait au devant de tous ses désirs: Rosa, de son côté, payait l'intérêt constant qu'il prenait à elle, par la plus grande confiance, et lui apprit qu'elle avait écrit à M. Garnet, dont elle attendait l'arrivée avec la plus vive impatience.

M. Garnet était allé à Chatham, chez un de ses amis; ce qui avait

empêché qu'il ne pût recevoir aussi promptement la nouvelle du triste accident arrivé à sa femme, et qu'il ne se rendît au bout de quatre jours à Pontefract, comme il y était attendu. A la fin, une chaise de poste s'arrêta devant la porte de l'auberge ; un homme en descendit, et vola dans la chambre de mistress Garnet.

« Rosy, ma fille, ma jolie Rosy, qu'as-tu, mon amour ? » furent les premières paroles que cet homme, âgé d'environ trente-six ans, petit, mince, pâle, adressa à Mistress Garnet, qui avait au moins dix ans plus que lui.

« Oh Phill ! » répondit la *jolie Rosy*, d'une voix rauque, « ne me touche point, j'ai tous les membres brisés, et certainement mon petit garçon et moi nous se-

rions morts et enterrés sans cette angélique créature que tu vois ici, Dieu la bénisse ! c'est elle qui m'a sauvé la vie. »

« Eh bien, » répondit M. Garnet, « elle est donc aussi bonne qu'elle est belle ; et je l'en félicite, car ces deux perfections sont rarement réunies : mais Rosy, pauvre Rosy ! comment as-tu pu te mettre dans cet état ? Oh ! je le devine, tu auras bu le petit coup, et puis . . . »

« Non, en vérité, Phill, » interrompit mistress Garnet, « j'ai été sobre comme un juge. »

« Allons, je veux bien le croire, » répliqua le tendre époux : « j'espère, ma pauvre Rosy, que le docteur a bien remis ta jambe ; mais je veux qu'il l'examine encore en ma présence ; tu ne per-

dras point tes précieux membres, si toutes les guinées que je possède peuvent les sauver. »

Dès l'instant que l'on eut compris que M. Garnet avait beaucoup de guinées, toute la maison fut en mouvement : on fit venir le chirurgien, il examina de nouveau la jambe de la malade ; et lorsque cette opération fut terminée, M. Garnet demanda une pipe, et parfuma si bien l'appartement, qu'il fut impossible à Rosa d'y rester davantage : étant persuadée, d'ailleurs, que sa surveillance immédiate devenait moins nécessaire à sa mère depuis l'arrivée de M. Garnet, elle demanda une autre chambre et s'y retira sur le champ.

M. Garnet, avec sa petite taille mince, sa tournure débile, fesait

entendre une voix de Stentor : il avait le front bas, le nez court, les joues hautes, et la bouche grande ; il portait un habit brun foncé, une veste rouge, des bas de coton, des escarpins surmontés de superbes boucles d'argent, un mouchoir de soie noire était lié autour de son cou par dessus sa cravate, et un chapeau énorme couvrait sa tête. Il était passionnément épris de sa femme, aimait son fils à la folie, et éprouvait la plus vive reconnaissance pour les soins que Rosa avait pris de la première.

Montreville ayant témoigné le désir d'être instruit de l'arrivée de M. Garnet, le capitaine envoya Ben Gunter, son valet de chambre, à Grange House, pour lui annoncer cette nouvelle.

Le lendemain, l'amiral se rendit à Pontefract, accompagné de son petit fils. « Maintenant, madame, » dit-il en entrant dans la chambre où Rosa le recevait ordinairement, « votre tâche est finie, et j'espère que vous me ferez l'honneur de regarder ma maison comme la vôtre, jusqu'à ce que vous ayez instruit vos amis de votre situation. Mistress Lynn viendra vous prendre dans mon carrosse à l'heure qu'il vous plaira de lui indiquer. »

Rosa hésita, changea de couleur, et articula quelques mots; mais, malgré la tournure délicate qu'elle employa, ils parurent un refus formel. L'amiral, qui avait attendu cette épreuve pour se persuader qu'elle appartenait ou non à mistress Garnet par les

liens du sang, se leva alors, prit Montreville sous le bras, fit une révérence grave à Rosa sans prononcer une parole, et sortit de la chambre, suivi par le capitaine, dont la surveillance à Pontefract ne devenait plus nécessaire.

CHAPITRE IV.

L'AMIRAL, son petit fils et le capitaine ne s'occupèrent que de Rosa, à leur retour à Grange-House. Le premier répéta tout ce qu'il avait déjà dit sur son compte, vanta ses grâces, sa beauté, son esprit. Montreville parut grave et pensif; mais le capitaine se livra de nouveau à toutes les mauvaises impressions que fesait naître en lui une jeune personne capable de vivre avec mistress Garnet.

« Elle est charmante, j'en conviens, » s'écria-t-il; « mais si elle a aussi bonne grâce qu'une frégate, si elle est aussi blanche qu'un lys, aussi droite qu'un mât, et aussi éveillée qu'une certaine miss Molly Gum, que j'ai connue

il y a trente ans à Portsmouth, qu'est-ce que tout cela signifie pour un homme comme Horace, qui a donné sa parole à une autre ? »

« A Dieu ne plaise, » dit l'amiral, « qu'aucun de nous soit capable de manquer aux lois sacrées de l'honneur ; mais ce n'est pas une raison, parce qu'un homme est engagé à une femme, qu'il ne puisse en admirer une autre. »

« Parbleu, je ne dis point cela, » s'écria le capitaine de mauvaise humeur. « Admirer ! admirer ! il s'agit ma foi bien d'admiration ici : Horace en tient pour la jeune fille, c'est entendu ; et le diable m'emporte si vous ne vous repentez tous un jour de n'avoir pas voulu me croire ! Mais souvenez-vous bien, tandis qu'il en est en-

core tems, qu'il est plus facile d'empêcher qu'une voie d'eau ne s'établisse dans un navire, que de l'arrêter. D'ailleurs, il me semble qu'Horace doit être las maintenant de courir après cette petite mijaurée, qui m'a bien l'air de le faire languir ainsi pour en venir plutôt à ses fins. Allons, courage, jeune homme, » ajouta le capitaine, « rentrez en vous même, et ne faites pas ainsi la mine à un ami qui n'est peut-être trop sévère que par le zèle qu'il éprouve pour vos intérêts.

« Si je fais la mine, comme il vous plait de le dire, » répliqua Montreville, « c'est qu'il m'est impossible de ne pas désapprouver vos invectives contre une fille aussi charmante que miss Walsingham. »

« Il est certain, Tom, que vous êtes inexcusable de parler ainsi de cette jeune dame, » ajouta l'amiral.

« Oh ! oui, sans doute ! » s'écria le capitaine, « j'ai tort, très grand tort ; j'aurais dû faire chorus avec vous, et m'extasier sans rime ni raison sur je ne sais combien de qualités merveilleuses qui la distinguent, comme par exemple sur le choix délicat qu'elle sait faire de sa société, hem . . . n'est-ce pas ? »

« Eh bien, j'avouerai que vous avez effectivement tort, mon cher Tom, » répliqua l'amiral. « Je répète encore que miss Walsingham est une fille charmante, et si je n'étais pas convaincu, comme je le suis maintenant, de sa liaison intime avec une femme mépri-

sable, et si Horace pouvait se dégager avec honnenr de . . . . »

Montreville parut vivement agité : incapable de résister à l'émotion qu'il éprouva de voir son vénérable aïeul partager avec tant de bonté son opinion sur Rosa, il se jeta à ses pieds, et embrassa ses genoux avec un mouvement passionné.

« Horace, mon cher enfant ! mon bien aimé Horace ! » s'écria l'amiral en le serrant dans ses bras, « je sens, je sens tout ce que tu ne peux exprimer ; mais songe qu'il s'agirait d'élever une aventurière au rang de ta mère, et d'insulter l'innocente jeune personne à qui tu es destiné. »

« O monsieur ! » répliqua Montreville, soyez bien sûr que je n'abuserai jamais de votre indul-

gence ; si j'ai contracté trop légèrement un engagement qui. . . »

« Qui n'en est pas moins sacré, » interrompit l'amiral, « quoique, à la rigueur, celle qui en est l'objet n'ait jusqu'à présent aucun droit pour en réclamer l'exécution.

« Je suis bien convaincu de la justesse de cette observation, mon cher monsieur, répondit Montreville ; « mais puisque mon opinion sur miss Walsingham est sanctifiée par la vôtre, j'avoue avec franchise que mon cœur est à elle : je gémis d'un sentiment auquel je ne puis résister ; néanmoins, en pareil cas, n'est-il pas plus honorable d'avouer la vérité que de tromper une aimable jeune personne par des protestations de tendresse que je n'éprouve point pour elle. Je n'ai pas encore eu

l'honneur de la voir ; elle m'est tout à fait étrangère ; elle peut, d'ailleurs, avoir avoir déjà fait un autre choix ; sinon, la fortune considérable qu'elle possédera lui donne droit à prétendre à un époux infiniment plus riche que je ne puis jamais le devenir. »

« En ce cas, » répondit l'amiral après avoir réfléchi quelques instans, « je crois que vous devez lui avouer avec franchise que votre cœur n'est plus à vous ; car l'insulte la plus impardonnable envers une jeune beauté, est de paraître insensible à ses charmes sans avoir un motif qui pût excuser cette indifférence. Qu'en dites vous, Tom ? »

« Ce que je dis ! parbleu, cela n'est pas bien difficile à prévoir : toutes vos prétentailles de *cœur*,

de *franchise*, de *charmes*, d'*indifférence*, sont des contes de ma mère l'oie, auxquels je ne comprends pas un mot; mais ce qui me paraît clair, c'est que vous laisserez Horace faire une comtesse de cette beauté ambulante, de cette petite vagabonde, et une dame d'honneur de la vieille ivrognesse: n'est-ce pas là votre intention? Voilà, en vérité, un beau service que vous rendrez à toute votre famille. »

Montreville parut hors de lui même.

« Capitaine Seagrove! » s'écria-t-il d'un air fier.

« M. Montreville! » répliqua le capitaine sur le même ton: « vous pouvez le prendre comme il vous plaira, » ajouta t-il après quelques minutes de silence; « mais rien

ne m'empêchera de dire la vérité. Si votre illustre mère vivait encore, elle me remercierait sans doute des observations que m'arrache la justice : pauvre femme ! elle était noble celle là sans avoir besoin d'alliance avec vos mylords vos myladys ; et plût au ciel qu'elle n'eût jamais connu aucun de ces gens là, elle eût évité une destinée bien déplorable. Mais enfin, partons du point où nous en sommes : voilà votre vénérable grand'père, qui est le plus digne officier dont la marine puisse s'honorer ; le voilà exposé à devenir, dans sa vieillesse, l'objet du ridicule général par la fantaisie qu'il vous plait de trouver si belle. Vous ne voyez donc pas que vous abusez de sa tendresse, de son indulgence, et que vous

le rendrez complice de votre extravagance sentimentale ? Est-ce ainsi, d'ailleurs, que vous respectez les dernières volontés de votre bienfaiteur ? Horace, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Tom Seagrove est incapable de démentir, dans aucun cas, ce qu'il a cru juste ; il n'est pas non plus un petit poisson d'eau douce qui se laisse prendre au premier appât qu'on lui jette. Si vous n'aimez pas la vérité, tant pis pour vous ; mais il ne changera point sa manœuvre ordinaire pour vous suivre dans des parages qu'il croit dangereux. »

Durant ce long discours, Montreville était vivement agité, tant par ses propres sensations que par la crainte que les remarques du capitaine ne fissent trop d'ef-

fet sur l'esprit de l'amiral. « Avez-vous tout dit, monsieur? » demanda t-il enfin au premier.

« Oui, monsieur, » répliqua le capitaine.

« Eh bien! monsieur, » ajouta Montreville, « je dois vous apprendre, ainsi qu'à mon honoré aïeul, que j'adore miss Walsingham, il est vrai. . . . »

« Rien n'est plus naturel, » interrompit l'amiral.

« Mais que si elle agréait mes soins, ce dont je ne suis point sûr...

« Bah! » s'écria le capitaine, « dites-lui que vous allez devenir un lord, et elle se rendra dès la première attaque. »

« Je ne croirai jamais à cette bassesse dans une si charmante jeune dame, » dit l'amiral.

« Ah! » s'écria Montreville en

soupirant, « je suis si convaincu de la pureté céleste de son cœur, de sa délicatesse, de sa vertu, de la noblesse de sa famille, que je gagerais mon honneur qu'elle peut donner sur tout cela les explications les plus satisfaisantes, excepté sur l'article de la fortune. »

« La fortune! » dit vivement l'amiral, « doit-il en être question lorsqu'il s'agit d'une femme charmante? Périsse l'être mercenaire qui pourrait la désirer encore lorsqu'il se trouve l'heureux possesseur de la beauté! »

« Quant à la fortune, » dit le capitaine, « je m'en embarrasse fort peu; une honnête fille sans dot est mille fois plus estimable qu'une catin avec tous les trésors du Pérou. »

« Eh bien! » répliqua Montre-

ville, » si vous admettez l'un et l'autre l'exception de la fortune, je jure de ne m'offrir à cette fille enchanteresse que lorsque je serai convaincu qu'elle est digne d'entrer dans la famille de mon honoré aïeul, et que le fils de l'illustre Eugénia, l'héritier présomptif d'un pair de la Grande Bretagne, peut l'accepter, sans rougir, pour son épouse. »

« Horace, cher Horace ! » s'écria l'amiral vivement ému, » je vous demande deux choses avec instance : ne faites point de serment téméraire, et ne prononcez plus devant moi le nom d'Eugénia ; le premier article peut vous rendre dupe de vous même, le second réveille tous mes remords. Songez qu'il n'est pas facile de se dérober à l'empire de la beauté.

Plus vous donerez d'extension à votre sentiment pour miss Walsingham, plus il vous sera difficile ensuite d'y renoncer. Elle peut être vertueuse ; je ne doute pas qu'elle ne soit bien née ; mais je n'exige point de serment. Je ne veux vous donner d'autres ordres, mon fils, que de vous conduire avec délicatesse et franchise envers la jeune personne que vous étiez si déterminé à épouser avant que vous eussiez vu cette charmante créature. »

« Oui, » ajouta le capitaine, « c'est bien parler cela. Commencez le plutôt possible à agir franchement avec la jeune dame qui vous était destinée, afin que la pauvre fille, comptant sur vous, ne perde pas l'occasion de trouver un autre époux. Allons, bonne

nuit, Horace ; donnez moi votre main, et dites que vous ne doutez pas que Tom Seagrove est votre ami. »

Le capitaine avança la main ; Montreville la serra avec cordialité, et ils se séparèrent dans la meilleure intelligence.

Quoique la journée qui suivit cette conversation fût extrêmement sombre et pluvieuse, Montreville monta à cheval pour se rendre à Pontefract. Il fut très surpris, à son arrivée, de voir M. Garnet venir à sa rencontre pour le supplier de faire consentir la jeune miss qui avait été si bonne pour sa pauvre Rosy, à rester un peu plus long tems avec eux : « car, » ajouta-t-il, « elle a dit à ma femme et à moi que sa présence n'étant plus nécessaire

dans la maison, elle voulait partir pour Londres. »

Il est impossible d'exprimer les sensations de Montreville à cette nouvelle. Sa passion pour Rosa était, selon lui, digne de l'objet qui l'avait fait naître, c'est-à-dire, pure et délicate. Il croyait avoir découvert en elle, non seuseulement la beauté, mais la bonté d'un ange. Le sentiment qui remplissait son cœur, influait sur toute son existence. Il ne trouvait point de félicité comparable aux jouissances innocentes de la passion qui le transportait, ni de tortures égales à leur privation. En présence de Rosa, la plus douce extase l'empêchait de songer au passé ni à l'avenir ; il ne jouissait que du moment actuel : rendu à lui même, il désirait qu'elle

quittât les Garnet, mais frémissait à l'idée de la voir s'éloigner de lui. Vivement préoccupé de ces deux dernières sensations, tandis qu'il attendait Rosa dans la chambre où elle devait venir le joindre, il répéta tout haut ce passage d'un poëte italien :

« Ah ! cruel amour ! tu empoisonnes » toutes les jouissances ; tes peines ou » tes délices détruisent également la » paix du cœur soumis à ton empire. »

Il est impossible de rendre la surprise, l'admiration, le plaisir de Montreville, lorsqu'il entendit Rosa lui répondre en entrant, d'un air gai et gracieux, par la suite du même passage :

« Le genre humain toujours endure » par toi de semblables maux ; tes » blessures sont fatales, mais tes re-

» mèdes sont peut être aussi fatal que
» tes blessures. »

« Vous parlez italien ! » s'écria Montreville.

« Pas trop bien. »

« Vous le lisez ! »

« Un peu mieux ; mon maître de harpe était italien, et il disait que je ne pourrais jamais chanter avec expression jusqu'à ce que cette langue me fût devenue familière. Il prétendait aussi qu'il fallait donner l'expression italienne, même à la musique anglaise. »

Montreville était dans les cieux : « Quoi ! » pensait-il, « une aventurière, la compagne d'une femme si vulgaire, si méprisable, joue de la harpe, chante avec art, et parle italien ! » Il ne pouvait prononcer une parole ; des larmes de

joie humectaient ses yeux ; tous ses doutes sur la naissance de Rosa étaient disparus par la découverte de ses nouvelles perfections ; et son ravissement devint inexprimable.

« Vous parlez de l'expression qu'il faut mettre dans le chant, » dit-il enfin avec un doux sourire ; « voudriez vous me convaincre que votre pratique n'est point inférieure à votre théorie ? »

« Je n'ose point assurer une semblable chose, » reprit elle modestement ; « mais la négligence de ma part pour les peines qu'on s'est données et les dépenses qu'on a faites pour mon éducation, eût été une ingratitude impardonnable : j'avais, outre cela, une noble récompense en vue alors, le sentiment de la recon-

naissance excitait mon émulation; je désirais exceller dans les talens, parce que je savais que c'était la meilleure manière dont je pouvais répondre à..... »

Rosa se serait livrée à la franchise naturelle de son cœur, si un sentiment pénible n'en eût tout à coup arrêté l'effusion : elle avait conservé un souvenir vague et confus de la personne du colonel Buhanun ; mais sa bonté, sa tendresse pour elle, étaient toujours présentes à sa mémoire, et loin d'être humiliée en détaillant tous ses motifs de reconnaissance envers lui, elle eût considéré cet hommage rendu à sa mémoire, comme un moyen de se faire valoir elle même, puisque l'affection et les soins paternels d'un être si vertueux ne pouvaient

rejaillir que d'une manière avantageuse sur l'objet de sa prédilection. Mais ces détails de son histoire, qu'elle était sur le point de confier à Montreville, devaient être suivis par le récit d'une circonstance qui lui inspirait toujours le plus grand éloignement : s'il n'eût été question que de rendre compte de la misère dans laquelle elle avait langui durant sa première enfance, et de la charité de son bienfaiteur, avec quelle facilité n'eût-elle pas fait ces aveux ; mais se reconnaître pour l'enfant d'une femme si méprisée par tous les habitans de Grange House, était pour elle un effet impossible.

Tandis que ces réflexions agitaient son esprit, elle avait baissé les yeux ; mais lorsqu'en les levant, elle vit Montreville dont la

physionomie exprimait l'intérêt, la curiosité, qu'elle sentit le chagrin qu'il devait éprouver de sa réserve, elle rougit, et un soupir involontaire souleva légèrement le mouchoir qui couvrait sa poitrine.

Montreville la regarda avec la plus vive tendresse; et s'efforçant de comprimer la sensation pénible qu'elle avait si bien prévue, il affecta de la gaieté, et lui dit en souriant, « Allons aux preuves. »

« Si vous désirez que je chante, » dit Rosa, « je ne veux point vous refuser, quoique je craigne d'en avoir un peu perdu l'habitude. »

Montreville s'inclina.

« Qu'aimez-vous mieux, l'adagio ou l'allegro? »

« Lorsque j'aurai entendu l'un

et l'autre, je serai un meilleur juge. »

Rosa sourit, et commença un adagio, mais nous devons convenir, malgré la crainte qu'elle venait de témoigner d'avoir perdu l'habitude de chanter, que jamais sa voix ne fut si touchante, si mélodieuse, et jamais un goût si pur n'avait présidé à son exécution.

Montreville écoutait encore, lors même qu'elle eut fini de chanter.

« Eh bien ! » dit-elle après quelques minutes de silence, « aimez-vous ce genre, ou dois-je vous faire entendre maintenant un allegro ? »

–« Adorable ! céleste créature ! » s'écria-t-il en se levant.

Rosa, surprise, se leva aussi.

« Non, » dit-il en prenant sa main et la pressant sur son cœur, « douce enchanteresse, je ne puis en supporter davantage ; non, ... il faut que je vous quitte ; je n'ose me fier à moi-même jusqu'à ce que.... Adieu. » Et il sortit de la chambre avec précipitation.

« Il n'ose se fier à lui-même.... Mon Dieu que veut il dire ? » pensa Rosa lorsqu'il fut parti.

Elle courut à sa fenêtre, et le vit s'élancer sur son cheval, partir au galop, avant que son domestique eût pu monter sur le sien pour le suivre. Ses regards restèrent fixés sur la route qu'il avait prise, tandis que son esprit était dans la plus vive agitation : les motifs qui l'avaient engagée à fuir les entretiens de cet aimable jeune homme, se retracèrent fortement

à

à sa pensée ; elle se rappela aussi la joie, les transports qu'il venait de témoigner en découvrant qu'elle avait reçu une éducation brillante : mais, hélas ! qu'est-ce que cela prouvait, si non que Montreville et ses amis avaient pris d'elle jusqu'alors une opinion assez commune, et d'ailleurs ne devait-elle pas s'y attendre ? Une jeune personne de son âge, de son sexe, voyager seule, se faire recevoir dans une maison sous le titre de gouvernante, quitter ensuite cette maison pour continuer sa route avec une femme, dont la conduite était l'opprobre de son sexe, se voir en proie à l'insulte, aux outrages, et après sa délivrance rester en quelque manière sous la protection des étrangers qui l'avaient secourue, sans

pouvoir nommer un parent, un ami, un asyle, et continuer à vivre dans une auberge avec des gens dont la société la fesait rougir. Ah ! comment expliquer cette conduite, cette situation ; et si jamais on parvenait à découvrir les véritables motifs de l'une et de l'autre, ne devait-elle pas s'attendre à voir terminer ses liaisons avec Montreville par le mépris qu'elle lui inspirerait, tandis que la honte et la douleur deviendraient alors son propre partage ?

Un profond soupir termina ces réflexions accablantes ; Rosa se retira de la fenêtre, et n'alla point ce soir là dans la chambre de sa mère, où M. Garnet fumait toujours tranquillement sa pipe.

Cet homme aimait sa femme, son enfant, ses guinées, et se sou-

ciait fort peu du reste du monde ; il fut d'abord civil envers Rosa, à cause des tendres soins qu'elle avait eu de mistress Garnet, et continua à l'être parce qu'il ne put résister à la douceur enchanteresse de ses manières, à sa bonté, à son obligeance qui ajoutaient de nouvelles grâces à sa charmante figure, et il éprouva bientôt pour elle une espèce d'amitié dont son cœur était susceptible ; mais sa conversation vulgaire, son amour propre, son ton grossier étaient si nouveaux et si désagréables pour Rosa, que la société même de mistress Garnet lui offrait des charmes en comparaison de celle de son mari ; ce fut un nouveau motif qui la confirma dans sont projet de ne point se faire connaitre à sa mère

Rosa leur avait déjà annoncé à l'un et à l'autre son projet de quitter Pontefract, son esprit était si accablé, et elle éprouvait un si vif désir d'échapper aux mortifications qui la menaçaient, que son départ eût peut être prévenu cet avis, si la pénurie de ses finances n'eût été toujours la même; et tandis que Montreville fesait à Grange-House une description ravissante de ses talens, qu'il jurait que d'après des manières si distinguées, une éducation si brillante, elle ne pouvait appartenir qu'à une famille illustre, elle se trouvait dans le plus cruel embarras pour savoir comment elle pourrait avoir quelques guinées qui pussent lui procurer les moyens de s'éloigner d'une mère dont les mœurs, les habitudes et

les relations excitaient de plus en plus son dégoût.

Après avoir passé une nuit, durant laquelle le sommeil s'éloigna de sa paupière, elle se leva avec les réflexions de la soirée précédente, si fortement imprimées dans son esprit, qu'elle eut le courage de refuser la visite de Montreville, qui était déjà arrivé à Pontefract avant qu'elle eût sonné pour qu'on entrât chez elle. Abattue par la nécessité pénible d'avoir des obligations à M. Garnet, puisqu'elle ne pouvait continuer son voyage sans lui emprunter quelques guinées, elle se rendit un instant près de sa mère, puis revint dans sa chambre, où elle s'occupa à arranger ses effets, en s'efforçant de soumettre son orgueil à la nécessité.

L'après midi Montreville envoya un second message à Rosa par son ancienne connaissance, la servante de l'auberge ; voyant qu'il avait pris le parti de rester à Pontefract jusqu'à ce qu'il eût obtenu une entrevue, elle le reçut enfin, à la table à thé, où il avait bu la soirée précédente, non du thé, mais du nectar, avec elle.

Montreville était alors dans sa vingt-sixième année ; sa figure, sa taille, ses manières étaient à la fois nobles et élégantes. Soit qu'il n'eût pas eu jusqu'alors l'occasion de rencontrer une femme accomplie, soit que cette époque fût prédestinée à faire naître en lui une passion sérieuse, il est certain que le cœur de Rosa n'avait pas été plus libre que le sien ; jusqu'au moment où elle s'offrit

à ses regards. Après avoir travaillé avec un zèle ardent à convaincre ses amis de Grange-House que la charmante miss Walsingham était vertueuse, bien née, et possédait des talens enchanteurs ; après avoir établi avec la même facilité, des preuves que la jeune personne à laquelle il se trouvait lié par l'honneur serait infiniment plus heureuse de pouvoir disposer de sa fortune en faveur d'un époux de son choix, au lieu de la partager avec un homme qu'elle ne connaissait pas et qu'elle n'éprouvait probablement aucune curiosité de connaître ; il avait obtenu la permission de l'amiral, de s'adresser à Rosa, et était parti sur le champ avec les vœux sincères du capitaine Seagrove, pour le succès de cette démarche.

Montreville possédait une éloquence douce et persuasive qui lui était particulière, il fit l'aveu de sa passion à Rosa d'une manière simple, et cependant si animée, si vive, qu'il eût été impossible d'affecter de ne point comprendre quel prix il attachait à sa réponse. Il la supplia de lui donner quelque espérance ; ajoutant que son bonheur dépendait d'elle seule, et attendit la sentence qu'elle allait prononcer avec toute la terreur d'un coupable.

Mille sensations différentes assaillirent alors le cœur de Rosa, et lui ôtèrent le pouvoir de parler. Elle fixa des regards attendris sur Montreville qui s'était jeté à ses genoux, puis baissa les yeux d'un air confus, et la plus vive rougeur couvrit ses joues ; ses

mains tramblaient entre celles de l'aimable jeune homme, qui les pressait avec transport sur son cœur, tandis qu'il concevait les plus douces espérances de l'émotion qu'elle éprouvait.

Enchanté d'un silence qui lui parut mille fois plus délicieux que toutes les grâces de l'éloquence, il parla alors de son bonheur comme d'un événement qu'il lui était permis d'epérer; lui dit que sa fortune serait même plus brillante que celle que lui promettait la succession de son aïeul, qu'il était l'héritier présomptif d'un pair de la Grande Bretagne, que l'on avait usurpé ses droits d'une manière si indigne, qu'il ne doutait point que ses adversaires, n'acceptassent les offres d'accommodement qu'on leur

proposait, étant bien sûr qu'ils feraient tous les sacrifices, plutôt que de voir dévoiler leur conduite ténébreuse ; mais comme il restait encore une preuve à fournir de la légitimité de ses droits, il ne pouvait lui offrir dans ce moment que deux mille livres sterlings que l'amiral lui payait tous les ans, et la certitude de posséder toute sa fortune à une époque qu'il espérait être encore éloignée ; mais que rien ne pourrait lui ravir la certitude d'hériter des biens de la famille de sa mère.

Rosa éprouvait un plaisir mélancolique en écoutant Montreville, car son cœur ne pouvait saisir l'espérance comme celui de son amant ; elle demanda, d'une voix tremblante, si l'amiral avait

consenti à la démarche qu'il se permettait, et il se hâta de lui donner sur ce sujet une réponse satisfaisante. « Mon aïeul, » continua-t-il, « est le plus noble et le plus généreux des hommes : il s'adressera à ceux de vos parens qu'il vous plaira de nommer, non dans le dessein de leur demander aucun arrangement pécuniaire, mais pour leur faire connaître le plaisir qu'il trouve dans cette alliance. »

Rosa poussa alors un soupir, ou plutôt un gémissement.

Montreville tressaillit ; mais après quelques minutes de silence, il ajouta, que ses manières, ses sentimens, son éducation répondaient de sa naissance, et que l'amiral ne doutait pas que sa

famille ne fût honorée d'une alliance avec la sienne.

Grand Dieu ! miss Walsingham ! » s'écria Montreville en voyant Rosa tomber de sa chaise, le visage couvert d'une pâleur mortelle. Il tira le cordon de la sonette, les servantes accoururent ; une sueur froide coulait sur le front inanimé de Rosa ; on la porta sur un canapé, on coupa ses lacets et on donna de l'air dans la chambre ; mais son évanouissement était si profond, qu'on fut obligé de faire venir le chirurgien de mistress Garnet, qui lui ouvrit la veine ; alors elle revint à elle même, se cacha le visage et fondit en larmes.

« Cette jeune dame, » dit le chirurgien, « a éprouvé tant de fatigues ces jours ci près de la

malade, et sa complexion est si délicate, que je suis vraiment surpris que cet accident ne soit pas arrivé plutôt. »

Montreville avait souvent remontré avec la plus vive ardeur, à Rosa, combien ses soins assidus près de mistress Garnet, sa station constante dans sa chambre, le défaut d'air, la fatigue, pouvaient affecter sa santé ; mais il avait remarqué une expression si douloureuse sur sa physionomie avant son évanouissement ; son désespoir parut ensuite si vif lorsqu'elle jeta les yeux sur lui en reprenant connaissance, que malgré les présages flâtteurs dont il s'était enivré, d'après l'émotion avec laquelle elle avait reçu l'aveu de sa tendresse, une crainte affreuse vint glacer son cœur, et

il ne douta plus qu'un mystère impénétrable n'enveloppât sa conduite, et ne détruisît pour jamais le bonheur dont il s'était flatté.

Le chirurgien ordonna, pour Rosa, de la tranquillité, du repos, et fit sortir tout le monde. Montreville ayant donné sa parole à l'amiral de retourner le soir même à Grange-House, reprit, d'un air sombre et abattu, la route qu'il avait parcourue le matin avec les sensations enivrantes d'un premier amour, guidé par l'espérance.

Aussitôt que Rosa fut sure qu'il était parti, elle envoya chercher M. Garnet ; cet homme, dans le transport de sa reconnaissance, pour les soins qu'elle avait pris de sa femme, lui avait offert une superbe montre d'or qu'il por-

tait, et parut fâché de n'avoir pu venir à bout de la lui faire accepter.

« Eh bien! mon enfant, » dit-il en approchant du lit de Rosa, « comment vous trouvez vous? allons, prenez courage, et ne vous laissez point abattre, afin que lorsque Rosy pourra se remuer sans risque, nous puissions partir tous ensemble; je vous garantis que vous ne serez pas mécontente de notre établissement à Londres: nous avons aussi un grand jardin, une maison de campagne et de belles porcelaines de la Chine. Nos chaises et nos tables sont brillantes comme des glaces. Nous avons d'abord eu un peu de bruit ensemble; car Rosy était assez mal propre lorsque je l'ai épousée: c'est, au demeurant, une bonne créature; mais il faut que

je la surveille avec un peu de soin, car elle aime furieusement à boire le petit coup.

M. Garnet, en bavardant ainsi, approchait une chaise du lit, suspendait son chapeau à un clou de la muraille, secouait sa pipe et la remplissait de tabac, de manière qu'il ne s'apperçut point des larmes qui baignaient l'oreiller de Rosa.

Après avoir fait en vain plusieurs efforts pour parler, elle chercha à rappeler son courage, et dit que ses affaires exigeant d'une manière impérative sa présence à Londres, elle aurait infiniment d'obligation à M. Garnet s'il voulait bien lui prêter cinq guinées, parce qu'alors cette somme, ajoutée à celle qu'elle possédait

déjà, serait suffisante pour payer les frais de son voyage.

« Cinq guinées ! » répéta M. Garnet, « mon enfant, vous ne manquerez ni de cinq guinées ni même de dix, lorsque nous serons tous établis dans Paradise-Street. Mais pourquoi être si pressée de partir ? Que diable voulez-vous aller faire à Londres, vous n'avez sans doute aucun parent dans cette ville, sans cela ils se seraient déjà informé de vous ; et puis avec un amant si beau, si aimable que le vôtre vous ne devez plus avoir rien à désirer. »

Rosa fut très mécontente des conditions que M. Garnet mettait à son amitié ; son cœur se serra à la juste remarque qu'il venait de faire au sujet de ses parens ; mais elle ne put s'arrêter sans in-

dignation à l'idée qu'il considérait un amant comme nécessaire à son bonheur. Le mépris, néanmoins, eût succédé aux premières sensations que venait de lui faire éprouver l'homme grossier qui lui parlait, si le souvenir de la dernière phrase de Montreville, au sujet des démarches que l'amiral se proposait de faire près de ses parens, ne l'eût rendue à toute l'horreur de sa situation.

« Pour l'amour du ciel, monsieur, » s'écria-t-elle, « ne me tourmentez pas ainsi ! je serais sans doute fort aise d'obliger mistress Garnet, mais. . . . »

« Mais, vous ne le voulez point, n'est-ce pas ? » interrompit M. Garnet ; « fort bien, mon enfant, je ne sais point faire de beaux discours, moi, néanmoins je vous

dirai rondement que, malgré qu'un bon procédé en mérite un autre, et malgré l'obligation que je vous ai, comme j'ai acquis mon argent à ma manière, je veux le dépenser aussi à ma fantaisie, ainsi, bon soir. »

Ce procédé fut d'autant plus pénible à Rosa, qu'elle ne s'y était nullement attendue ; mais l'ardeur extrême qu'elle avait d'échapper aux tendres importunités de Montreville et aux démarches de l'amiral près de *ses parens*, l'empêcha de succomber à son chagrin. Elle devait faire dix milles avant de pouvoir joindre la diligence de Londres ; mais ayant entendu dire à la servante de l'auberge qu'il y avait une espèce de fourgon dans lequel elle était venue de Northampton à

Scheffield, et qui passait régulièrement à Pontefract, Rosa se décida à faire usage de cette voiture incommode, plutôt que de rester plus long tems dans la position où elle se trouvait, et elle sonna la servante pour prendre d'elle des renseignemens plus positifs; mais cette fille lui apprit qu'aucun fourgon ne passait plus près de dix milles de là jusqu'au mardi suivant, et on était alors au vendredi.

Rosa ferma les yeux, gémit profondément, et congédia la servante.

Livrée à elle même, elle réfléchit sur cette fatalité qui présidait si constamment à son sort, et qui avait fait naître sans cesse des désagrémens ou des malheurs dans toutes les po-

sitions où elle s'était trouvée. Un mouvement de désespoir la saisit alors, et elle forma presque le projet de se faire connaître à sa mère, et d'implorer son assistance ; mais, l'instant d'après, elle frémit seulement d'en avoir eu la pensée, repassa dans sa mémoire tous les motifs qu'elle avait de préférer sa déplorable position au malheur, plus grand encore, d'être assujétie aux ordres d'une mère si méprisable, ainsi qu'aux caprices et à la tyrannie de son époux.

Fatiguée de l'extrême agitation de son esprit, ne sachant ce qu'elle devait faire, mais éprouvant toujours avec la même force le désir de quitter Pontefract, le sommeil vint enfin appesantir ses paupières, et la dérober à ses tourmens.

CHAPITRE V.

Montreville, durant cet intervalle, était arrivé à Grange-House avec une physionomie si triste, et des manières si différentes de celles qu'il avait le matin avant son départ, que l'amiral et son ami en parurent vivement alarmés.

L'ardent jeune homme, dans son impatience de retourner à Pontefract la veille, s'était exposé à un orage assez violent; il avait passé ensuite une heure près de Rosa avec ses habits trempés par la pluie, tandis que le doux ravissement qui le transportait hors de lui même, l'empêcha de s'appercevoir d'un gros rhume qui venait de le saisir. Mais ce rhume augmenta avec tant de

ſorce en s'exposant de nouveau à la pluie qui tombait, lorsqu'il retourna à cheval à Grange-House après sa dernière entrevue avec Rosa, qu'en arrivant il était difficile de prononcer s'il souffrait davantage des peines de son corps, ou de celles de son esprit.

Montreville était aimé et respecté par tous les domestiques de son aïeul; la pauvre Christiana, surtout, parut inconsolable, lorsque l'amiral, après avoir tâté le poulx du jeune homme, déclara qu'il avait une fièvre assez forte.

Il envoya sur le champ un domestique chercher le médecin, accompagna son petit fils dans sa chambre, s'assit sur un fauteuil à côté de son lit, et le capitaine Seagrove, d'un air triste, se plaça près de lui, tandis que Montre-

ville, avec une migraine affreuse, un grand mal de gorge, et le cœur serré par la douleur, ne souhaitait rien, avec tant d'ardeur, que d'être laissé seul dans une chambre obscure, et livré à ses réflexions.

« Je crains bien, capitaine, » dit l'amiral à voix basse et en soupirant, « que cette belle créature de Pontefract n'ait fait de la peine à mon pauvre Horace aujourd'hui. »

« Cela est très vraisemblable, » répliqua le capitaine sur le même ton, « mais, je l'ai toujours dit, la seule manière d'entreprendre avec sureté le voyage orageux de la vie, est de tourner son gouvernail contre toutes les agaceries des syrènes.

Montreville soupira : s'il eût été

été disposé à prendre quelque repos, la conversation des deux amis n'était pas propre à le lui procurer.

« Que dois-je faire pour mon cher enfant? » demanda l'amiral d'un air tendre et affectueux.

« Ce que vous devez faire! » s'écria le capitaine : « parbleu, la chose qui peut lui plaire, c'est-à-dire lui donner cette fille, . . . il me semble que cela est assez clair. »

Montreville fut délivré d'un entretien qu'il ne pouvait ni soutenir ni empêcher, par la présence du médecin, qui entra dans sa chambre ; mais quoique celui-ci insistât pour qu'on laissât le malade aux soins de son domestique, ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'on put obtenir

de l'amiral qu'il se retirât dans son appartement.

« Mon pauvre Horace ! » dit-il au capitaine lorsqu'ils furent sortis, « il y a tout lieu de croire qu'il n'a pas obtenu un succès très heureux de sa démarche. Je pense cependant que cette jeune fille ne peut refuser l'offre de sa main. »

« La refuser ! » s'écria le capitaine, « elle a trop d'esprit pour en agir ainsi : refuser Horace Montreville ! le plus beau garçon de la province ! l'héritier de l'amiral Herbert, et bientôt un lord, par la grâce de Dieu ; le refuser, elle ! je voudrais bien savoir.... »

Le capitaine s'arrêta, souhaita le bon soir à l'amiral, et entra dans sa chambre, où il se promena, de long en large, les mains derrière le dos, en réfléchissant

à Horace et sur les causes de sa tristesse. Il ne doutait pas qu'il ne lui fût arrivé quelque chose qui le tourmentait beaucoup ; et quoique le bon capitaine ne pût approuver que son jeune ami rompît l'engagement qui le liait à une autre, il s'attendrissait malgré lui sur sa position, et aimait mieux le voir errer dans les parages de la folie, que de le laisser submerger par le désespoir ; en conséquence, il résolut de lui tendre une main secourable, et de se mêler lui même de l'affaire de Rosa.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, il monta à cheval sans rien dire à personne, et arriva à Pontefract au moment où les domestiques venaient de se lever ; il entra dans une chambre, et

donna ordre qu'on allât avertir miss Walsingham qu'il avait une affaire particulière à lui communiquer. Rosa tressaillit, « une affaire particulière à me communiquer ! » répéta-t-elle : « bon Dieu ! que me veut il ? » Elle s'habilla à la hâte, mais son trouble la força de s'asseoir à chaque instant pour s'efforcer de le vaincre ; s'étant apperçue cependant que cela lui était impossible, elle ne tarda point davantage à se rendre dans la chambre où le capitaine l'attendait.

Il la salua avec une sorte de bienveillance, au lieu d'avoir cet air brusque et chagrin avec lequel il l'abordait ordinairement ; et voyant même qu'elle restait debout, agitée, irrésolue, il lui présenta une chaise.

Le bon capitaine avait quitté Grange-House, bien décidé à en venir à une explication avec Rosa, et la dernière chose qu'il eût craint alors, était de manquer de courage pour entamer son discours ; mais il n'avait jamais été dans le cas de sentir son humeur âpre adoucie par les manières douces et séduisantes d'une femme modeste ; ce moment était arrivé, et l'embarras qu'il éprouva, lui parut aussi nouveau que le sentiment qui le fesait naître.

Rosa plus alarmée de son silence, que même de sa visite, s'assit avec l'attente pénible de recevoir l'explication de l'un et de l'autre. A la fin, levant les yeux, elle fixa sur lui un regard triste et expressif, qui semblait

vouloir l'interroger ; le capitaine y répondit par un coup d'œil doux et amical, mais continua à garder le silence. Il ne pouvait comprendre d'où venait sa timidité ; il toussa, se frotta le front, croisa les jambes, respira deux ou trois grosses prises de tabac, et ne put prononcer une parole.

« Vous avez une affaire particulière à me communiquer, capitaine Seagrove, » dit enfin Rosa d'une voix tremblante : « une affaire... oui.... oui, miss, j'ai quelque chose à... à vous dire ». Le capitaine, après avoir fait cet effort, sentit renaître son courage, et ajouta : « l'affaire en question concerne le jeune Montreville ; je vous dirai, miss, qu'il est revenu malade, hier, à la maison, et avec une figure aussi triste que

s'il avait perdu tous ses agrès dans une tempête ».

« J'en suis vraiment fâchée, monsieur, mais . . . ».

« Permettez - moi de poursuivre, interrompit le capitaine : « Où en étais-je ? . . . . Fort bien . . . . j'allais vous dire qu'il ne peut plus faire usage de son gouvernail, et qu'il dérive d'une manière pitoyable, depuis le maudit coup de vent qui l'a poussé vers vous, et cette vieille carène. A propos, je suis bien aise que vous ayez dit qu'elle ne vous est rien, et que vous ne l'avez remorquée que par accident sur votre route ; mais pour en revenir à Horace, il faut que vous sachiez, miss, qu'il est héritier légitime d'un lord qui mena toujours la conduite d'un garnement. Croiriez-vous que ce

fils de . . . de . . . . pardon , miss , j'allais oublier que c'est une vilaine chose , comme le dit l'amiral, que de jurer devant les femmes honnêtes ; car , c'est un langage qu'elles ne peuvent comprendre , excepté lorsque ce sont des créatures semblables à votre vieille amie l'ivrognesse ».

Rosa rougit. Le capitaine s'appercevant qu'il venait de la mortifier , perdit le fil de son discours, toussa, se frotta les mains , secoua sa cravate remplie de tabac , et continua , d'un air déconcerté , en regardant la fenêtre qui était en face de lui.

« Le père . . . le père d'Horace , oui , je dis bien . . . le père d'Horace donc , par son inconduite , fut obligé de s'enfuir , pour échapper à ses créanciers qui voulaient

le mettre en prison, ce qui eût été une punition trop douce pour un homme qui a voulu détruire son propre fils, ou, ce qui est à peu près la même chose, le renier et lui ravir tous ses droits. Mais heureusement que les pirates qui ont concerté avec lui un plan si exécrable, ne jouiront pas long tems du fruit de leur prise ».

« La mère de M. Montreville, » dit Rosa, qui commençait à s'intéresser au discours du capitaine, n'était-elle pas fille de l'amiral Herbert? ».

« Oui, miss, elle passait pour une belle et vertueuse créature : mon vieux ami n'a pas voulu en entendre parler durant la vie de son fils, qui était le garçon le plus rétif et le plus arrogant qui ait jamais existé au monde. On

envoya la pauvre fille parmi les papistes, et près d'une vieille tante qu'elle avait dans ce pays-là; puis, elle prit la fuite avec cet indigne coquin le père d'Horace; il n'y avait rien d'étonnant, néanmoins, qu'une anglaise fût sensible pour un de ses compatriotes, c'est la chose du monde la plus simple; mais, la pauvre enfant! d'après le choix qu'elle fit, il eût mieux valu pour elle d'être exposée sur une nacelle en pleine mer: si le vieux amiral avait su qu'elle fût mariée, il n'eût pas été si en colère contr'elle, car le damoiseau était un de ses parens, et il pouvait devenir lord d'un jour à l'autre; mais, que pensez-vous que fit le mauvais garnement? il abandonna sa femme, et jura qu'il n'était pas marié;

l'amiral, d'après cela, ne voulut pas entendre parler de la pauvre malheureuse créature ni de son enfant, jusqu'à la mort de son fils, qui fut tué dans un combat; alors, il eût donné tout ce qu'il possédait au monde, pour avoir des nouvelles de sa fille . . . mais que diable signifie cette longue histoire que je m'amuse à raconter là ? . . . . Ce que j'avais à vous dire, ne concerne qu'Horace ».

« Et qu'avez-vous dit jusqu'à présent, monsieur, qui ne l'ait point concerné ? » répliqua Rosa.

« Oui, oui, mais je n'avais pas besoin de m'égarer dans un si grand détour ; il suffit que vous sachiez que la pauvre mère d'Horace a coulé à fond, il y a longtems : voici maintenant ce que

j'ai à vous apprendre. Notre jeune homme avait cinglé ses voiles pour aller à la rencontre d'une autre jeune personne qu'on pouvait comparer à un gallion chargé d'or, de bijoux, et de pierres précieuses; point du tout : il vous rencontre, le voilà amoureux comme un fou, et décidé à rompre ses premiers engagemens pour vous épouser . . . . : n'est-ce pas là un événement diabolique, miss ?..

Le cœur de Rosa était doucement ému en écoutant l'histoire de Montreville, quoique racontée d'une manière si incorrecte et si extraordinaire. Elle ne pouvait même retenir ses larmes, à l'idée de ce qu'avait dû souffrir la fille infortunée de l'amiral ; mais lorsque Seagrove parla du premier engagement d'Horace, et qu'il lui

fit entendre que son amour pour elle était un obstacle qui détruisait le plan établi pour sa fortune, elle ne vit plus dans le capitaine, qu'un émissaire de l'amiral, et dans le récit qu'il venait de lui faire, que l'intention formelle d'humilier sa vanité, et de mettre fin à l'espérance présomptueuse que l'amour de Montreville aurait pu lui faire concevoir, en offrant à ses regards le contraste du rang, de la fortune, des prétentions de ce jeune homme, avec la situation misérable et équivoque dans laquelle elle se trouvait.

Toute la fierté naturelle à son caractère se réveilla alors; ses regards exprimèrent la plus vive indignation; elle se leva, et s'avançait déjà vers la porte, lorsque Seagrove, qui ne se doutait nul-

lement qu'il avait pu l'offenser, se leva aussi, marcha près d'elle jusqu'à l'extrémité de la chambre, prit son bras sous le sien, et la fit retourner sur ses pas avec un geste si extraordinaire, que sa surprise l'emporta sur son ressentiment. Il résuma son discours durant cet espace, le continua en se promenant avec Rosa, qu'il tenait toujours sous le bras, et fit renaître malgré elle son intérêt à l'écouter.

« Vouloir lutter contre le vent et la marée, » ajouta-t-il, « c'est travailler en vain ; ainsi, vous comprenez, miss, qu'il ne doit plus être question de l'autre jeune personne. D'ailleurs, Horace dit qu'il sait que vous êtes une fille bien née ; il croit, à la vérité, que vous n'avez pas de fortune,

mais cela ne fait rien à la chose, car le vieux amiral ne fait aucun cas de l'argent, et je pense bien comme lui : de bonnes mœurs, miss, de l'honneur, de la vertu, voilà les vraies richesses d'une femme. Je suppose un instant que cette vieille carène eût été votre tante, votre cousine, ou votre mère, qu'eussiez-vous espéré qu'on fît d'elle : le jeune Montreville n'aurait surement pu l'emmener à Grange-House ; c'eût été un bel exemple à offrir aux gens de la maison, qu'une femme qui s'enivre comme une brute. Mais pardon, miss, je sais bien que c'est une réflexion hors de saison, et nous croyons, l'amiral et moi, que vous êtes une jeune fille honnête, (quoique, à dire la vérité, les apparences soient un peu

contre vous, d'après la diable de compagnie avec laquelle vous voulez vivre, en dépit des offres qu'on vous a faites pour la quitter.) Je crois donc que vous êtes une honnête fille, et tout ce que je vous demande, est de me donner un petit écrit avec le nom de vos parens, celui du ministre de la paroisse dont ils dépendent; faites-moi le plaisir aussi d'y joindre quelques autres éclaircissemens, comme par exemple si vous avez des grand'pères, des grand'mères; quelles sont leurs professions, leur manière de vivre . . . voyez-vous, miss, nous n'attendons que la réponse à ces signaux, pour vous conduire au port du mariage, et il ne tient qu'à vous que ce soit le plutôt possible ».

En achevant ce discours, le

capitaine quitta le bras de Rosa, qu'il avait tenu jusqu'alors, et ayant sonné pour demander du papier, une plume et de l'encre, il mit le tout sur une table, approcha une chaise, tira ses lunettes de sa poche, en frotta les verres sur un des coins de la basque de son habit, et les plaça sur son nez.

« Maintenant, miss, » dit-il en regardant Rosa, « il ne s'agit plus que... mais quoi!... que signifie... non, je ne me trompe point... vous pleurez!... ce sont peut-être des larmes de joie, ou bien c'est que vous aurez eu quelque petite altercation avec Horace, car il est revenu cruellement triste à Grange House : bon! ne pensez plus à cela, des querelles entre les amans ne servent, dit-on,

qu'à augmenter leur tendresse. Allons, miss, quels sont les noms de baptême, les surnoms de votre père et de votre mère? Dites, miss, dites, me voilà prêt à écrire. »

Il y avait un mélange si bizarre de brusquerie et de sensibilité dans les manières du capitaine, une telle apparence de vérité et de contradiction dans ce qu'il disait; il paraissait ignorer avec tant de bonne foi ce qui concernait Rosa, et pourtant fesait des allusions si frappantes à sa position réelle, qu'elle ne pouvait ni rejeter ni admettre l'idée qu'il était instruit de son histoire, ni être certaine de ce qu'elle avait cru d'abord, qu'il n'était venu que pour la mortifier. « Les noms, miss, allons, les noms, » répéta le capitaine.

« Je ne puis ni vous comprendre, ni vous répondre, monsieur, » dit-elle enfin en hésitant.

« Non ! voilà parbleu qui est fort extraordinaire, » s'écria le capitaine : « j'ai compris des questions plus difficiles à bord, et j'y ai répondu par un porte-voix, tandis qu'un vent diabolique me soufflait dans la mâchoire et dans les oreilles. »

« Cela pouvait vous être très facile, monsieur, et cependant... »

« Facile ! non parbleu, pas si facile que vous le croyez, miss : on voit bien que vous en jugez à votre aise, vous qui avez ici toutes vos voiles hissées et le vent en poupe. »

« Bon Dieu ! monsieur, » dit Rosa avec impatience, qu'ont de

commun avec moi toutes ces niaiseries ? »

« Des niaiseries ! » répéta le capitaine en arrachant ses lunettes et en jetant sa plume avec indignation, « des niaiseries, miss ! je . . je . . » Il s'arrêta, haussa les épaules, puis reprenant sa plume avec un air qui exprimait son mépris pour l'ignorance de Rosa, il lui demanda de nouveau les noms de baptême et les surnoms de son père et de sa mère.

« Permettez-moi, monsieur, de vous faire une question, » dit Rosa d'une voix tremblante ; » M. Montreville sait il. . . »

Elle ne put continuer ; son esprit était agité par l'espoir qu'il ignorait cette visite, et la crainte, quoiqu'assez improbable, qu'un homme si délicat, si sensible,

eût pu charger un agent de cette espèce du soin de négocier une affaire sur laquelle il s'était exprimé lui-même d'une manière si tendre, si respectueuse, qu'il eût consenti à ce qu'on exigeât d'elle des détails sur sa famille, et qu'il eût décidé, comme le fesait entendre le capitaine, que du résultat de ces recherches dépendrait la conduite qu'il tiendrait envers elle. Quoi qu'il en soit, consolée intérieurement du mystère qui semblait envelopper sa naissance aux yeux des autres, car elle se trouvait moins disposée que jamais à avouer qu'elle était la fille d'une femme qui inspirait tant de mépris, sa résolution au sujet de Montreville devint inébranlable dès l'instant qu'on lui eut annoncé qu'il avait un engagement avec

une autre, et elle apprit ensuite avec joie qu'il ignorait la visite et les projets du capitaine.

« Eh bien, monsieur, » répliqua-t-elle, « vous pouvez vous dispenser de la peine d'écrire ma réponse; je veux donner à M. Montreville lui-même toutes les informations qui peuvent lui devenir nécessaires sur mon compte. »

« Je jure de ne me mêler des affaires d'aucune femme tant que je vivrai, » s'écria le capitaine en colère : « me voici bien avancé, vraiment, d'avoir voulu rendre service à ce pauvre Horace, qui est malade dans son hamac, et soulager l'inquiétude de mon vieil ami, qui ne peut voir sans douleur la tristesse de son petit fils. Fort bien, miss, fort bien, gardez vos secrets, je ne m'aviserai

plus de chercher à les connaître ; vous avez sans doute de bonnes raisons pour les taire. Le diable m'emporte si je ne suis pas fou d'avoir galopé jusqu'ici comme un jeune damoiseau, avec l'espoir d'obtenir un procédé sincère de la part d'une femme ; voilà un beau voyage que vous m'avez fait faire là ! douze milles pour venir, et autant pour m'en retourner, sur cette maudite jument de Will Ratlin, qui m'a disloqué les côtes ; j'aime mieux cent fois être de quart sur le tillac, en plein midi, sous le passage de la ligne, que de me sentir cahoté ainsi sur le dos d'un cheval. Votre serviteur, miss . . . votre serviteur. »

Le capitaine sortit de la chambre, et Rosa retourna dans la sienne d'un pas mal assuré, et

portant sur sa physionomie l'expression d'une douleur profonde.

M. Garnet ayant caché à sa femme la demande que Rosa lui avait faite de quelques guinées, et son refus de la satisfaire, mistress Garnet s'étonnait de son absence, et exprimait le désir qu'elle avait de la voir.

Il lui dit que le capitaine Seagrove était avec elle, mais cette excuse n'ayant point calmé l'impatience de mistress Garnet, il épia le départ de Seagrove, et envoya prier alors Rosa de venir voir sa femme.

Le petit Philly qu'il avait chargé de cette commission, revint, l'instant d'après, dire que miss Walsingham fesait ses prières.

C'était pour la seconde fois que Rosa était surprise dans cet acte religieux,

religieux: mais jamais peut-être son cœur n'avait éprouvé une plus vive reconnaissance pour la protection du ciel ; jamais elle ne l'avait remercié avec tant d'ardeur que dans ce moment.

Elle était retournée dans sa chambre, comme nous l'avons déjà dit, dans la plus cruelle agitation; toutes les personnes qu'elle connaissait, le monde entier semblait ligué pour lui causer les chagrins les plus amers. Son existence lui devint insupportable sous le poids de tant de tourmens réunis. Sa tête s'embarrassa, ses jambes fléchirent ; elle se jeta sur une chaise, et fit tomber, par ce mouvement, son portemanteau qui était ouvert, de manière que le peu d'effets qui s'y trouvaient renfermés, se dis-

persa autour d'elle. Elle resta immobile à la place où elle venait de s'asseoir. Tandis que sa pensée parcourait lentement tous les détails de sa conversation avec le capitaine, chaque mot qu'il avait prononcé, et qui pouvait faire allusion à sa misérable existence, se retraçait à sa mémoire. Elle songeait aussi à Montreville, à la manière franche, passionnée et délicate avec laquelle il s'était déclaré son amant ; à sa candeur, à sa vertu, à la pureté de ses sentimens et de sa conduite. Une sensation vague et délicieuse fit alors palpiter son cœur ; cette flamme douce, ce rayon divin d'un premier amour éclaircit pour un instant le dédale ténébreux où le désespoir et le découragement seuls avaient établi leur em-

pire ; l'espérance s'efforça d'écarter les nuages que la vérité sévère amoncelait entre elle et le bonheur : son cœur voulut accueillir avidement les illusions flatteuses de la première ; mais sa raison la ramena tristement à l'affreuse certitude de son infortune. Elle réfléchit au premier engagement de Montreville, à ses richesses, à son rang, à l'orgueil de l'amiral, compara ce tableau à la bassesse, à l'ignominie de son origine, à sa pauvreté : alors toutes les sensations consolantes disparurent, et ne la laissèrent plus que la proie des regrets et du désespoir.

« Hélas ! » s'écria-t-elle en songeant à son bienfaiteur, « mon père ! ô vous qui m'avez tant chérie, êtes-vous témoin, dans ce moment, de la cruelle agonie de

mon ame ? Hélas ! hélas ! ce cœur si sensible est glacé pour toujours ; cet être angélique repose immobile dans la tombe ! Oh ! puisse ma tête brûlante, mon corps fatigué sous le fardeau du malheur, trouver bientôt un semblable asyle ! »

Elle joignit les mains, pencha la tête, et resta quelques minutes absorbée dans sa douleur ; puis se levant avec précipitation, et ne sachant ce qu'elle fesait, elle ramassa ses effets et les remit sans ordre dans son porte-manteau : quelque chose s'échappa alors et retomba par terre ; c'était la bourse de maroquin dans laquelle lady Hopely avait renfermé son adresse. Ce petit événement donna un peu de relâche aux douloureuses sensations qui l'agi-

taient; il lui rappela Edimbourg, et les cœurs compatissans qu'elle y avait trouvés. « Bonne lady Hopely, douce et sensible mistress Steward, » s'écria-t-elle, « que toutes les bénédictions de ce monde soient à jamais votre partage. » Le visage de Rosa était en feu, aucune larme ne pouvait soulager son cœur oppressé. Un mouvement frénétique la saisit; elle arracha avec force la patte du porte-feuille : la carte d'adresse tomba, elle voulut la replacer, ses doigts tremblans ne pouvant y parvenir tout de suite, elle sentit une autre case qu'elle n'avait point découverte jusqu'alors, et remarqua un papier; s'efforçant de l'ôter pour faire entrer la carte avec plus de facilité, elle fut surprise de sa forme; elle l'ouvrit,

le lut, et tomba à genoux. Ce fut dans cette attitude que le petit Garnet l'avait trouvée au moment où il s'était présenté à la porte de sa chambre.

Lorsque la curiosité conduisit lady Hopely chez mistress Steward, l'ardent désir qu'exprima Rosa de se rendre à Londres, les mots entrecoupés qui lui échappèrent sur sa crainte de n'y pas trouver un seul ami, et sur le peu de ressources que lui offraient ses finances, n'avaient point échappé à mylady; elle s'était décidée en conséquence à lui donner son adresse, et à lui promettre sa protection : mais la bienfesance naturelle de son cœur ne lui permettant point de s'en tenir simplement à des promesses stériles, elle avait glissé dans la bourse

un billet de banque de vingt livres sterlings. La vue de cette ressource inespérée rendit à la pauvre Rosa tout son courage ; l'espérance vint ranimer de nouveau son cœur flétri par le découragement : elle replaça avec ordre ses effets dans son porte manteau, le ferma, et se livra avec transport à l'idée qu'enfin elle allait pouvoir continuer son voyage, sans craindre ni dangers ni mortifications.

Durant cet intervalle, M. Garnet, qui au fond était un assez bon homme et qui aimait Rosa, ayant appris par son fils dans quelle attitude il l'avait trouvée, éprouva les plus vifs remords; il ne put cacher davantage à sa femme la manière dont il s'était conduit envers sa jeune compagne, et lui

détailla les motifs qui l'avaient porté à lui refuser de l'argent.

Mistress Garnet fondit en larmes en apprenant qu'une si charmante créature était malheureuse parce qu'elle manquait d'argent, et accabla de reproches son mari pour avoir agi avec tant de cruauté envers une personne à qui elle devait la vie.

M. Garnet fumait sa pipe en écoutant les réprimandes qui lui étaient adressées ; bientôt après son cœur se gonfla, la pipe échappa de sa main, et il se mit à sangloter d'aussi bon cœur que sa femme.

Rosa entra précisément alors dans leur chambre : la crainte que quelque nouvel accident ne la contraignît à retarder son départ, la fit tressaillir ; elle s'arrêta, et

fixa sur eux des regards inquiets qui semblaient demander l'explication d'un pareil chagrin.

« Soyez la bien venue, ma chère enfant, » dit Garnet, « je suis vraiment au désepoir de vous avoir refusé l'argent que vous m'avez demandé, et voilà ma femme qui a bien raison de me gronder de ma conduite dure envers vous. »

Mistress Garnet, dont la jambe était trop faible encore pour lui permettre de quitter le lit, ouvrit ses bras pour recevoir Rosa, continua à pleurer sur son sein ; et après avoir excusé le procédé de son mari, avoua leur désir mutuel de la retenir près d'eux.

« Si cinquante ou cent shellings vous font plaisir, » s'écria M. Garnet, « les voilà, prenez-

les; ou si vous voulez les envoyer quelque part, je vous donnerai une lettre de change : mais ne quittez pas ma pauvre Rosy. »

Rosa était émue de la douleur de sa mère; M. Garnet lui présenta une somme d'argent qu'il venait de tirer de sa poche : elle eût bien souhaité pouvoir se défendre de l'accepter; mais il avait l'air si triste, si mortifié, et elle éprouvait un si vif désir de s'occuper des apprêts de son départ, que pour éviter les longueurs qu'entraîneraient leurs sollicitations, elle se décida à prendre cinq guinées, remercia M. Garnet, et ajouta que malgré qu'elle n'eût point encore fixé le moment de son départ, ses affaires néanmoins ne lui permettraient pas de rester à Pontefract jusqu'à ce

que mistress Garnet pût partir sans danger.

Les larmes de mistress Garnet redoublèrent à cette déclaration positive; et son mari ajouta que puisque cela était ainsi, il fallait qu'elle prît plus d'argent.

« Oui, sans doute, » s'écria mistress Garnet, » car Londres est un triste endroit si on n'a pas la bourse bien garnie. »

Rosa leur exprima sa reconnaissance; et ajouta que si elle se trouvait dans l'embarras, elle s'adresserait certainement à eux.

Ils dînèrent ensuite ensemble; et lorsque mistress Garnet s'endormit, que son mari commença à fumer sa pipe, Rosa se retira dans sa chambre, sonna la servante, et lui ordonna de charger le domestique de l'auberge;

de lui louer une voiture, de la faire attendre à la place du marché, et de venir la prendre ensuite avec son porte manteau pour la conduire jusqu'à cet endroit.

Les raisons de Rosa pour cacher son départ, étaient d'abord d'éviter, en fesant ses adieux aux Garnet, le spectacle de la douleur et des regrets de sa mère, qui, malgré qu'elle ignorât les liens qui l'attachaient à elle, lui témoignait cependant une affection qui prouvait que son cœur était susceptible de reconnaissance. En second lieu, Rosa voulait se soustraire aux sollicitations du mari et de la femme de leur laisser son adresse à Londres; car il n'y avait pas moyen de recevoir leurs visites dans la maison des amis qu'elle se flattait de re-

joindre , et qui ne pourraient jamais soutenir la société de gens de cette espèce. Enfin, son troisième motif était de prouver aux nobles parens de Montreville, à quel point ils s'étaient trompés, en l'accusant peut être d'une présomption orgueilleuse. Elle était fortement occupée de toutes ces réflexions, lorsque la servante vint lui dire que le domestique avait loué une chaise d'après ses ordres, qu'il y avait placé son porte manteau, et qu'il l'attendait près de la maison pour la conduire à sa voiture.

Une difficulté se présenta alors à son esprit : elle ne savait de quelle manière elle devait se conduire au sujet de l'argent qu'elle avait pris pour appaiser mistress Garnet et plaire à son mari.

Elle songea d'abord à le renfermer dans un paquet à leur adresse ; mais, considérant que cette démarche affligerait sa mère encore souffrante, et mortifierait M. Garnet, qui croirait alors qu'elle conservait quelque ressentiment de son premier refus, elle se décida à écrire un petit billet à mistress Garnet, pour l'assurer de sa reconnaissance affectueuse ; lui fit entendre aussi qu'une affaire essentielle l'engageait à la quitter sur le champ, lui renouvela, ainsi qu'à son mari, ses remercîmens pour les cinq guinées, qu'elle promit de leur porter elle même dans leur maison de Paradise - Street, envoya mille baisers au petit Philly, et les supplia de ne répondre jamais à aucune question qu'on pourrait

leur faire sur son compte; ensuite elle prit une autre feuille de papier, et écrivit la lettre suivante :

A M. H. MONTREVILLE, écuyer.

« Les dernières paroles que j'ai eu l'honneur de prononcer devant votre ami, monsieur, lorsqu'il daigna me rendre sa visite extraordinaire, furent que je vous instruirais moi même de ce qu'il était nécessaire que vous sachiez sur mon compte. Je n'entends pas néanmoins satisfaire par là à une curiosité indiscrète. Il me suffit de vous dire, monsieur, que je n'ai jamais rompu moi même aucun engagement d'honneur, ni ne souhaite que personne en rompe en ma faveur. Le nom et la résidence de mon père sont des se-

crets ensevelis dans mon cœur ; mais que son origine, ses alliances soient dignes ou non des peines que votre ami a eu la bonté de prendre pour s'en éclaircir, j'ose vous certifier que ni ma famille, ni celle de personne, ne rougira jamais de reconnaître

ROSA WALSINGHAM. »

Après avoir relu ce billet avec un mouvement de triomphe, elle le donna à la servante, la pria de le remettre secrétement entre les mains de M. Montreville, et lui fit présent d'une demi guinée pour récompense du soin dont elle la chargeait; ensuite elle descendit légèrement l'escalier, sortit de la maison; et après avoir jeté un coup d'œil attendri sur la route de Grange-House, elle allait pren-

dre celle de la place du marché, lorsque le bruit soudain des cloches de la ville et le mouvement du peuple qui courait dans la rue, la firent rentrer dans la maison.

Un courrier venait d'arriver, avec ordre de retenir un relai de chevaux pour la fille de l'amiral Herbert, qui, ayant passé pour morte depuis plusieurs années, se rendait alors à la maison de campagne de son père.

L'amiral jouissait d'une considération si générale, et l'événement qui arrivait dans sa famille paraissait si extraordinaire, que, dans toutes les villes où ce digne officier était connu, on recevait sa fille avec les démonstrations de la joie la plus vive.

A Pontefract, où l'amiral était le bienfaiteur des pauvres et le

refuge des infortunés, on avait semé les rues de branches d'arbres et de fleurs ; les marchands s'étaient empressés de décorer de cocardes les domestiques et les chevaux, et on avait retenu le courrier pour le forcer de mettre à son chapeau, et autour du front de son cheval, des touffes de rubans de la même couleur.

Rosa s'attendrit sur l'heureux événement qui rendait une mère à l'aimable Montreville ; mais elle soupira, à l'idée que, dans une semblable circonstance, il ne songerait plus à elle, ni peut être à la lettre qu'on lui remettrait de sa part : elle sortit de nouveau de la maison ; et traversant les rues au milieu de l'alégresse générale, elle se jeta dans sa chaise, qui prit sur le champ la route de

Ferry - Bridge , où elle arriva à tems pour joindre la diligence de Newcastle. Ayant trouvé une place vacante dans cette voiture, elle continua son voyage jusqu'à Londres, sans éprouver aucun événement désagréable.

CHAPITRE VI.

ROSA fut d'abord si profondément occupée de ses réflexions sur le passé, ensuite les séduisantes illusions de l'espérance la transportèrent si bien malgré elle dans le vague mystérieux de l'avenir, qu'elle ne songea pas une seule fois, durant son voyage, dans quel endroit elle allait, ni à ce qu'elle devait faire. Elle fut tirée de cette espèce d'engourdissement par l'arrivée de la diligence dans la cour d'une auberge, et par la vue d'un grand nombre de personnes qui étaient venues au devant de ses compagnons de voyage. Tandis que les hommes se donnaient amicalement la main, et que les femmes s'embrassaient,

le conducteur de la voiture, qui tenait la portière ouverte, l'engagea à descendre, et elle se trouva l'objet de la curiosité générale.

« Faut-il appeler une voiture, madame ? » . . . « Ma belle dame, n'oubliez pas les postillons, » fut tout ce qu'elle put comprendre au milieu de la confusion de ses idées. Elle se voyait enfin à Londres : mais seule, inconnue dans cette ville immense, un mouvement d'effroi la saisit ; elle se rappela sa mère, et regretta l'absence de cette seule protectrice que lui avait donnée la nature.

Un fiacre venait d'arriver ; elle y monta avec son petit bagage.

« Le cocher demande où il faut aller, madame, » dit le domestique de l'auberge.

« Chez le docteur Croak, dans le Walbrook.

« Chez le docteur Croak, » dit l'homme en se grattant la tête : « reconnaîtrez-vous bien la maison, madame ? »

« Je pense que oui, » répliqua Rosa ; et la voiture partit.

Le peu de jours que Rosa avait passés autrefois à Londres avec Eléonore avant son voyage en Ecosse, recevant les civilités de la famille du docteur Croak et les soins paternels du major Buhanun, courant de boutique en boutique dans le beau carrosse du docteur, ne pouvaient lui donner de la métropole l'idée qu'elle en avait maintenant ; exténuée de fatigue, seule, incertaine si le docteur était en ville, car elle n'avait pas d'autres doutes, elle se trouvait cahotée

dans une voiture incommode à travers les rues qu'elle parcourait; et quoique son attention fût souvent détournée par la foule des piétons qui se poussaient dans tous les sens pour se rendre où les appelaient leurs intérêts ou leurs plaisirs, quoique les boutiques, alors illuminées avec luxe, étalassent aux regards les produits brillans de l'industrie humaine, rien ne pouvait la distraire des sensations qu'elle éprouvait, et la marche lente et pénible de sa voiture accroissait son impatience d'arriver dans le Walbrook, où elle pourrait enfin apprendre des nouvelles de son Eléonore, et espérer d'obtenir, durant quelques jours, un asyle dans la maison du docteur Croak. Elle songeait aussi à mistress Walsingham,

s'occupait des moyens de découvrir sa retraite, et se confirmait dans la résolution de diriger sa conduite d'après les avis de cette digne et respectable amie.

Au milieu de ces réflexions, à la fois douces et mélancoliques, et tandis que la pluie frappait avec violence contre les glaces de sa voiture, elle arriva dans le Walbrook, reconnut avec joie la maison où elle avait reçu un accueil si tendre à son arrivée de Mount-Pleasant, et des preuves si touchantes de chagrin lorsqu'elle était partie pour l'Ecosse. Son cœur palpita de plaisir, ses yeux se mouillèrent de larmes, et la minute qui s'écoula depuis que le cocher frappa à la porte jusqu'à ce qu'elle s'ouvrit, lui parut d'une longueur mortelle.

Mais

Mais la douce émotion qui agitait Rosa, semblable à l'éclair, ne brilla un instant que pour la replonger dans le chaos obscur des craintes, de la douleur et de l'incertitude. La maison était effectivement celle qu'elle cherchait, mais elle avait changé de locataire; et le domestique, qui s'y trouvait établi depuis peu de tems, ignorait ce qui pouvait concerner le prédécesseur de son maître. Après avoir donné ces légers détails, le vent ayant soufflé une lumière qu'il tenait, il referma la porte, qui était restée entr'ouverte, et laissa Rosa incapable de répondre au cocher, qui lui demanda, à plusieurs reprises, où il fallait la conduire maintenant.

La terreur, le découragement,

le chagrin, la consternation, lui ôtèrent la force de prononcer une parole, jusqu'à ce que le cocher, ennuyé de s'arrêter ainsi à la pluie, demanda vivement si elle voulait retourner à l'auberge.

Cette question lui rendit un peu de courage. L'auberge lui offrait une ressource à laquelle elle n'avait pas songé ; la diligence y était arrivée si tard, que son retour ne paraîtrait sans doute pas extraordinaire : d'ailleurs, n'ayant pas trouvé ses amis, un asyle, pour une nuit seulement, devenait pour elle d'un prix inestimable. Elle fit au cocher un signe de consentement ; et tandis que la voiture s'éloignait du Walbrook, elle se livra à l'idée consolante que, dans peu d'heures, elle serait reçue dans le sein de l'amitié à Mount

Pleasant. Elle se rappela mistress Harley, sa bonté, sa tendresse pour elle, et ne douta point du plaisir qu'éprouverait cette femme respectable en embrassant son ancienne élève : elle songea aussi qu'elle recevrait sans doute, par son moyen ou par celui du docteur Croak, des nouvelles d'Eléonore; et se livrant ainsi à cette heureuse facilité avec laquelle la jeunesse oublie le malheur pour s'abandonner à l'espérance, sa pensée anticipa le moment de son arrivée à Mount-Pleasant, tandis que la voiture roulait pesamment vers l'auberge. Déjà Rosa sentait l'accueil tendre et maternel de mistress Harley; elle entendait les expressions amicales des jeunes compagnes qu'elle avait laissées à l'école, et qui

pouvaient s'y trouver encore ; elle s'abandonnait enfin à ce délire agréable de l'imagination, qui crée les objets qu'elle caresse , et la transporte dans des régions aériennes inconnues à la triste expérience et à la raison éclairée de l'âge mûr. Rosa ne sentait plus les cahots du fiacre , elle ne s'appercevait point des torrens de pluie qui tombaient sur l'impériale, ni de l'obscurité des rues, que la lueur des réverbères , interceptée par l'humidité , rendait encore plus effrayante ; elle s'occupait exclusivement de ses réflexions agréables , lorsqu'un choc terrible de sa voiture avec les roues d'une autre , les renversa toutes les deux , et la rendit à sa situation présente.

Comme le cocher de Rosa avait

sur son camarade l'avantage de la sobriété, il s'empressa de la secourir, et la porta dans ses bras jusqu'au milieu d'une petite boutique de chandelier qui, heureusement, était encore ouverte ; ensuite il alla chercher son porte manteau, recommanda Rosa aux soins de la marchande, et promit que dès l'instant où il aurait mis ses chevaux en sûreté, il viendrait reprendre la jeune dame avec un autre fiacre.

Rosa était si occupée des rêves agréables de son imagination lorsque l'accident arriva, elle fut secourue avec tant de promptitude, et sa situation présente lui parut si extraordinaire, que ni le danger auquel on venait de la soustraire, ni ceux qui pouvaient l'attendre encore, ne s'offrirent

à sa pensée, jusqu'à ce que la marchande lui eut demandé si elle était seule et loin de sa maison.

Cette question était simple et naturelle; mais que pouvait répondre la pauvre Rosa ?

« Etes-vous seule ? » répéta la marchande.

« Oui, » répliqua Rosa d'une voix tremblante.

« Etes-vous éloignée de chez vous ? »

Rosa ne répondit que par ses larmes.

Un grand nombre de personnes étaient rassemblées devant la boutique, malgré la pluie ; d'autres environnaient les deux voitures brisées. Rosa jeta un coup d'œil plein d'effroi vers la porte, et appercevant tant de monde elle devint d'une pâleur mortelle. Une

servante voyant qu'elle changeait de couleur, la fit asseoir sur une chaise au fond de la boutique, et alla chercher un verre d'eau.

Durant cet intervalle l'attention de la marchande était fixée sur un nouvel objet.

Rosa n'était pas la seule personne qui avait souffert par la chute des voitures ; une autre femme, moins heureuse qu'elle en conducteur, se releva toute seule du milieu des débris de son fiacre, et s'empressa de gagner l'asyle qui s'offrait à ses regards, ordonnant à la foule de lui faire passage, et se plaignant de tout ce que sa personne et sa parure avaient souffert de cette malheureuse chute.

Elle entra dans la boutique en s'écriant qu'elle était mourante,

que tous ses nerfs se trouvaient ébranlés, que rien ne pouvait se comparer à la délicatesse de sa santé, et enfin, qu'étant une femme distinguée par son rang, elle prétendait faire punir sévèrement les cochers qui avaient eu l'audace de se conduire d'une manière si mal adroite. « Mais quoi, » ajouta-t-elle d'une voix aigre, en s'adressant à la servante qui, sans prendre garde à elle, frottait les tempes de Rosa presque évanouie, « que faites vous donc là ? donnez moi une chaise et un verre d'eau ; je puis répondre que, quelle que soit cette jeune personne, elle est plus en état que moi de supporter son accident : son cocher l'a portée hors de la pluie et de la boue, malgré que son habit de voyage, tout usé, ne pût devenir

plus laid ; tandis que ma jolie robe est abymée ; mais je mérite bien ce qui m'arrive, d'avoir voulu m'exposer seule dans un maudit fiacre. Voyez comme me voilà faite ! »

La dame ne se plaignait pas en vain ; elle était certainement la plus pitoyable figure du groupe que la chute des fiacres avait attiré à la porte de la boutique.

Ses joues étaient couvertes d'un rouge éclatant ; une guirlande de roses, placée sur sa tête, formait un contraste ridicule avec son teint flétri et les rides que l'on appercevait sur ses tempes et près de sa bouche. Des plumes, dont plusieurs cassées, d'autres trempées par la pluie, pendant à droite et à gauche, étaient retenues à l'un des coins

de sa guirlande par une grosse épingle d'acier ; des boucles d'oreilles de diamant, de la manufacture de Dovey, se balançaient sur son cou massif, et un collier à plusieurs rangs des mêmes pierreries tombait sur sa grosse poitrine nue. Sa robe était de gaze jaune ; des bracelets et des bagues de pierres fausses brillaient aussi sur ses mains rouges et plates. Sa taille était courte, ramassée, sa tournure commune, et sa voix aigre et perçante.

Une semblable figure, loin d'exciter la compassion, était si ridicule, qu'elle semblait amuser la foule des curieux ; Rosa elle même, quoique pâle et tremblante, ne put s'empêcher de la considérer avec surprise.

La dame voyant que ses plain-

tes et ses menaces étaient également infructueuses, tourna sa colère contre celle dont les manières modestes, la douceur et la patience fesaient la critique de son emportement et de ses clameurs.

« J'espère, » dit-elle à la servante, et en jetant un coup d'œil plein de dépit sur Rosa, « j'espère que si les soins importans qui vous occupent près de cette fille ne sont plus nécessaires, vous voudrez bien me donner quelque secours. »

L'obligeance naturelle au caractère de Rosa la rendit supérieure au mépris avec lequel on s'exprimait sur son compte : elle présenta le verre d'eau qu'elle venait de prendre des mains de la servante, à la dame courroucée,

et celle-ci le reçut sans daigner lui faire le moindre remercîment.

« J'ai amené un autre fiacre, miss, » s'écria le cocher de Rosa, qui était près de la porte avec sa voiture.

La dame oublia sur le champ qu'elle était mourante, qu'elle avait besoin de secours; mais se fesant jour à travers la foule, elle monta avec précipitation sur le marche-pied de la voiture, lorsque le cocher s'appercevant qu'elle n'était pas la même personne pour qui il venait de prendre tant de peines, s'écria qu'elle n'entrerait point dans son carrosse, à moins que la jeune miss ne consentît à la recevoir près d'elle, et qu'elle ne lui payât la course qu'il venait de faire.

Une dispute terrible suivit cette

détermination, et la dame fut obligée de descendre du marche-pied ; mais sa colère devint inexprimable, elle demanda à grands cris à voir le numéro du fiacre ; le cocher y consentit sans rien changer à sa résolution ; il soutint qu'il avait été chercher cette voiture pour une douce et jolie jeune dame de la campagne, qui était modeste comme un ange, et qu'il ne se croyait pas digne de se charger d'une belle dame si parée à une semblable heure.

Cet éloge ironique mit la dame hors d'elle même ; et il est impossible de prévoir à quel excès sa colère se serait portée, si, dans ce moment, un filou qui se trouvait dans la foule ne lui eût arraché une de ses boucles d'oreille de faux diamans qu'il avait

prises sans doute pour de véritables. Cette action changea sa rage en frayeur, et elle l'exprima avec un accent qui ne ressemblait point à ses premières clameurs.

Comme le son de sa voix, au commencement du dialogue entre elle et le cocher, annonçait plutôt une dispute violente qu'une discussion, ce changement ne devint remarquable qu'aux oreilles de Rosa effrayée. Les cris de la foule, qui avaient fait perdre la tête à la marchande et à sa servante, ne pouvaient détourner l'attention de notre intéressante voyageuse des malheurs d'une personne de son sexe : oubliant ses propres infortunes, elle fit un effort pour arriver près de la porte ; mais les cris répétés de la dame à qui on venait de voler

tous ses faux diamans, de nouvelles clameurs qui s'élevèrent au milieu de la foule, la firent rentrer hors d'haleine au fond de la boutique. « Hélas! » s'écria-t-elle, « que vais-je devenir! O ma mère, ma pauvre mère! pourquoi ai-je quitté ma pauvre mère! »

La marchande entendant cette exclamation, lança un coup d'œil terrible sur la pauvre Rosa.

« Quitter votre mè e!. votre pauvre mère! » s'écria-t-elle: « êtes-vous effectivement une créature si méprisable? ai-je pu laisser ma porte ouverte au risque de perdre mes marchandises, et cela pour donner asyle à une malheureuse qui a quitté sa pauvre mère! Ah! cette grosse femme ridicule avait bien raison tout à

l'heure de vous appeler *cette fille;* j'ose répondre que vous devez vous connaître à merveille l'une et l'autre. Ainsi, hors d'ici, *la fille ;* montrez-moi sur le champ vos talons, que je ferme ma boutique ; j'ai déjà assez souffert en recevant des gens de votre espèce. Ce fut précisément une vieille coquine, avec un visage peint, semblable à celui de votre compagne, qui a débauché ma pauvre Sally, et a fait d'elle une *fille :* dehors tout à l'heure, dehors ! ... Mary, fermez la porte. »

La marchande paraissait furieuse ; l'idée de sa fille séduite pesait sur son cœur : mais elle était trop sévèrement vertueuse pour s'adoucir au spectacle de la misère même de son propre enfant ; elle saisit rudement le bras

de Rosa, et l'entraîna vers la porte.

La dame volée s'appercevant qu'elle ne pouvait attendre aucune assistance dans la maison, criait de toute sa force, *à la garde*. Les watchmen accoururent : un grand nombre de spectateurs qui s'étaient attroupés pour le pillage, s'évadèrent ; mais ceux qui restaient, semblèrent à Rosa une myriade de démons parmi lesquels les watchmen n'étaient point les moins formidables. Elle était sur le seuil de la porte, Mary fesait tous ses efforts pour la pousser jusque dans la rue. « Oh ! pour l'amour du ciel, laissez-moi, » s'écria-t-elle en s'arrachant de ses mains et en courant jusqu'au fond de la boutique, en dépit des obstacles que lui oppo-

saient la marchande et sa servante.

Le cocher, qui l'apperçut alors, se mit à crier : « Miss ! madame, allons, venez, cette voiture est pour vous ; j'aurai soin de vous conduire sans danger. »

Rosa était devenue alors insensible à tous les dangers ; victime de la plus vive terreur, elle venait de tomber par terre, immobile et avec la pâleur de la mort sur le visage.

Toute l'indignation de la marchande contre les filles fit place à la frayeur : si Rosa expirait dans sa maison, le moins qui pouvait lui arriver, était un procès criminel à subir ; hors d'elle même à cette idée, et perdant la tête, elle se mit à crier, « Un meurtre ! un meurtre ! au secours !

Les watchmen, la foule, les cochers, la dame, se précipitèrent dans la boutique. « Oui, » dit cette dernière, adoucie par son propre danger, « oui, cette pauvre jeune créature est morte, et je suis presque au moment de la suivre : mais écoutez bien, watchmen, je charge de ce crime les cochers que vous voyez là, et ces deux femmes sont leurs complices. »

« Moi ! » s'écria la marchande en tremblant, « moi ! ne l'ai-je pas secourue, au contraire, lorsqu'elle est entrée dans ma boutique. M. le cocher, vous savez si j'en impose. »

« Oui, » répliqua cet homme en soulevant Rosa dans ses bras, « mais vous l'avez chassée ensuite d'une manière bien dure. »

« Et moi ! » s'écria Mary, pâle comme la mort, « ne lui ai-je pas donné un verre d'eau? »

« Oui, mais j'ai vu que vous poussiez la porte sur elle de toutes vos forces. »

La marchande n'avait rien à répondre à tout cela ; mais elle glissa un shelling dans la main d'un watchman, et le supplia pour l'amour du ciel d'aller chercher un de ses voisins qui était juge de paix. « Oh ! mon cher M. Bronze, » s'écria-t-elle en le voyant entrer, « il y a ici une triste affaire ; cette jeune fille a été portée de la rue dans ma boutique, et ces gens-là disent que je l'ai tuée. »

Le magistrat fronça les sourcils : « Que vous l'ayez tuée ? »

répéta t-il, « comment ose-t on parler de meurtre de cette manière ? Le meurtre est un homicide, l'homicide est la mort, et la mort de cette manière est... est... *scandalum magnatum*... Mais, calmez-vous, mistress Suet, et comptez sur la justice de Jérémy Métal Bronze ; Dieu merci, le caractère d'un magistrat, d'un négociant tel que moi, est connu, et... »

« Oh! pour l'amour du ciel ! » interrompit la dame volée, « si vous êtes magistrat, donnez-moi quelqu'un pour m'accompagner à ma demeure, et ne bavardez pas ainsi hors de saison. »

Le magistrat, sans daigner répondre à ce sarcasme, lui dit qu'il supposait qu'elle demeurait près de Saint-James.

« Vous ne vous trompez pas de beaucoup, » répliqua la dame.

« Et je présume que cette jeune fille est la vôtre. »

« La mienne! que veut dire ce drôle? Apprenez, mon cher, que je suis une femme de qualité. »

« Drôle! » s'écria M. Bronze, « drôle! est-ce ainsi que vous osez insulter un magistrat? Hola, watchmen, je vous ordonne de vous saisir de cette femme de qualité. »

Les watchmen obéirent, et la dame se trouvait contrainte de fléchir sous l'autorité des lois, lorsqu'un superbe carrosse, avec trois lanternes de front et deux domestiques en livrée derrière, s'arrêta devant la boutique par ordre du maître, dont la curiosité devint extrême en voyant une

femme d'une parure remarquable, au milieu de deux fusiliers. Mais, à l'extrême joie de la prisonnière, et à la surprise du gentilhomme, ils se reconnurent réciproquement.

La dame avait déjà commencé le récit des aventures de la soirée, lorsque se rappelant tout à coup l'insulte que venait de lui faire Jérémy Métal Bronze, elle se décida à se divertir aux dépens de ce magistrat, sous la protection du gentilhomme qu'elle venait de reconnaître, et qui était un des plus grands seigneurs de la cour.

« Je viens, monsieur, » dit-elle en rentrant au fond de la boutique, « malgré *vos ordres....* »

Jérémy Métal Bronze était alors au moment le plus brillant d'une harangue: « Conduisez cette femme

hors d'ici, » s'écria-t-il d'une voix de tonnerre. Ensuite il continua à expliquer à mistress Suet et à sa servante, de quelle manière elles devaient se conduire, en supposant que la jeune fille fût morte.

« Entendez-vous, mylord, » s'écria la dame, « avec quelle adresse ce digne magistrat commente les lois ? »

Mylord ne répondit rien ; son attention était fixée sur un autre objet. L'intéressante figure de Rosa commençait à s'animer ; sa pâleur extrême avait dirparu ; ses soupirs étaient plus profonds, mais sa respiration devenait plus libre.

« Par tout ce qu'il y a de plus sacré, elle est charmante, » dit mylord : « de quel endroit vient cette

cette belle créature, et par quel hasard est-elle ici ? »

« Mylord, » répliqua le cocher, « elle arrive du Yorkshire ; je l'ai prise dans ma voiture à la descente de la diligence, je l'ai conduite ensuite chez ses amis, mais ils n'étaient plus à Londres ; en retournant à l'auberge, ma voiture en a accroché une autre, et toutes les deux se sont brisées par ce choc. J'ai déposé ici la jeune miss, je suis allé chercher un autre fiacre, et alors la vieille dame que voilà a voulu monter dedans. »

Cette dernière partie de la narration du cocher devint un coup de poignard pour la dame. Grand Dieu ! ce n'était donc pas assez d'avoir perdu ses bijoux, cassé ses plumes, crotté sa jolie robe

de gaze jaune, il fallait encore s'entendre donner l'épithète de vieille dame ? Elle ne put résister à ce dernier coup ; et la servante Mary, qui épiait les occasions de réparer sa première négligence envers elle, saisit le premier vase qu'elle trouva sous sa main, et qui renfermait du porter, pour le lui présenter avec empressement.

« Quelle mauvaise drogue m'a donc donné cette créature ! » s'écria la dame, après avoir bu une bonne dose de porter.

Mary demanda pardon, et dit qu'elle allait chercher un verre d'eau.

« Cela n'est plus nécessaire, » répliqua la dame, en portant de nouveau le vase de porter à ses lèvres.

Durant cet intervalle, Jeremy Métal Bronze, se rappelant qu'il était possible qu'on l'obligeât de produire de meilleurs motifs pour avoir fait arrêter une femme de qualité, que celui d'une insulte particulière à sa personne, ne jugea pas à propos de s'exposer à la vengeance qu'un lord pouvait tirer de sa conduite, et profita de la confusion qui régnait dans la boutique, pour se retirer sans bruit.

Soit que le porter ou la présence du lord eussent rétabli l'équilibre dans l'esprit troublé de la dame, elle était devenue aussi affectueuse envers la jeune étrangère, que son illustre ami lui-même. Mylord, qui continuait à examiner Rosa avec un mélange d'intérêt et d'admiration, se

hasarda à dire que ce serait une action digne de la bonté ordinaire de la dame, si elle voulait bien conduire la jeune miss chez elle, dans le carrosse qu'il lui offrait, jusqu'à ce qu'on pût faire savoir à ses parens qu'elle se trouvait dans un asile respectable.

La dame parut consentir volontiers à cet arrangement, et n'eut qu'une objection à former, ce fut sur les mœurs de cette jeune fille qui lui étaient tout à fait inconnues.

« Ses mœurs ! » s'écria l'inexorable marchande : « n'a-t-elle pas avoué elle-même qu'elle fuyait de chez sa mère ; quelles mœurs doit avoir une jeune créature qui se conduit ainsi, et à quelle protection peut-elle prétendre ! »

« Eh bien! mistress, » répliqua

le lord d'un air fier, et pourtant adouci par la compassion : « si elle a fui de chez sa mère, nous devons nous occuper des moyens de la faire consentir à retourner près d'elle ».

« Apprenez-moi, cocher, » dit la dame un peu mécontente de la sévérité de la marchande, « dans quel endroit vous avez conduit cette jeune personne, lorsqu'elle cherchait ses amis? »

« Dans le Walbrook, » répliqua cet homme. « Elle y a demandé un docteur Croak, ou Loke, ou quelque chose de semblable ».

« Le docteur Croak! » s'écria la dame : « voilà qui est en vérité fort étrange! Le docteur est une de mes connaissances particulières, ou pour mieux dire il l'était autrefois; il s'est retiré à la cam-

pagne : pauvre homme ! il a éprouvé bien des malheurs , il... »

« De grâce , ma belle dame , » interrompit mylord : « occupons-nous des malheurs que nous avons devant les yeux , et puisque vous connaissez les amis de cette charmante fille , la protection que vous lui accorderez , ne pourra que faire honneur à votre caractère ; mais ne perdons pas de tems pour la transporter hors d'ici. Assistez-nous , mon ami , » continua-t-il , en s'adressant au cocher.

Cet homme porta Rosa entre ses bras dans le carrosse du lord ; la dame le suivit , et quoique Mary eût une tournure très-commune , et qu'elle fût tombée plus d'une fois dans la disgrace de cette dernière , elle obtint l'honneur d'être reçue dans le carrosse , pour sou-

tenir Rosa, tandis que mylord eut la délicatesse de monter dans le fiacre.

Il recommanda avec chaleur la jeune étrangère aux soins de son amie, paya généreusement le cocher, pour tous ses soins, mit une pièce d'or dans la main de Mary, qui faillit perdre la tête de joie, à la vue d'une récompense si magnifique, demanda permission à la dame de se charger de toutes les dépenses qui pourraient devenir nécessaires pour la santé de Rosa, et prit congé d'elle de l'air le plus affectueux.

Le mouvement rapide d'un carrosse traîné par deux chevaux pleins de feu, ne contribua point médiocrement à faire revenir Rosa à elle-même, mais elle était encore incapable de parler, lorsqu'on

la porta hors du carrosse, dans une belle maison de Conduit-Street.

La fatigue d'un long voyage, suivie des contrariétés qu'elle avait éprouvées, sa frayeur lors de la chute du fiacre, sa position déplorable même avant les duretés de la marchande, l'horreur dont elle fut saisie, lorsque cette femme voulut la mettre à la porte au milieu d'une foule qui, d'après les cris de sa compagne d'infortune, lui inspira une frayeur horrible, avaient enfin causé l'évanouissement dont elle était à peine revenue. Elle fut néanmoins sensible à la bonté qu'on lui témoignait, mais sans avoir la force d'exprimer sa reconnaissance. La dame resta près d'elle jusqu'à ce qu'on l'eût mise au lit, lui fit

porter un breuvage restaurant, et la confia aux soins d'une de ses femmes, ensuite elle se retira avec l'autre, qui était sa favorite, dans son propre appartement.

CHAPITRE VII.

Le plus profond sommeil, ou pour mieux dire une espèce d'engourdissement s'empara de Rosa, et ne lui permit de se réveiller que le lendemain à midi ; elle eut même un peu de peine alors à se rappeler les événcmens de la soirée précédente, et la position dans laquelle elle se trouvait.

La femme de chambre qui avait veillé près de son lit, s'étant vue obligée d'aller vaquer aux affaires domestiques de la maison, venait d'être remplacée par sa compagne qui s'offrit alors d'habiller Rosa, en lui disant que sa maîtresse l'attendait depuis deux heures pour déjeûner. Rosa se leva sur le champ, fit sa toilette à la hâte,

et suivit la femme de chambre dans un beau parloir, où la maîtresse de la maison était assise dans une attitude qui exprimait également la curiosité et l'impatience.

Rosa joignait à la beauté peu commune qui distinguait sa figure, une expression de candeur et d'innocence qui prévint entièrement son hôtesse en sa faveur, et la manière respectueuse dont elle l'aborda, les grâces séduisantes qui accompagnèrent les témoignages de sa reconnaissance pour la protection qu'elle voulait bien lui accorder, la tournure élégante de ses phrases, sa politesse noble et aisée, frappèrent la dame d'une surprise qu'elle ne put contenir.

« Eh bien! » dit cette dernière, sans déroger à l'usage des femmes

de qualité, en ne daignant point rendre à Rosa sa révérence gracieuse : « vous voilà parfaitement remise de votre frayeur d'hier... parfaitement, en vérité, et si fraiche, si belle, si calme, que je crains d'avoir fait une imprudence en me chargeant de vous. Il me semble cependant que votre figure ne m'est point inconnue... allons, asseyez vous, et déjeûnez: j'espérais que mylord viendrait ici de meilleure heure... vous voyez que je suis habillée pour le recevoir... mais prenez votre café, et je vous dirai ensuite quelle espèce de tort peut me faire la protection que je vous accorde ».

La tournure et les manières étranges de cette dame, avaient laissé de trop fortes impressions dans l'esprit de Rosa, pour qu'elle

eût pu les oublier. Elle craignait même de se trouver encore témoin des emportemens qui l'avaient rendue si remarquable à leur première entrevue. Mais, quoiqu'il lui fût impossible de comprendre de quelle manière la dame pouvait se compromettre en accordant sa protectrice à une jeune personne de son sexe, il lui suffisait qu'elle l'en assurât, pour n'en pas concevoir le plus léger doute ; l'idée même qu'en restant plus long-tems elle exposerait sa protectrice à des désagrémens, la rendit insensible aux invitations réitérées que lui fesait cette dernière de s'asseoir pour déjeûner, et elle demanda avec instance qu'on allât chercher un carrosse ; afin qu'elle pût partir sur le champ et n'être pas un objet de trouble

pour celle à qui elle devait tant de reconnaissance.

« Votre présence me fait réellement de la peine, ma chère, » répliqua la dame : « je me rappelle qu'il y a cinq ou six ans j'avais exactement votre figure, mais vous voyez comme je suis devenue ; vous prenez peut-être cela pour de l'embonpoint, eh bien, vous êtes bien dans l'erreur. Je suis malade, très-malade ; cette apparence est une suite du désordre de ma santé, et je suis toujours soumise au régime des médecins... prenez votre café, ma chère, et n'ayez pas l'air si effrayé ».

La prétendue malade, durant cet intervalle, fesait si bien honneur au déjeûné, elle mangeait avec tant d'appétit, que Rosa

éprouva le même embarras à concilier de semblables dispositions, avec la délicatesse extrême de la santé de son hôtesse, qu'elle en avait eu à concevoir comment une femme, parfaitement maîtresse d'elle même, pouvait éprouver le moindre trouble en lui accordant sa protection; mais comme l'ignorance, en pareil cas, ne devait point servir d'argument contre un fait qui paraissait certain, Rosa exprima de nouveau son désir de faire appeler une voiture, et insista pour ne pas rester plus long tems à la charge de sa protectrice.

La dame prétendit qu'elle n'y consentirait jamais; et comme elle avait fini de déjeûner, elle voulut entrer sur le champ dans l'explication qu'elle venait de pro-

mettre à Rosa. « Quant aux désagrémens que vous craignez pour moi, » ajouta-t-elle, « le mal est déjà fait, et Dieu sait comment tout cela pourra se terminer.... Asseyez-vous, ma chère, je vous le répète, le mal est déjà fait, et votre départ précipité ne remédiera à rien. Voici ce que j'avais à vous dire. Lord Denningcourt, mon ami particulier, et le seigneur, dans le carrosse duquel vous avez été conduite hier ici, m'a paru extrêmement frappé de votre vue, et cela ne m'étonne pas, car le genre de votre figure est exactement le même que celui que j'avais il y a quelques années; mais je dois vous apprendre que mylord est engagé à une jeune personne de mes amies qui a quatre-vingt mille livres sterlings de

charmes. Mylord est très beau, comme vous l'avez vu, mais orgueilleux comme Lucifer, et pauvre comme Job ; ainsi, il ne pourra rien faire pour vous que de vous prendre pour sa maîtresse. »

« Pour sa maîtresse ! » répéta Rosa avec indignation.

« Et la maîtresse d'un pauvre lord, » continua la dame en l'interrompant, « qui se marie à une riche héritière, est, permettez-moi de vous le dire, une triste trouvaille. Vous partageriez ses chagrins en secret, sans qu'il osât vous protéger en public ; vous....»

Rien ne peut exprimer la surprise que Rosa éprouva de voir la manière aisée avec laquelle une femme, dont les manières semblaient décentes, parlait d'un lien si criminel. Ce n'était point l'im-

moralité, mais l'avantage ou le désavantage de la situation qui l'occupait. Jamais la modeste et vertueuse Rosa n'avait entendu professer une pareille morale par une personne de son sexe ; et comme elle conclut, avec raison, qu'une femme honnête et délicate ne pouvait s'exprimer avec un tel sang froid sur un sujet si méprisable, elle éprouva non seulement de l'inquiétude, mais des craintes sur sa position présente, et demanda une voiture avec tant d'ardeur et d'importunité, que la dame fut contrainte de lui dire qu'elle ne pouvait la laisser sortir de sa maison sans déplaire à lord Denningcourt, avant qu'il n'ait eu un moment d'entretien avec elle.

Rosa frémit. Le seul lord qui

s'était présenté à ses regards avait laissé dans son esprit une impression de ses semblables, que les manières et la conversation de la dame étaient peu faites pour détruire; elle répliqua avec fermeté, que, sentant combien il serait peu convenable, et même dangereux pour elle de retarder davantage sa réunion avec ses amies ; elle voulait partir sans délai.

Dans ce moment, un carrosse s'arrêta devant la porte.

« Voilà mylord ! » s'écria la dame en courant devant une glace, et jetant un coup d'œil attentif autour de la chambre ; « ne dites pas un mot de ce que je vous ai raconté; je ne voudrais pas affliger ma très chère jeune amie Charlotte Mushroom pour tout au monde, ni offenser mylord ;...

non, en vérité, je ne le voudrais pas, ... il faut que j'aille au devant de lui dans le petit parloir; il va me faire cent questions, je gage, et toutes sur votre compte. . . . Ah ! vous êtes trop jolie ! » et la dame sortit de la chambre.

« Charlotte Mushroom ! » s'écria Rosa avec la plus vive surprise, « elle est l'amie, la très chère amie de cette femme indélicate? et c'est à elle que ce lord est destiné? Grand Dieu! faut-il donc que mon triste sort me condamne à voir ou à entendre parler sans cesse des personnes que je désire oublier, tandis que celles qui sont si chères à mon cœur, ces objets de mon estime, de ma tendresse, se trouvent, si non perdues, du moins inaccessibles à toutes les recher-

ches de la déplorable et infortunée Rosa. »

La voix de la maîtresse de la maison, qui se fit entendre près de la porte, mit fin à ce triste monologue ; Rosa recula involontairement : lord Lowder, son billet, son gentilhomme, sa gageure se retracèrent à sa pensée : que pouvait-elle attendre de mieux d'un autre lord qui, par des motifs mercenaires, était sur le point d'entrer dans la même famille ? Un frisson la saisit, elle se jeta sur une chaise. Son évanouissement de la nuit dernière lui avait laissé un mal aise général qui se fit sentir alors avec plus de force ; sa tête s'embarrassa, sa respiration devint convulsive ; mais heureusement que les larmes qu'elle répandit alors, soulagèrent la

cruelle oppression de son cœur.

La porte s'ouvrit bientôt après ; un jeune homme, d'une tournure noble, élégante, et vêtu avec simplicité, entra dans la chambre : on ne peut dire s'il regarda Rosa, la dame de la maison, ou une glace qui se trouvait en face ; il glissa légèrement vers la chaise, où un gros chien qui le suivait alla se coucher. Mylord fixa alors ses regards sur la pomme de sa houssine, qu'il porta à sa bouche, puis vers le feu ; ensuite sur son chien, et dit qu'il espérait que la dame était en bonne santé. Celle-ci, avec un son de voix qu'elle s'efforça de rendre le plus doux possible, le remercia de sa question et de la bonté qu'il avait de lui faire une visite, ajoutant qu'elle et sa belle compagne attendaient

ce moment avec la plus vive impatience.

Rosa regarda avec surprise la dame à travers ses larmes ; mais lord Denningcourt parut donner à cette phrase le sens qu'elle méritait ; il bailla, et protesta qu'il avait totalement oublié l'aventure de la nuit dernière, jusqu'au moment où un billet de l'aimable Charlotte lui eut rappelé un engagement avec elle, qu'il avait oublié de même.

« Et vous avez sans doute excusé cet oubli, » dit la dame.

« Non, ma foi, je voulais répondre à ce billet, mais tout cela m'a sorti de l'idée. »

Durant cette conversation intéressante, les regards de mylord s'étaient fixés sur Rosa, et il l'examinait avec une attention qui

ne put échapper ni à elle, ni à la dame.

« Je vous demande pardon, lord Denningcourt, » dit cette dernière, « mais, peut-on regarder les aventures de cette nuit dernière comme une excuse aux distractions dont vous venez de faire l'aveu ? »

Les regards de lord Denningcourt se dirigèrent alors vers la dame ; il eut l'air de vouloir pénétrer jusqu'au fond de son ame ; et s'appercevant de la nature de son interrogation, il sourit, et répliqua d'un air nonchalant : « pourquoi non, mistress Feversham ? »

Rosa tressaillit. Feversham était un nom parfaitement familier à son oreille ; et quoiqu'elle eût oublié les traits de la personne qui

qui le portait, sa liaison avec les Mushroom lui prouvait que c'était la même veuve dont mistress Harley lui avait parlé autrefois, et qui, malgré ses extravagances, était au fond une assez bonne femme. Rassurée par cette découverte, Rosa sentit naître sa confiance en sa protection : ses manières étranges ne l'étonnèrent plus ; elle oublia l'indélicatesse de ses ouvertures au sujet du lord Denningcourt, éprouva un plaisir secret en retrouvant une personne qu'elle avait vue dans des tems plus heureux, et ce fut même avec un effort assez pénible qu'elle réprima le désir de se faire reconnaître à elle sur le champ.

La réponse de mistress Feversham à lord Denningcourt, ainsi

que la suite de leur entretien, échappèrent entièrement à Rosa, tandis qu'elle s'occupait de ses réflexions; et quoique les manières de mylord lui eussent causé d'abord un peu d'alarme, elle songea qu'un homme qui oubliait tout, était peu redoutable : intérieurement réconciliée avec mistress Feversham, elle se trouva plus disposée à se divertir du lord qu'à le craindre; néanmoins elle fut assez surprise, lorsque celui-ci, après avoir fait semblant d'examiner les lustres de la cheminée et quelques tableaux près de là, s'avança jusqu'à elle, et lui dit, avec l'accent de l'intérêt, qu'il espérait qu'elle était remise des suites de sa frayeur; ajoutant d'une voix basse et pourtant distincte, que lorsqu'à son entrée

dans la chambre, il avait vu des traces de larmes sur sa charmante figure, il s'était reproché de n'avoir pas appelé autour d'elle les secours de la médecine.

« Et cependant, mylord, » répondit mistress Feversham d'un air sec, « vous aviez, disiez-vous, totalement oublié toute l'affaire. »

« Oublié! oh oui, certainement; on ne peut, en vérité, songer à tout; mais vous par exemple, est-il possible de vous oublier? J'ai pensé à vous, dans le Bond-Street, à vos belles mains, à vos jolis bras; ces chaînes d'or m'ont frappé, permettez que je vous les offre. »

Mylord ouvrit alors une petite boîte qui contenait une très jolie paire de bracelets.

Mistress Feversham, dans le

ravissement, lui permit de les placer autour de ses bras, et tandis qu'elle s'avançait vers une glace pour juger de leur effet, mylord jeta un billet sur les genoux de Rosa, alla se replacer sur sa chaise, et commença une conversation fort tendre avec son chien.

La surprise et la confusion de Rosa, durant cette scène, furent inexprimables ; elle ne pouvait concevoir les motifs de la conduite mystérieuse de lord Denningcourt, et le billet restait toujours sur ses genoux, malgré le coup d'œil expressif de mylord, qui semblait lui reprocher son peu de confiance en lui.

Mistress Feversham revint s'asseoir, après s'être livrée au plaisir délicieux de contempler sa per-

sonne dans la glace ; et quoiqu'elle remerciàt mylord avec ardeur pour le joli présent qu'il venait de lui faire, celui ci n'eut point l'air de se rappeler qu'il existait même des bracelets au monde ; et après avoir jeté un autre coup d'œil sur son billet, il se leva, salua légèrement Rosa, souhaita le bon jour à mistress Feversham, puis sortit de la chambre avec son gros chien, et accompagné de la veuve ainsi que de ses bracelets.

Plus Rosa songeait à la conduite de lord Denningcourt, et plus elle lui semblait extraordinaire : elle ne pouvait supposer qu'aucun motif louable l'eût porté à lui écrire avec tant de mystère ; et si elle n'avait eu de nouveaux doutes sur les principes de mistress Feversham, elle lui eût pré-

senté sur le champ le billet ; mais l'épisode des bracelets venait de lui rendre une partie de ses craintes sur la moralité de la dame, malgré le souvenir du témoignage que mistress Harley avait rendu autrefois à la bonté de son caractère, et elle éprouva de nouveau le désir de quitter sa maison.

Mistress Feversham revint dans la chambre avec un air de triomphe. « Ce jeune homme est charmant, » s'écria-t-elle ; « il vous aime, ma chère, on le voit dans toutes ses actions. Il est, cependant, au nombre de nos agréables à la mode, qui ne peuvent être émus que par un chien, un cheval, un pari ou une bouteille. Je l'ai vu souvent dans des positions très critiques avec la jeune personne qu'on lui destine, sans

qu'il eût l'air de songer qu'elle existait au monde ; et quoique ma mauvaise santé ait rendu mes yeux moins brillans, moins pénétrans que ceux de quelques autres personnes, la conclusion de tout ceci est facile à établir ; mais le pauvre jeune homme n'a pas le sou, et d'après cela il doit épouser les quatre-vingt mille livres sterling. »

Rosa sourit.

« Oui, mon enfant ! souriez tant qu'il vous plaira ; mais je soutiens qu'on ne doit pas laisser échapper légèrement quatre-vingt mille livres sterling ; et malgré la politesse de mylord, malgré les jolis bracelets dont il vient de me faire présent, et le vif désir que j'éprouve de l'obliger, je ne puis me mêler de cette affaire. »

Rosa allait exprimer à mistress Feversham combien elle désirait à son tour lui éviter tout embarras sur son compte ; mais la veuve l'interrompit.

« D'abord, » continua-t-elle, « j'ai vécu quelque tems dans la famille de sir Salomon Mushroom, et perfectionné l'éducation de ses nièces : c'est moi qui les ai introduites dans le monde ; c'est par mes soins qu'elles ont perdu leurs manières gauches et leur ton campagnard. Je dois convenir, cependant, que ce sont deux pauvres créatures bien sottes et bien minaudières ; mais cela n'empêche pas que je n'aie pour elles une amitié très tendre. La plus jeune a déjà épousé un lord qui est un mauvais sujet ; mais il passe pour un homme à la mode : l'au-

tre sera au moins comtesse ; et j'ose dire que ces deux événemens n'auraient jamais eu lieu, si les jeunes personnes n'avaient fait leur entrée dans le monde sous mes auspices. Sir Salomon a récompensé mes soins par une pension ; mais quoiqu'elle soit assez médiocre, je ne voudrais pas m'exposer à la perdre. Vous devinez, ma chère, d'après tout ce que je viens de vous dire, que mes liaisons dans le monde ne tiennent pas à des gens du commun.

Tandis que mistress Feversham mêlait ainsi des anecdotes à des invectives, Rosa, dégoûtée de sa vanité, de son amour propre et même de l'ironie avec laquelle elle parlait des personnes pour qui elle professait une *amitié très tendre*,

et à qui elle avait des obligations pécuniaires, se félicitait intérieurement de n'avoir pas suivi la première impulsion qui l'avait portée à se faire reconnaître pour miss Buhanun; elle se décida même à éviter tout ce qui pourrait l'exposer aux insultes de sir Salomon, et aux dédains de ses orgueilleuses héritières, en conservant, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à Penry, le nom de Walsingham, sous lequel elle était connue alors à mistress Feversham: d'après cela, elle prit même la résolution de ne pas s'informer à la veuve d'aucun de ses anciens amis.

Rosa ne doutait point qu'elle ne fût reçue avec bonté par le docteur Croak, et comptait sur la tendre affection de mistress

Harley; mais elle avait trop de fierté pour penser à devenir à charge à l'un ou à l'autre : toute son espérance était d'apprendre du docteur des nouvelles d'Eléonore, et de recevoir de mistress Harley, des avis sur la manière de se procurer une subsistance honnête par ses talens et son industrie. Elle songea aussi qu'elle s'arrêterait trop peu de tems à Penry, pour être exposée à la malveillance que lady Lowder témoignait contre elle, ou pour devenir victime de la vengeance de lord Lowder, dont le dépit devait être extrême par la perte de ses espérances et celle de son pari.

Mistress Feversham, qui croyait avoir ébloui Rosa par le détail du rang des personnes qu'elle fréquentait, gardait alors le silence,

et son imagination était dans une espèce de délire.

Tandis qu'elle s'abandonne à ces douces rêveries, et que Rosa, de son côté, se livre à ses réflexions, nous prierons le lecteur de jeter un léger coup d'œil sur quelques événemens qui se sont passés dans la famille Musrhoom, depuis le départ de Rosa pour l'Écosse.

Mistress Feversham, après s'être livrée au torrent des dissipations avec ses deux élèves, était devenue incapable de retourner à ses anciennes habitudes ; et l'idée même de vivre comme autrefois la fesait frémir. Mais durant son séjour dans la famille Mushroom, elle n'avait su se concilier l'affection de personne. Sir Salomon, il est vrai, qui sentait

par l'approche de quelques infirmités qu'il n'était pas immortel, avait alors tant de confiance dans les connaissances de la veuve, en médecine, que mistress Dorothée Wright conçut des craintes sérieuses qu'il n'eût la fantaisie de l'épouser lorsque ses deux filles seraient établies ; et quoique lady Lowder témoignât le plus souverain mépris pour les avis de sa prétendue nourrice depuis qu'elle était devenue comtesse, mistress Dorothée conservait encore quelque influence sur l'esprit de miss Charlotte, et elle s'en servit pour diriger sa conduite. Le résultat de tout ceci fut des disputes violentes entre miss Mushroom et mistress Feversham, auxquelles lady Lowder se mêlait, uniquement pour

satisfaire le penchant qu'elle avait à mortifier les autres.

Tel était l'état de la famille, lorsqu'un matin que mistress Feversham se trouvait dans la chambre de sir Salomon, retenu alors dans son fauteuil par la goutte, lord Gauntlet entra chez lui en fureur, et se livra à mille imprécations sur un sujet que le lecteur peut prévoir d'avance : mylord paraissait si hors de lui, qu'il ne s'apperçut de la présence de mistress Feversham, que lorsqu'un secret assez important échappa de sa bouche.

Nous ignorons de quelle manière la veuve se conduisit dans cette occasion ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis ce jour, elle obtint une sorte de confiance de la part de sir Salomon, se

réconcilia avec ses nièces , et, ce qui valait encore mieux, reçut le contrat d'une pension de cent livres sterling par an. Avec cette augmentation à sa fortune, mistress Feversham aurait pu briller à Penry ; mais il lui fut impossible de renoncer aux plaisirs de Londres , et elle continua à aller quelquefois avec miss Mushroom dans la loge de lady Lowder à l'opéra , à l'accompagner aux autres spectacles, ainsi qu'aux assemblées ; et elle loua une jolie maison dans Conduit-Street, où elle vivait avec la plus stricte économie pour pouvoir se livrer à des plaisirs qui étaient la moitié de son existence.

Ce fut au retour d'un dîner superbe , et en se rendant à une invitation que miss Charlotte

Mushroom avait daigné lui faire pour son assemblée dans Piccadilly, que mistress Feversham éprouva le triste accident qui amena sa rencontre avec Rosa.

Cette dernière, se confirmant plus que jamais dans son projet de se soustraire à toutes les questions que son hôtesse pourrait lui faire sur ses amis et sur le motif de son arrivée à Londres, demanda de nouveau un fiacre, et s'informa à quelle distance elle se trouvait de l'auberge où la diligence du Yorkshire s'était arrêtée.

« De l'auberge ! » répéta mistress Feversham : « Quelle affaire pouvez-vous avoir dans une auberge ? »

« Je voudrais éviter, » répliqua Rosa, « de donner la peine à vos domestiques de louer une chaise

dont j'ai besoin pour me rendre à quelques milles d'ici, et je présume que j'en trouverai dans cet endroit. »

Le cœur de mistress Feversham n'était point insensible, excepté lorsqu'il s'agissait de son intérêt personnel. Elle fixa des regards attendris sur la charmante physionomie de Rosa, où brillait toujours cette expression de candeur et d'innocence qui l'avait frappée à son premier examen. Il était alors près de quatre heures de l'après midi, il en serait cinq avant qu'on pût se procurer une chaise; comment se résoudre à laisser une si jeune et belle créature entreprendre seule un voyage qui ne pourrait se terminer qu'à la nuit, et l'exposer ainsi à des accidens encore plus fâcheux que

celui de la veille ? Les craintes de mistress Feversham de donner un asyle à une jeune personne qui pouvait enlever à Charlotte Mushroom le cœur de son amant, cédèrent à l'humanité; elle remontra à Rosa combien il serait imprudent de commencer son voyage si tard, et l'invita cordialement à rester dans sa maison jusqu'au lendemain matin, ajoutant qu'alors elle pourrait se procurer une chaise d'aussi bonne heure qu'elle le jugerait convenable.

Rosa fut touchée de cette offre amicale. Plus l'impression des dangers qu'elle avait courus la nuit dernière était profonde, plus l'arrangement proposé par mistress Feversham excita sa reconnaissance : son cœur honnête, toujours prompt à donner les

meilleures interprétations aux actions d'autrui, lui reprocha alors le jugement sévère qu'elle avait porté sur le caractère de son hôtesse. La plus vive émotion se peignit dans ses regards en lui exprimant sa gratitude ; elle allait certainement se trahir si mistress Feversham, pour qui l'étude du cœur humain était une science tout à fait nouvelle, n'eût quitté la chambre alors pour aller donner quelques ordres à ses domestiques.

Un moment de réflexion convainquit Rosa, que se faire reconnaître par une personne intimement liée avec la famille Mushroom, ne pourrait que l'entraîner dans mille désagrémens auxquels il ne lui serait peut être pas facile ensuite de se soustraire ; mais

le billet remis par lord Denningcourt devenait une autre espèce de confidence qu'elle se décida à faire à mistress Feversham ; et lorsqu'elle rentra dans la chambre, Rosa le lui présenta tout cacheté.

« Eh bien ! » s'écria la veuve, « ne vous l'avais je pas dit ; oui, oui, le pauvre jeune homme est amoureux, il n'y a pas de doute : mais, qu'est ce qu'il vous mande? »

Rosa jeta un coup d'œil sur le cachet.

« Quoi ! il n'est pas encore brisé ? bon dieu ! ma chère, n'y a-t-il pas une modestie un peu affectée dans cette conduite ? Mais voyons un peu le style de mylord. »

« *Vous êtes une jeune fille bien intéressante, ou bien artificieu-*

se. » — Et vous très franc à ce qu'il me paraît, mylord. . . « *Vous parcourez peut être cet écrit avec la crainte qu'on ne veuille insulter à votre vertu, ou avec l'espérance d'avoir entraîné une nouvelle dupe dans vos piéges. . . votre erreur est la même dans l'une ou l'autre hypothèse. . .* » C'est vous qui êtes dans l'erreur, mon bon lord Denningcourt, mais je vous devine. . . . « *Vous m'intéressez. . . .* » Je le sais, et je l'ai dit. . . . « *Je suis peut être léger et frivole ; . .* » Oh ! personne n'en doute ; n'êtes-vous pas un homme à la mode, mylord ? . . . « *mais tromper une femme modeste est une bassesse que je n'oserai jamais me permettre. . . .* » En vérité ! voilà des mœurs qui me font craindre que vous ne

soyez plus pauvre que je ne l'avais cru. . . . « *Pourquoi n'êtes-vous pas avec vos amis ? Est-ce avec une figure telle que la vôtre que vous devez vous exposer seule au milieu d'un monde pervers ?* . . . » Non, certainement... « *Je joins ici mon adresse.* . . . » Ah ! ah, mylord, vous êtes homme de précaution, et vous avez cru que je ne saurais pas ceci. . . *Toute l'assistance qu'une femme vertueuse peut accepter d'un homme d'honneur*, . . » Quel conte ! . . . « *vous pouvez la réclamer librement de moi.* . . . » Oh ! j'ose dire qu'il sera généreux lorsqu'il deviendra riche. . . . « *Je ne vous reverrai plus.* . . . » Non ! quelle absurdité. . . . . « *Si au contraire vous portez un masque trompeur, je vous défends de*

chercher à me séduire ; vos peines seraient perdues. »

DENNINGCOURT. »

« A-t-on jamais rien vu de si ridicule que cette lettre ! » s'écria mistress Feversham en la rendant à Rosa : « mais je devine ce manége ; mylord connaît mes égards pour mon amie Charlotte Mushroom, qui à la vérité n'a pas le sens commun et n'est pas le quart aussi belle que vous ; il aura craint que vous ne me fissiez voir sa lettre, rien n'est plus naturel ; d'ailleurs, il sait bien que l'honneur m'engagerait à faire connaître à mon ami sir Salomon, ses projets futurs sur son coffre fort. »

Rosa, sans savoir pourquoi, était fortement portée à établir un meilleur jugement sur le billet

de lord Denningcourt : il y régnait, il est vrai, un ton mystérieux dont les personnes qui le connaissaient particulièrement pouvaient saisir le sens mieux qu'elle; mais comme elle ne voyait aucune probabilité à faire jamais usage de la protection que mylord lui offrait, ni à s'assurer par ce moyen de la pureté de ses motifs, elle n'y songea pas davantage, et accepta l'invitation que lui fit mistress Feversham de partager son dîner. Elle écouta, durant cet intervalle, tout le bavadarge de la veuve sur le rang et les richesses de ses amis, sur son goût pour le choix des parures, etc. ; et lorsque le dîné fut fini, elle s'étendit de nouveau sur le compte de la famille Mushroom, avec un acharnement qui fesait à la fois la

satyre

satyre de sa discrétion, et celle de sa reconnaissance.

L'oncle était, dit-elle, un homme bas et artificieux qui ayant gagné, Dieu sait comment, une fortune considérable, se flattait que la mémoire des autres était aussi peu fidelle que la sienne : mais en admettant une telle probabilité, elle ne doutait pas que dans très peu de tems cette illusion ne fût détruite par certaines manœuvres dont la découverte pourrait rendre sir Salomon à son obscurité primitive. Quant à ses nièces, mistress Feversham protesta de nouveau qu'elles n'avaient ni sentiment ni principes, qu'elles se trouvaient belles, et croyaient faire naître l'admiration, tandis que les richesses de leur oncle formaient le

seul prestige qui les environnait. Lord Lowder et lord Denningcourt étaient les seuls seigneurs que la pauvreté avait pu contraindre à leur offrir des soins : lord Lowder avait déjà mangé une portion considérable de la fortune de ses deux premières femmes, qui n'était pas substituée à ses enfans, et lord Denningcourt, déshérité par son père, ne possédait que son titre, un vieux château dans le nord de l'Angleterre, et quelques centaines de livres sterling par an, qui ne pouvaient être aliénées. . . « Mais vous ne m'écoutez pas, ma chère ? » dit mistress Feversham.

Il est vrai que durant ce récit l'imagination de Rosa l'avait transportée bien loin de la scène présente ; mais mistress Feversham

avait tant de plaisir à s'entendre parler, qu'elle reprit le fil de son discours, espérant, d'après l'inclination gracieuse que Rosa venait de faire en réponse à son reproche, qu'elle allait obtenir d'elle une attention plus suivie.

Elle entama alors une critique amère sur les mœurs actuelles des jeunes gens, sur leur apathie, leur nonchalance; puis revenant à lord Denningcourt, elle ajouta que le père de ce jeune homme, irrité de ses dépenses extravagantes, ayant fixé une somme très médiocre pour son entretien, lord Gauntlet proposa alors un mariage qui pût rétablir sa fortune : le vieux lord, un peu appaisé, avait consenti à cet arrangement, mais était mort avant de pouvoir négocier l'affaire, que

par son testament il frustrait son fils de la jouissance de sa fortune, et la laissait à sa seconde épouse, qui passait pour une femme aussi belle que vertueuse. « Malgré cet événement, » continua mistress Feversham, « comme sir Salomon avait juré que Charlotte serait comtesse, il offrit vingt mille livres sterling de plus qu'on n'était convenu par le premier traité; mais miss ne parut pas aussi empressée que son oncle à terminer cette affaire, et son amant devint froid et indifférent. Il se mit dans la tête d'aller courir dans le Nord, sous le prétexte de visiter son vieux château, et miss, non moins extravagante, eut la fantaisie de croire qu'elle était amoureuse d'un jeune garçon qui... »

« Certainement vous dormez, »

s'écria mistress Feversham en regardant Rosa avec humeur; « cela n'est pas trop poli, car enfin, moi qui déteste à parler, je ne me donne néanmoins tant de peine que pour vous amuser. »

Rosa se défendit de l'accusation intentée contre elle, et le fit avec vérité; car, malgré que le bavardage de mistress Feversham fût très soporifique, les pensées qui l'occupaient dans ce moment étaient bien faites pour éloigner le sommeil de ses yeux.

« Oui, » continua mistress Feversham, « miss Charlotte s'imagine qu'elle aime tendrement un jeune garçon recueilli autrefois, à ce qu'on dit, par la charité de sir Salomon; je répète *à ce qu'on dit*, car le jeune homme raconte une histoire bien différente. Quoi

qu'il en soit, on l'envoya dans l'Inde avec un homme assez étrange et très ridicule, qui fut jadis amoureux de moi, et qu'on appelait le colonel Buhanun, je... pour le coup, miss, vous allez vous endormir. »

« M'endormir! » s'écria Rosa, « grand Dieu! comment pouvez-vous supposer une semblable chose? De grâce, madame, continuez, oh! je vous en supplie... quel était ce colonel Buhanun? qu'est devenu ce jeune homme? »

On doit bien présumer que Rosa ne méritait plus le reproche de défaut d'attention; mais mistress Feversham, étonnée de l'ardeur avec laquelle elle cherchait à apprendre la suite de son histoire, conçut des soupçons qui l'alarmèrent. La petitesse de

son esprit la portait à craindre ceux qui étaient l'objet de sa haine ; et les privations auxquelles elle se trouverait condamnée en perdant les faveurs des Mushroom, la firent frémir. Elle craignit de trouver une accusatrice même dans la douce et timide Rosa ; et, s'enveloppant d'une réserve impénétrable, ce fut en vain que Rosa fit des efforts pour l'engager à continuer sa narration, en la mettant sur la voie par tous les moyens qu'elle put imaginer. A la fin, incapable de contenir sa curiosité et son impatience, elle prit sur elle de nommer encore le colonel Buhanun.

Mistress Feversham ne répondit que par monosyllabes à toutes ses questions, et finit par lui faire entendre, d'un air froid, qu'il

serait convenable qu'elle se retirât de bonne heure, afin de ne pas faire attendre la voiture qui devait venir la prendre le jour suivant à sept heures du matin.

Après que l'on eut desservi le souper, sans que les deux dames y eussent touché, mistress Feversham, effrayée des conséquences de son bavardage, souhaita une bonne nuit et un bon voyage à Rosa, la fit conduire dans son appartement par une de ses femmes, et se retira dans le sien pour consulter sa suivante favorite sur tout ce qui venait de se passer.

A la curiosité de Rosa, si justement excitée et si peu satisfaite, se mêlèrent des conjectures fatigantes qui la privèrent entièrement du sommeil; elle se leva avant le jour, et était déjà

habillée lorsque la confidente de mistress Feversham entra dans sa chambre, et lui apprit que par les ordres de sa maîtresse on avait servi son déjeûner.

Touchée de cette attention obligeante et du zèle que lui témoignait cette fille, elle exprima toute sa reconnaissance pour la bonté de mistress Feversham; et réfléchissant qu'elle allait devenir encore errante et fugitive au milieu d'un monde qui lui était inconnu, elle fut frappée, pour la première fois, de l'idée qu'elle ne trouverait peut-être pas chez ses anciens amis, la bienveillance et l'affection que lui témoignaient des étrangers.

Eprouvant le plus vif désir de se distraire de la douleur que firent naître en elle de semblables

soupçons, elle s'élança dans sa voiture, et perdit bientot de vue la métropole, où peu de jours auparavant elle s'attendait à voir terminer toutes ses peines.

CHAPITRE VIII.

Voila encore une fois la pauvre Rosa voyageant seule ; la chaise de poste dans laquelle elle était assise, roulait avec rapidité, tandis que des réflexions mélancoliques oppressaient son cœur. La perspective délicieuse qui l'avait occupée à son retour du Walbrook était évanouie : elle voyait l'avenir couvert d'un voile funèbre, impénétrable, et l'espérance avait fui loin d'elle. Cet état pénible, cette incertitude fatigante durèrent jusqu'à ce que l'on eût changé de chevaux à la première poste ; alors elle commença à reconnaître les lieux qu'elle traversait, et une sensation agréable vint éclaircir sa physionomie : mais, lorsque le clo-

cher blanc de Penry se dessina sur les nuages bleus et or qui décoraient l'horizon, lorqu'elle apperçut l'école de Mount-Pleasant à travers les arbres flexibles qui l'environnaient, ces objets chéris réveillèrent dans son cœur cette émotion pleine de charmes, ce mélange indéfinissable de joie et de mélancolie, qui accompagne toujours notre retour dans les lieux témoins des premiers plaisirs de notre enfance.

Bientôt après tout le village de Penry se déploya aux regards de Rosa ; elle distingua la maison où demeurait le docteur Croak, et où elle espérait le retrouver encore ; ensuite elle tourna les yeux vers Mount-Pleasant, son cœur palpita avec violence. « Doux asyle de la paix, de la vertu, »

s'écria-t-elle, « c'est dans votre enceinte que je vais jouir du bonheur inexprimable de revoir la mère chérie à qui je dois ma véritable existence ! »

Rosa ne doutait point qu'en arrivant chez le docteur Croak, elle n'en reçût l'accueil le plus amical, et qu'elle n'apprît de lui des nouvelles d'Eléonore; mais à Mount-Pleasant, oh ! oui, là elle trouverait la réunion des plus doux sentimens de l'amitié, et là aussi elle entendrait parler de sa chère Eléonore : elle ordonna en conséquence au postillon de prendre sa route un peu à la droite du village ; au bout d'un quart d'heure la chaise entra dans une avenue de grands arbres, et offrit aux regards de Rosa la grille de fer, puis toute la façade

du bâtiment de Mount-Pleasant.

La matinée était superbe ; un jardinier s'occupait à transporter les myrthes et les geraniums d'une serre dans les plattes-bandes situées sous les fenêtres de la maison ; c'était aussi l'usage lorsque Rosa résidait à Mount-Pleasant : elle descendit de sa chaise, courut, ou pour mieux dire, vola à travers le vestibule jusqu'au parloir ; il était presque vide, et la première chose qui la frappa fut l'absence d'un fauteuil de tapisserie, plus cher à mistress Harley que le meuble le plus précieux, puisqu'il était l'ouvrage réuni de ses élèves.

Un domestique entra, remua les cendres éteintes du foyer, et dit que sa maîtresse allait venir immédiatement lui rendre ses de-

voirs. « Me rendre ses devoirs ! » répéta Rosa ; mais s'appercevant que ce domestique ne la connaissait pas, elle réprima son émotion, et continuant à promener ses regards dans le parloir, elle vit que le fauteuil seul n'avait pas disparu. Les panneaux des boiseries se trouvaient dépouillés de plusieurs tableaux dont la plupart étaient son ouvrage, et remplacés par d'autres tableaux plus brillans et moins ingénieux ; mais avant que Rosa eût le tems de former des conjectures sur ces divers changemens, la porte s'ouvrit, une femme grande, d'une physionomie altière, et vêtue à la dernière mode, entra ; elle rendit d'un air froid la révérence silencieuse de Rosa, et s'étant assise elle lui montra une chaise.

Quoique Rosa pût considérer ce geste comme une permission tacite de s'asseoir en présence de l'auguste personnage, sa surprise était si grande et ses craintes si pénibles, qu'elle continua, sans rompre le silence, à tourner des regards inquiets vers la porte.

« Vous espérez, je présume, miss, » dit enfin la belle dame; « voir entrer mistress Harley ? »

« Ne dois-je pas la voir? » répondit Rosa; « n'est-elle point chez elle ? »

« Elle n'est plus ici, et cette maison m'appartient maintenant. »

« Cette maison vous appartient! » s'écria Rosa. Quoi! ma digne gouvernante a-t-elle quitté son école ? »

« C'est plutôt son école qui l'a

quittée, car elle était incapable de continuer. »

« Incapable ! » répéta Rosa.

« Il serait peut être plus convenable de dire qu'elle en était indigne. »

« Indigne ! qui ? mistress Harley ! La meilleure et la plus vertueuse des femmes, indigne de diriger une école ! Certainement, madame, vous ne la connaissez pas. »

« Pas beaucoup, j'en conviens ; j'ai payé cependant bien cher sa maison et son école ; mais pour être sincère, j'avouerai que j'ai trouvé ses élèves si gâtés par trop d'indulgence, que j'ai eu infiniment de peine à les plier aux règles que j'ai établies. »

« Gâtées par trop d'indulgence ! » répéta Rosa d'un air attendri : oh !

ma très-chère mistress Harley ! . . Mais où est-elle maintenant? -

« A Bath, et dans un terrible état en vérité. Pauvre femme ! elle a raison de regretter les erreurs de son système d'éducation : sa maladie fut occasionnée par la mauvaise conduite d'une de ses favorites ; elle était, comme vous savez, dans l'habitude d'avoir des favorites ; c'est, par exemple, une chose que je ne ferai jamais. »

« Chère ! chère mistress Harley ! . . Mais dites-moi, madame, miss Corterels est-elle encore ici ? »

« Non, miss, elle n'aurait rien fait avec moi après avoir vécu si long-tems avec mistress Harley ; il n'y avait ni discipline ni sévérité qui pussent la faire changer. »

Rosa s'informa d'une autre de

ses compagnes, et apprit aussi qu'elle n'était plus à l'école.

« Mais vous avez peut être encore quelques - unes des jeunes élèves de mistress Harley, qui ont connu Rosa Buhanun, » ajouta-t-elle en soupirant.

La violence que s'était faite la nouvelle institutrice de Mount-Pleasant pour répondre à tant de questions sur mistress Harley, ne devint plus nécessaire ; elle n'avait que trop entendu parler de Rosa Buhanun, de ses talens, de sa douceur, de sa beauté, de ses perfections, et elle n'ignorait pas non plus que mistress Harley avait eu la bassesse de préférer hautement une misérable mendiante à plusieurs de ses élèves distinguées par leur naissance ou leur fortune.

Le système d'éducation adopté par mistress Harley, et celui que la nouvelle gouvernante avait choisi, différaient essentiellement. Aux doux préceptes, à l'exemple des vertus, la première ajoutait la sollicitude d'une mère et la tendresse d'une amie. Dans les bénédictions des pauvres, ses élèves trouvaient la récompense de leur bienfesance; dans la prompte obéissance des domestiques elles voyaient l'effet de la bonté et de la bienveillance, et par la répugnance que témoignait leur digne institutrice à censurer la conduite même des vicieux, elles apprenaient à compatir aux fautes d'autrui et à se respecter elles mêmes.

Mistress Bagnal, au contraire, rigidement sévère, charitable

avec ostentation, et d'une dévotion exagérée, décourageait ses élèves et flétrissait dans leurs jeunes cœurs les germes des douces vertus qu'une conduite opposée y avait fait naître. Toutes les pensionnaires de mistress Harley, à l'exception de quelques-unes nées aux Indes et en Amérique, quittaient l'école l'une après l'autre; et mistress Bagnal, entendant les tendres regrets dont elles payaient la perte de leur première gouvernante, éprouva bientôt, pour cette femme respectable, tous les sentimens de haine, et elle ne chercha plus qu'à déprécier ses talens, ses vertus et sa conduite.

« Oui, » répondit elle, enchantée de saisir une occasion de blâmer mistress Harley et d'humilier

son ancienne favorite, « on se rappelle très-bien ici cette miss Buhanun. Il est impossible, « ajouta-t-elle en se levant et en regardant Rosa avec impertinence, « il est impossible à des personnes qui conservent quelques sentimens de fierté d'oublier la folie absurde qui a placé une basse mendiante parmi des jeunes personnes de distinction. Je n'ai aucune animosité contre les mendians, Dieu le sait, je les assiste lorsque cela est en mon pouvoir ; et si on avait conduit cette fille dans mon école j'aurais cherché à lui être utile, mais sans permettre qu'elle s'oubliât elle même. J'ai rougi plus d'une fois d'entendre des dames de qualité que mistress Harley a eu l'honneur d'avoir sous sa direction, me raconter l'attache-

ment ridicule qu'elle témoignait pour cette créature. Lady Lowder, par exemple, m'en a beaucoup parlé ; mais si vous connaissez cette mendiante, miss, conseillez-lui de n'avoir pas la présomption de se présenter à Mount-Pleasant. Je ne permettrai point, je vous assure, que mes élèves fréquentent jamais des êtres de cette espèce. Bonjour miss, je ne puis rester plus long-tems ; » et l'orgueilleuse gouvernante sortit du parloir.

Rien ne peut exprimer les sensations de Rosa durant cette scène inattendue : affligée des tristes nouvelles qu'elle venait d'apprendre de son ancienne gouvernante ; frustrée d'un asyle dans un moment si critique ; découragée par les manières hautaines de mistress

Bagnal à réclamer d'elle les avis et les recommandations qu'elle espérait de mistress Harley ; frappée de l'idée terrible que ses ressources pécuniaires diminuaient à chaque instant, elle aurait succombé sous le poids de tant de chagrins réunis, si cette noble fierté qui était naturelle à son caractère, et dont mistress Bagnal ne professait que le mensonge, ne l'eût soutenue dans une circonstance si embarrassante et si pénible. Elle ne versa pas une larme, un seul soupir ne put s'exaler de son cœur ; et après avoir regardé autour d'elle avec plus de dégoût que de regrets, elle sortit, traversa le vestibule et le parterre d'un pas calme ; l'indignation donnait à sa démarche plus de dignité qu'à l'ordinaire ;

ses

ses joues étaient brûlantes, l'expression de sa physionomie eût commandé le respect de mistress Bagnal elle même, et elle avait presque atteint la grille lorsqu'elle tressaillit en sentant quelque chose tomber sur son chapeau, et presqu'aussitôt elle vit un petit paquet sur le sable devant elle. Elle s'arrêta involontairement, et lut sur un des côtés de l'enveloppe : « Pour la chère miss Buhanun. » Elle le ramassa alors sans hésiter, et jetant un coup d'œil en arrière, elle apperçut un mouvement dans les jalousies du salon de musique.

Ne doutant point que cet écrit ne vînt de quelques-unes de ses jeunes compagnes, qui cherchaient à lui prouver qu'elles se souvenaient d'elle avec affection, elle se hâta de gagner sa voiture.

Le postillon lui demanda où il fallait aller ; elle s'efforça alors de recueillir ses esprits agités ; et, dans l'espoir de trouver le docteur Croak, elle donna ordre de prendre la route de Penry, ensuite elle baissa les stores de la voiture pour se dérober aux regards des passans, et se livrer à une douleur qu'il ne lui était plus possible de contenir.

En approchant du village, le postillon s'arrêta pour savoir dans quel endroit elle voulait descendre. La pauvre Rosa, après avoir essuyé ses larmes, souffla sur son mouchoir, l'appliqua sur ses yeux pour mieux en cacher la rougeur, et montra du doigt la rue qu'il fallait prendre. Découragée, abattue, et presque sans espérance de trouver le docteur Croak à Penry,

une légère consolation néanmoins ranima son cœur en appercevant la vieille enseigne qui apprenait aux passans la demeure de « Jack Croak, chirurgien-accoucheur, apothicaire. » Mais si les apparences extérieures de Mount-Pleasant avaient si peu préparé Rosa aux changemens qu'elle trouva dans l'intérieur, ici, au contraire, le premier coup d'œil qu'elle jeta sur la maison du docteur, lui donna sur le champ l'idée des altérations survenues dans sa manière de vivre, et qui devaient être la suite naturelle des événemens rapportés dans la lettre d'Eléonore.

La petite maison dans laquelle demeurait l'aide du docteur pour secourir des gens qu'il croyait alors au dessous de lui d'aller visiter

lui même, était occupée par un savetier, et la petite fenêtre basse, garnie autrefois de fioles, de jares, etc. se trouvait remplie de vieux souliers, de vieilles bottes et d'une grande quantité de morceaux de cuir.

La maison du cocher, divisée en parties égales, était transformée en deux boutiques, dont l'une contenait les drogues que le docteur vendait maintenant, et l'autre renfermait les fruits et les légumes de son beau jardin, que les habitans du village pouvaient se procurer pour leur argent.

Les fenêtres de la maison où demeurait le docteur, décorées jadis de grands carreaux de glaces entretenues avec un soin extrême, se trouvaient alors condamnées en partie pour sauver les taxes :

quelques-unes étaient masquées par leurs volets, et le peu qui restaient ouvertes laissaient voir de petits carreaux couverts de poussière. Le joli parterre de fleurs qui s'étendait devant la maison, avait fait place à des plantes utiles, et la façade du bâtiment ne fesait plus naître l'admiration des voyageurs. La porte extérieure restait toujours ouverte, des cochers se promenaient dans la cour, et gâtaient par leurs ordures les marches du perron, qui jadis le disputait en blancheur à la neige la plus éclatante.

Une servante portant un tablier blanc par dessus un autre extrêmement sale, se présenta à la porte; Rosa ayant appris de cette fille que son maître était chez lui, se précipita dans la maison.

Après une si longue absence, durant laquelle se sont passés des événemens si importans, le lecteur voudra bien nous pardonner si nous laissons Rosa dans l'attente d'une réception amicale, pour parler un peu de la personne chez laquelle nous venons de l'introduire.

Le docteur s'était plu lui même à appeler sur sa tête les infortunes qui l'accablaient alors; il ne songeait point qu'il méritait son sort par l'indigne usage qu'il avait fait de l'argent déposé entre ses mains; il gémissait seulement de ses privations actuelles, se souvenait à peine des sept mille livres sterlings qui lui furent remis jadis comme la propriété d'Eléonore, et qu'il avait dépensés pour satisfaire sa vanité et son

ostentation. Mais l'éclaircissement qui mit ensuite au grand jour sa mauvaise foi et sa friponnerie, était une circonstance cruelle qui oppressait son cœur et lui fesait éprouver des mouvemens de rage. Il reconnut sur le champ Rosa, non comme cette fille aimable et infortunée qu'il avait accueillie autrefois avec les plus tendres égards, mais comme un des accessoires du malheur qui l'accablait. Le premier coup d'œil qu'il jeta sur elle, lui rappela des souvenirs qui lui étaient devenus insupportables ; et lorsqu'elle s'approcha de lui, une imprécation terrible échappée de sa bouche lui causa une frayeur qui la fit reculer jusqu'à la porte du parloir.

Mistress Bawsky jouait alors

aux cartes avec miss Mary Thompson, la seule femme de Penry qui eût pris part aux mortifications dans lesquelles l'avait entraînée son attachement pour le docteur.

Les dames posèrent leurs cartes sur la table, et tel était le respect involontaire que fesaient naître les manières élégantes et la beauté remarquable de Rosa, que miss Thompson allait se lever, si l'accueil du docteur et celui de mistress Bawsky ne lui eussent fait comprendre que la jeune étrangère ne méritait aucune espèce d'égards.

Rosa découragée, tremblante, demanda d'une voix timide, au docteur, s'il ne la reconnaissait pas.

Le docteur regarda mistress Bawsky, et elle répondit, pour

lui, que certainement miss Rosa était bien grandie; puis se baissant à l'oreille de miss Thompson, elle ajouta d'une voix basse, mais pourtant distincte : « Vous rappelez-vous la petite mendiante que ce colonel indien a recueillie autrefois, et qu'il a placée ensuite à Mont-Pleasant? .

« Si je me la rappelle! certainement, l'histoire est trop extraordinaire pour qu'on puisse l'oublie.r.. Mais, est-ce cette jeune dame . . . non . . . cela est impossible. »

Mistress Bawsky ayant assuré que c'était la même personne, miss Thompson mit ses lunettes et l'examina de la tête aux pieds.

« Et dites-moi, miss... miss... je suppose que vous portez toujours le nom de Buhanun, quelle

aventure vous a conduite ici ? » demanda mistress Bawsky.

Cette question, la manière dont elle fut faite, le coup d'œil qui l'accompagna, le sang froid avec lequel mistress Bawsky prit les cartes des mains de son amie, sans témoigner le moindre intérêt pour une réponse quelconque, convainquirent Rosa qu'elle n'avait rien à attendre des gens chez qui elle se trouvait ; mais ses sensations, étant dégagées des souvenirs attendrissans et des regrets qu'elle venait d'éprouver à Mount-Pleasant, lui laissèrent alors toute sa présence d'esprit.

Se rappelant d'ailleurs ce mélange d'orgueil et de bassesse qu'elle avait toujours reconnu dans le caractère du docteur Croak, elle s'imagina qu'il souffrait peut-

être de revoir une personne qui se trouvait témoin du changement prodigieux arrivé dans sa fortune et sa manière de vivre ; d'aprés cela, elle répondit, avec un charmant sourire, que l'aventure qui l'avait conduite à Penry, était simplement le désir d'apprendre des nouvelles de ses anciens amis, et qu'elle n'était point entièrement trompée dans son attente, puisqu'elle voyait le docteur, et que mistress Bawsky semblait jouir d'une santé si florissante.

« Asseyez-vous, miss, asseyez-vous, » dit alors mistress Bawshy d'un air gracieux.

Rosa obéit, et, après quelques phrases indifférentes, elle se hasarda à demander des nouvelles d'Eléonore.

Une légère expression de bienveillance que ses manières gracieuses venaient de faire naître sur la physionomie taciturne du docteur et sur celle de sa chère amie, disparut tout à coup à cette question; un air sombre et mécontent lui succéda, et ni les plus ardentes supplications de Rosa, ni même ses larmes ne purent obtenir de ce couple si bien assorti, un seul mot de réponse sur la santé d'Eléonore, ni sur le lieu actuel de sa demeure.

Le docteur, à la fin, fatigué de son importunité, dit qu'il avait déjà assez souffert au sujet de cette jeune personne, qu'il ne se souciait pas de fournir de nouvelles armes contre lui à ses parens, en s'occupant d'elle malgré eux; que s'ils avaient voulu qu'elle

entretînt quelque correspondance avec ses anciens amis, ils lui eussent sans doute permis de leur écrire, et que tout lui fesait croire que ce n'était pas là leur intention ; que la dernière fois qu'il avait vu Eléonore, elle l'avait prié de ne point prononcer le nom de Buhanun devant eux. « D'après cela, » ajouta le docteur, « ce ne sera point par mon indiscrétion que je m'attirerai quelque nouveau désagrément. » Rosa désolée implora de nouveau le docteur ; elle joignit les mains, se jeta même à ses genoux, et ne put rien obtenir. Plus ses supplications paraissaient ardentes, plus les reponses qu'elle recevait étaient sévères et inexorables.

La servante entra dans cet instant, et dit que le postillon de-

mandait s'il fallait dételler ses chevaux.

Le docteur jeta un coup d'œil sur mistress Bawsky, qui lui répondit de la même manière, et continua a garder un profond silence.

Le cœur de Rosa était bien triste, mais elle avait trop de fierté pour demander un service, ni même pour en accepter aucun de ceux qui venaient de rejeter avec tant de barbarie, le premier et le plus ardent vœu de son cœur. Après avoir fait un effort pour ranimer son courage, elle les soulagea de l'embarras visible qu'ils éprouvaient en prenant congé d'eux et en recevant de leur part les adieux les plus froids.

« Elle paraît avoir du courage, » dit miss Thompson en suivant des yeux Rosa, qui attendait à la porte

que sa voiture s'avançât : « mais, que voulait-elle faire avec les informations qu'elle est venue chercher ici ? »

« Cela est facile à deviner, » répliqua mistress Bawsky : « vous savez, docteur, qu'on nous a dit que l'Ecossais qui l'a faite sortir de Mount-Pleasant est mort. »

« Je suis, en vérité, ravie que le docteur ait refusé de satisfaire à ses questions, » dit miss Thompson.

« Oui, » répliqua le docteur d'un air sombre, « je me serais mis là dans de belles affaires, si j'avais eu la sottise de me laisser fléchir. »

Rosa restait toujours à la porte; l'indignation et le mépris se peignaient sur sa physionomie, tandis que le postillon demandait, à plusieurs reprises, où il fallait la

conduire. Mais, paraissant insensible à cette question, qui était devenue familière à son oreille depuis son arrivée dans la métropole, elle se jeta dans la voiture et garda le silence.

Le postillon fit alors ses commentaires ; il venait de conduire la jeune dame dans deux maisons où son arrivée, selon toute apparence, n'avait pas fait grand plaisir, et se rappelant qu'il existait dans le village une de ses anciennes connaissances chez qui on recevait toujours à merveille les étrangers, surtout lorsque leur bourse paraissait bien garnie ; il donna un coup de fouet à ses chevaux, partit au galop, et s'arrêta devant la porte du White-Horse.

Cette maison où, deux ou trois fois par an mistress Harley con-

duisait Rosa pour rendre visite à M. et à mistress Brown ; la vue du banc sur lequel l'honnête John s'asseyait toujours et lisait Shakespeare en attendant son arrivée ; celle du comptoir où se plaçait Betty, renouvelèrent des sensations si pénibles dans le cœur de l'infortunée Rosa, qu'à la grande surprise d'une servante, qui se trouvait dans le parloir, elle se jeta sur la première chaise qu'elle rencontra, et fondit en larmes.

Cette fille sortit alors avec précipitation ; et ayant ajouté la circonstance extraordinaire dont elle venait d'être témoin, aux anecdotes déjà racontées par le postillon, l'hôte commença à avoir des doutes si la jeune étrangère était en état de payer ses dépenses chez lui, et ils furent confirmés

par le peu de volume et la légèreté de son porte manteau. Comme ce point était très important pour les membres du conciliabule secret qui se tenait contre la pauvre Rosa, le postillon, sans le moindre égard pour la douleur dans laquelle elle paraissait plongée, entra brusquement, et demanda le payement de ses chevaux et de sa chaise.

Rosa, avec la plus grande douceur, tira sa bourse, et remit une guinée à cet homme pour avoir de la monnaie.

L'hôte, instruit de la promptitude avec laquelle la jeune étrangère venait de satisfaire à la requête du postillon, vint à son tour demander, d'un air respectueux, ce qu'elle désirait ordonner pour son dîner.

Malgré que Rosa eût assez d'expérience des voyages pour savoir que les dîners étaient indispensables dans les auberges, elle s'écria qu'elle ne voulait rien, et ses larmes coulèrent de nouveau avec abondance. L'hôte s'arrêta devant elle, la regarda avec une attention dont elle fut à la fois surprise et offensée ; mais, reprenant bientôt cette dignité imposante qui ne l'abandonnait jamais lorsqu'on la traitait d'une manière trop libre, elle se leva, et dit à cet homme d'un air fier : « servez-moi ce que vous avez, et retirez-vous. » L'hôte obéit, mais il continua à fixer ses regards sur elle, jusqu'à ce qu'il fût sorti.

Cette conduite rappela à Rosa sa situation présente ; elle réfléchit en soupirant que ce n'était

pas à Penry qu'elle devait rester, et que ce lieu, jadis le théâtre de son bonheur, lui devenait encore plus insupportable par les souvenirs déchirans qu'il lui retraçait. Elle songeait avec émotion et reconnaissance à la réception amicale de mistress Feversham, et en la comparant à l'accueil glacé du docteur Croak, elle sentait plus vivement encore le prix des égards et des soins dont elle avait été comblée chez la veuve. Il ne lui restait plus maintenant d'autre parti à prendre que de retourner à Londres, et elle se détermina à se faire connaître à mistress Feversham, à lui avouer, sans détour, son embarras, à lui demander sa recommandation, pour être gouvernante dans une famille, ou sous maîtresse dans quelque école, et

à ménager en attendant le reste des vingt livres sterling de lady Hopely, afin de ne pas devenir à charge à personne. A peine eut-elle formé ce plan, que le postillon entra avec la monnaie, et la servante le suivit, tenant le porte manteau, qu'on avait laissé jusqu'alors dans la voiture. Mais Rosa n'était pas à la fin des contrariétés de cette journée, si désagréable pour elle, car le postillon refusa absolument de la reconduire à Londres. Il prétendit avoir déjà loué sa voiture, et ne voulut entendre à aucun arrangement.

La question n'était plus de savoir où aller, mais comment sortir de l'endroit où elle se trouvait; car, malgré que plusieurs maisons de Penry portassent des enseignes sur lesquelles on lisait :

« Voitures à louer pour toutes les villes de la Grande-Breragne. »
Rosa, durant son trajet de la maison du docteur Croak au White-Horse, se trouvait tellement accablée par l'accueil barbare qu'elle venait de recevoir, qu'elle avait traversé tout le village sans rien voir, jusqu'au moment où le banc favori de John et le comptoir de Betty lui eussent rappelé des souvenirs si douloureux.

Sir Salomon Mushroom, après avoir fait bâtir une nouvelle auberge à Penry, avait cédé à Sam, jadis domestique du White-Horse, le bail de cet ancien établissement; mais comme il n'avait plus besoin de Sam pour satisfaire à sa haine et à sa vengeance contre les Brown, il s'occupa de tous les moyens d'augmenter la réputation de sa

nouvelle auberge aux dépens de l'ancienne, de manière que le White-Horse devint simplement une espèce de cabaret, fameux pour la bonne bierre qu'on y trouvait toujours, et il ne fut plus fréquenté que par quelques anciens habitans de Penry, par les campagnards des environs qui venaient vendre leurs denrées au village, et par les voitures de retour, qui s'arrêtaient ordinairement dans cette auberge.

Le postillon et Sam s'entendaient parfaitement; le premier assura à Rosa qu'il lui serait impossible de trouver une voiture ce jour là pour Londres; mais que le lendemain, dans la matinée, plusieurs coches devaient passer devant le clos du fermier Brill, à un quart de mille de Penry, et

qu'elle était sûre d'y avoir une place à bon marché ; Sam ajouta qu'elle serait très bien au White-Horse en attendant, et il appela la servante pour lui faire voir la chambre à coucher qu'il lui destinait.

L'idée de se rendre à Londres à bon marché plut infiniment à Rosa ; elle la réconcilia même avec les obstacles qu'elle trouvait à partir sur le champ, et elle suivit la servante dans la chambre à coucher.

De nouvelles sensations bien douloureuses assaillirent son cœur en y entrant ; c'était la plus belle chambre de Betty Brown ; le lit de toile de coton blanche ; la courte pointe faite avec les fourreaux d'indiennes à fleurs que Rosa avait portés autrefois ; quelques

ques belles porcelaines de Chine du colonel Buhanun qui étaient cassées, et que l'on avait raccommodées avec soin, rangées sur la cheminée ; un profil colorié du pauvre John suspendu près de là ; les chaises, la glace, la brillante table d'acajou, tout enfin dans le même ordre que si personne n'y avait touché, émut si vivement Rosa, qu'elle ne put retenir ses larmes ; elle eût à peine la force de prononcer quelques paroles pour témoigner qu'elle était satisfaite de la chambre, et s'empressa de congédier la servante. Lorsqu'elle fut seule, elle se livra sans ménagement aux sensations à la fois douces et déchirantes que produisait en elle le spectacle qui l'environnait ; elle prit le portrait de John, le pressa

sur ses lèvres, sur son cœur, et baigna de ses larmes les meubles qui lui retraçaient le souvenir des premières années de son enfance : l'excès de sa sensibilité lui causant néanmoins une oppression insupportable, elle fut obligée d'ouvrir la fenêtre pour prendre l'air ; mais le spectacle qui l'attendait encore était peu fait pour lui procurer du soulagement.

Sur la droite du chemin, hors du village, elle découvrit la maison occupée par le colonel Buhanun ; un peu plus loin était la misérable cabane d'où sa mère l'avait envoyée tant de fois solliciter la charité de cet homme bienfesant. A gauche, elle apperçut le sentier où elle était tombée en le poursuivant dans sa promenade, ce fut par cette route aussi que

John la porta dans ses bras, puis ses regards se reposèrent de nouveau sur cette enceinte hospitalière où elle avait été accueillie, vêtue, nourrie par celui qui, hélas ! n'était plus.... par celui dont la mort l'exposait maintenant à toute la misère dont sa bienfesance l'avait garantie.

Son attention ne peut être détournée de ces objets si chers, si intéressans par la vue des hautes tours du château de Mushroom, ses belles plaines, ses charmans bosquets et son parc immense ; mais sur la gauche, au milieu d'un bois, elle découvrit Mount-Pleasant au-dessus des toits des maisons du village, et ce spectacle aussi fit palpiter son cœur.

Toutes les facultés de Rosa

étaient si entièrement absorbées par le souvenir des premières scènes de son enfance, que Sam l'avertit deux fois de descendre pour dîner avant qu'elle pût le suivre : elle se rendit enfin dans le parloir où le postillon l'attendait pour lui remettre le petit paquet ramassé dans le parterre de Mount-Pleasant, et qu'elle avait totalement oublié.

Cet homme, en arrangeant sa voiture, l'avait trouvé sur un des coussins ; le poids et la forme de l'enveloppe lui fesant croire qu'elle contenait quelque chose de précieux, il ne s'était pas fait scrupule de l'ouvrir, mais ne voyant qu'une pierre au milieu de plusieurs papiers, il remit le tout dans le même ordre, s'empressa de l'apporter à Rosa, et attendit,

le chapeau à la main, la récompense de sa probité.

Rosa se reprochant l'oubli que la force de sa douleur en quittant Mount-Pleasant lui avait fait commettre, donna un écu au postillon et s'occupa avec ardeur à défaire l'enveloppe.

Cette récompense était cinq fois au dessus de celle qu'attendait le postillon, et trente fois plus que ne valait, selon lui, la pierre et les papiers; mais comme Rosa la lui avait donnée d'un air reconnaissant, il s'imagina que cet objet était très précieux pour elle, et commença à se plaindre d'une récompense si médiocre: plus il appercevait d'intérêt sur sa physionomie, plus il mettait de prix au service qu'il avait ren-

du. Il devint non-seulement importun, mais se permit même plusieurs expressions impertinentes : néanmoins, voyant qu'il lui était impossible de détourner Rosa de son examen, ni d'en obtenir une parole, il sortit de la chambre, fit un signe expressif à Sam en lui montrant l'écu, et partit avec la voiture.

Rosa, après avoir enlevé quatre enveloppes autour de la pierre, découvrit un billet griffonné dont voici le contenu :

Ma très-chère miss Rosa Buhanun,

« Oh ! combien je vous aime, et combien je hais notre sévère gouvernante, qui ne veut pas que nous vous parlions ; mais ne soyez pas fâchée de ce que je viens de

dire, car je me souviens que vous me défendiez de haïr personne. Mistress Bagnal n'est pas de même; elle a l'air de haïr bien des personnes, et sur-tout notre bonne et chère gouvernante mistress Harley. . . . . Caroline, les deux miss Reeves et moi, nous désirions avec ardeur nous jeter dans vos bras lorsque vous êtes venue, mais mistress Bagnal leur a ordonné de ne pas vous dire un mot, et leur a fait promettre d'obéir. Nous savons toutes que vous n'avez jamais aimé qu'on fût désobéissante; mais elle n'a pas songé à moi quoique j'aie huit ans, que je sache écrire et que j'aie été la favorite de votre plus chère amie. Oh! combien elle avait de bonté pour moi! et cependant il nous est défendu aussi de parler d'elle;

mais chaque jour je prie intérieurement le Tout Puissant de bénir ma chère miss Eléonore Bawsky et ma bonne miss Rosa Buhanun. Voilà Caroline qui me tourmente pour que je vous dise qu'un dimanche, comme nous revenions de l'église, un beau jeune homme arrivait dans une chaise de poste ; il est descendu, a suivi notre gouvernante, et lui a demandé de vos nouvelles, mais elle fut assez méchante pour répondre qu'elle ne savait rien sur votre compte. Caroline mourait d'envie de lui dire que vous étiez en Ecosse. Il offrit de laisser son adresse, mais mistress Bagnal ne voulut pas la prendre, et Jemima Reeves entendit qu'il disait alors que si vous étiez au bout du monde il saurait vous trouver. Nous

arrivions dans ce moment à la maison, mistress Bagnal nous fit entrer et lui ferma la porte au nez. Caroline, en passant près de lui, se hasarda à dire : « Elle est en Ecosse ; » mais elle n'eut point l'espoir d'avoir été comprise, car elle craignait de parler haut. Jemima entendit alors le jeune homme ordonner aux postillons de le conduire chez M. Brown, au White-Horte, ce qui nous a fait encore plus de peine que tout le reste, puisque nous savions que les pauvres Brown n'étaient plus à Penry. Caroline dit que ce jeune homme est aussi beau que notre cousin Henri, du Bengale. Mais la voilà qui me tourmente pour finir. Adieu donc, ma très-chère miss Buhanun, je vous envoie mille baisers de la

part de Jemima et d'Augusta Reeves, de Caroline et de celle de votre ancienne petite amie.

HENRIETTE NELSON. »

Rosa, vivement émue, pressa de ses lèvres l'écrit à peine lisible de l'aimable enfant qui lui témoignait avec une naïveté si touchante sa tendresse pour elle; mais, à une seconde lecture de ce billet, Montreville, environné de tout le prestige de l'amour, se retraça à son esprit avec plus de force que jamais. C'était de lui seulement, pensait-elle, qu'on pouvait faire une description si séduisante : il avait sans doute suivi ses traces... Suivi ses traces, hélas! dans quelle erreur ne la conduisait pas une semblable espérance! Non, ce n'était pas

lui ; il ignorait le nom qu'elle portait à Penry, peut être même celui du village, et certainement il n'avait jamais entendu parler des Brown : d'ailleurs, comment supposer qu'en si peu de tems il fût parvenu à obtenir tous ces détails, et à la devancer dans son voyage ? Rosa soupira en se voyant forcée de rejeter l'espoir flatteur qu'elle avait d'abord conçu et mais enfin, qui était ce jeune homme ? le docteur Cameron, lord Lowder, son gentilhomme se présentèrent successivement à son idée et elle trouva que la description des jeunes filles ne pouvait convenir à aucun d'eux. Encore une fois, qui était ce jeune homme ? Il avait ordonné à ses postillons de le conduire à Penry ; les pauvres Brown n'y étaient plus : mais n'avait-il pas

pris quelques informations au White Horse ?

A peine eut-elle accueilli cette idée, qu'elle tira précipitamment le cordon de la sonnette ; mais ce soin devenait inutile, car Sam, sans être observé par elle, était debout derrière sa chaise. Elle lui demanda avec empressement s'il se rappelait dans quel tems un jeune gentilhomme était venu de Mount-Pleasant chez lui, pour. . »

« Pour s'informer de vous, miss? » répondit Sam avec ce coup d'œil scrutateur qui l'avait déjà offensée.

« De moi ! Est-ce que vous me connaissez, monsieur? »

« Si je vous connais ! oh ! oui, sans doute, comme je connais mon propre nom ; je vous ai porté des provisions cent fois dans

ma vie ; mon pauvre maître Brown avait toujours l'habitude de choisir les plus beaux fruits de son jardin pour les envoyer à Mount-Pleasant. »

« Cher et excellent Brown ! » s'écria Rosa.

« Ah ! miss, on s'est comporté d'une manière bien indigne envers lui. . . . Le seigneur du château. . . . Enfin, je ne veux rien dire, mais personne peut être n'a été si maltraité par lui que moi, et je ne devais pas m'y attendre après ce que j'ai fait pour lui. »

« Mais quel est ce gentilhomme qui est venu de Mount-Pleasant ? » demanda Rosa.

« Je le connais, miss, aussi bien que vous même, et il n'a pas moins de raisons que les autres pour se plaindre du seigneur

du château. Ah ! miss, il y a des histoires bien étranges sur tout cela ; mais je ne veux rien dire. »

« De grâce, qui est ce gentilhomme ? » répéta Rosa.

« Le plus beau garçon qui existe peut être au monde, » répondit Sam. « Il arrive de l'Inde. »

« De l'Inde ! Il arrive de l'Inde, dites-vous ? » s'écria Rosa en se levant avec la plus vive agitation. « Qui est-il ? Où peut-on le trouver ? » Comment pourrai-je. . . »

« Il se nomme Littleton, » interrompit Sam, « M. Horace Littleton, comme on avait l'habitude de l'appeler ; néanmoins bien des gens disent que c'est un grand lord. Quant à moi je ne sais rien... On prétend aussi que le seigneur du château lui a offert sa nièce en mariage, c'est ce que j'ignore, et

je n'aime pas à en parler ; car, enfin, je suis le tenancier de sir Salomon, et par le mauvais tems qui court, un homme peut se voir endetté malgré lui, et c'est une vilaine chose qu'une prison. . . Le jeune homme, dit-on, refuse la nièce, et ne veut avoir rien de commun avec cette famille. »

Durant ce bavardage de Sam, la joie et la surprise de Rosa étaient extrêmes. Le colonel Buhanun, dans toutes les lettres qu'il lui avait écrites autrefois, parlait de M. Littleton : ce jeune officier partageait avec elle les plus tendres affections de son digne bienfaiteur ; elle ne pouvait douter qu'il ne fût vertueux puisqu'il était cher au meilleur des hommes. A la fin, elle verrait donc un être qui s'intéresserait à elle !

à la fin elle trouverait un autre protecteur qui avait sans doute fermé les yeux de son bienfaiteur, recueilli ses dernières volontés, et qui était peut être chargé de les mettre en exécution !

« Où est M. Littleton ? » s'écria-t-elle avec ardeur. « Je le crois au château, miss, » répliqua Sam, « où il doit être retenu par l'arrangement dont je vous parlais tout à l'heure au sujet de la nièce du chevalier ».

« Au château ! » répéta Rosa : « ah ! mon ami, pouvez-vous y porter une lettre de moi sur le champ ? »

« Ma foi, miss, je pense que je ne dois pas me charger de cette commission, car sir Salomon ayant dit à M. Horace qu'il ne savait

pas ce que vous étiez devenue, serait peut-être en colère contre moi ; mais je vous offre d'y envoyer notre servante Judith, son frère étant domestique au château, cela ne paraîtra pas extraordinaire ».

« Une plume et de l'encre, » s'écria Rosa.

« Je le veux bien, » dit Sam, « pourvu que vous ne nommiez personne dans votre lettre ».

Rosa le lui promit, et s'empressa d'écrire un billet qui étant approuvé par Sam, fut envoyé immédiatement au château par Judith, avec ordre de le donner à son frère, pour qu'il le remette à... Sam fit un signe de l'œil à Rosa, et ajouta... à celui qu'on destine à miss Charlotte Mushroom ».

« A M. Littleton, » cria Rosa ; et Judith partit sur le champ.

Il fut impossible à Rosa de toucher au dîner, son esprit était dans une agitation inexprimable. Judith pouvait être à peine arrivée au château, qu'elle attendait déjà son retour avec impatience ; mais ensuite une horloge placée dans le parloir, marqua qu'une heure entière venait de s'écouler, et Judith ne revenait pas.

Fatiguée des conjectures, des suppositions que Rosa tira de ce retard, et ne pouvant détourner sa pensée de M. Littleton, elle remonta dans sa chambre, ouvrit de nouveau la fenêtre, et fixa ses regards sur l'avenue du château. A la fin, elle apperçut, avec une joie inexprimable, Judith qui revenait accompagnée d'un domes-

tique en livrée ; elle courut en bas pour recevoir la réponse à son billet ; elle était verbale ; le domestique dit, en examinant Rosa d'un air curieux, que le gentilhomme qu'elle désirait voir, lui présentait ses respects, et la priait de se rendre au château. « C'est moi, madame, « ajouta le domestique, qu'il a chargé de vous y conduire ».

CHAPITRE IX.

Si la curiosité de Rosa avait pu être subordonnée à la discrétion, sa joie tempérée par la prudence; si enfin elle eût été naturellement moins vive, ou si quelques années de plus eussent ajouté à son expérience, elle se fût d'abord rappelée que miss Mushroom devait avoir un autre amant que M. Littleton, et ensuite elle eût réfléchi que d'après ce qui était dû à son sexe et à sa situation, la manière leste avec laquelle on l'invitait à venir au château, était assez extraordinaire de la part d'une personne de qui elle devait attendre une conduite plus délicate et plus respectueuse. Mais Rosa était hors d'elle-même; incapable de re-

marquer l'admiration qu'excitait, parmi les gens de l'auberge, sa tournure gracieuse et élégante, lorsqu'elle sortit suivie du domestique, elle s'élança légérement sur la route du château, tandis que son cœur palpitait de joie et d'espérance.

Anticipant déjà le moment de sa rencontre avec un être qui devait éprouver pour elle un intérêt véritable, elle s'imaginait même pouvoir reconnaître la figure de M. Littleton. On sait que Rosa n'avait vu ce jeune homme, chez son bienfaiteur, que deux ou trois jours avant son départ pour l'Inde; elle était si jeune alors, et tant d'années s'étaient écoulées depuis cette époque, que le souvenir vague qu'elle pouvait conserver de sa personne, se trou-

vait entièrement effacé. Mais durant l'absence de Judith, elle avait fait des questions si minutieuses à Sam, sur la figure, la taille et la physionomie de M. Littleton, qu'elle était presque sûre de le reconnaître à la première vue. Elle arriva au château, et entra dans le grand vestibule avec une agitation qui heureusement pour elle l'empêcha de songer à la démarche extraordinaire qu'elle se permettait, et de remarquer la surprise des domestiques à une visite si peu dans les règles ordinaires de l'étiquette.

Le château entier avait été embelli et décoré avec le plus grand luxe, depuis la dernière fois que Rosa y était venue. Les colonnes de marbre du grand vestibule offraient toujours leur première

simplicité, mais une sculpture élégante et une riche dorure ornaient les panneaux ; le plafond ainsi que l'escalier étaient peints par Kauffmann, et plusieurs niches contenaient des statues magnifiques transportées à grands frais de l'Italie.

Malgré la préoccupation de Rosa, elle éprouva un mouvement de surprise à la vue de la magnificence qui l'environnait ; le souvenir du tems où elle avait été reçue dans le même lieu, avec toutes les apparences d'une affection sincère, se retraça à son esprit ; puis elle songea avec tristesse et dégoût aux manières dédaigneuses et impertinentes de lady Lowder, et même à sa conduite barbare envers elle au château de lady Lydear. Elle se re-

trouvait dans les lieux où elle avait été jadis accueillie, caressée, honorée ; mais elle s'y voyait presque inconnue à des personnes pour qui son arrivée semblait jadis un jour de fête, et on la laissait attendre humblement dans un grand vestibule où il n'y avait pas une chaise pour s'asseoir.

Au bout de quelque tems, les portes de la salle à manger s'ouvrirent ; Rosa entendit des grands éclats de rire, et un domestique la pria d'entrer.

Ce fut alors pour la première fois que l'ombre du doute obscurcit la perspective brillante que lui avait tracée son imagination ; son courage l'abandonna, et elle recula en arrière confuse et irrésolue.

Le

Le domestique l'invitait toujours à le suivre ; la porte restait ouverte, et un grand silence régnait alors dans l'intérieur de la salle à manger. Rosa consulta son cœur, se demanda à elle-même ce qu'elle avait à craindre : ne venait-elle pas pour voir Horace, le second enfant adoptif de son bienfaiteur ! Un peu ranimée par cette réflexion elle s'avança ; néanmoins ses genoux tremblaient, et à peine sut-elle comment elle se trouva dans la salle près d'une table couverte de bouteilles de vin, de liqueurs de toute espèce, de gobelets, de plats d'or remplis de fruits, et autour de laquelle étaient assis plusieurs hommes qui paraissaient en disposition de se réjouir.

Rosa leva ses yeux modestes,

et rencontra les regards d'un des convives, dont le teint un peu rembruni lui fit croire sur le champ que c'était M. Littleton. Ce gentil-homme, frappé de la beauté de sa figure, ainsi que de la manière remarquable dont elle avait paru le distinguer, se leva, lui présenta une chaise, et retourna à sa place.

En supposant que la conjecture de Rosa se trouvât juste, et que ce fût effectivement M. Littleton qu'elle voyait, n'avait-elle pas lieu d'être surprise qu'après avoir témoigné tant d'ardeur dans ses informations sur son compte, il la reçût d'une manière si étrange? Elle baissa les yeux; changea de couleur, et sa confusion, sa terreur devinrent inexprimables, lorsqu'un second éclat de rire lui

prouva qu'elle était l'objet de l'amusement général.

Eperdue, hors d'elle-même, elle jeta un coup-d'œil timide autour d'elle, et fut presque pétrifiée d'horreur, en découvrant lord Lowder à un des bouts de la table. Mais avant de poursuivre, nous devons, par respect pour le rang et la qualité des personnages qui se trouvaient là, les faire connaître au lecteur.

A la droite d'une chaise vacante par l'absence du maître de la maison, qui, après avoir bu sa troisième bouteille, venait d'être assailli par un de ces terribles accès de goutte auxquels il se trouvait sujet depuis quelque tems, était assis l'honorable lord comte de Gauntlet; à gauche se trouvait placé lord comte de Denningcourt,

qui, selon son usage, ne regardait ni la table ni la compagnie, ni les bouteilles, ni Rosa; mais comme ses yeux restaient ouverts, on pouvait présumer qu'il s'occupait de quelque chose : près de lui était le lord Delworth, fils aîné de lord Gauntlet, que Rosa avait pris pour M. Littleton.

Au côté opposé de la table était l'honorable lord comte de Lowder, dont la figure bourgeonnée se montrait de profil aux regards de Rosa saisie d'effroi. Le major Montreville, second fils de lord Gauntlet; le colonel Richely, ami du major; sir Jacob Lydear, et le révérend M. Jolter, formaient le reste des convives.

Le motif qui avait réuni dans le magnifique château du chevalier Mushroom, tant de personnes de

notre connaissance, doit être facile à deviner, et le lecteur s'apperçoit déjà que l'ancienne intimité qui régnait entre sir Salomon et le lord Gauntlet, était toujours aussi forte : le tems l'avait même accrue davantage ; et mylord, après avoir procuré un mariage brillant à la plus jeune nièce du chevalier, s'occupait alors d'un soin à peu près semblable.

On sait que le projet favori de sir Salomon avait été de donner Charlotte avec quatre-vingt mille livres sterling au fils aîné de son illustre ami; mais, quoique mylord eût paru assez froid sur ce projet d'alliance avec sa famille, il avait plaidé avec zèle la cause des deux nièces du chevalier, dans celle de Lowder et de Denningcourt :

la proposition du mariage entre ce dernier lord et miss Mushroom, avait amené des délibérations et des lenteurs fatigantes, peut-être à cause de la prédilection de Charlotte en faveur de M. Littleton, son premier choix, peut-être aussi par la froideur que lui témoignait le jeune lord : quoi qu'il en soit l'affaire s'était renouée malgré le peu d'attrait qu'ils semblaient avoir l'un pour l'autre, et le repas que donnait alors sir Salomon, pouvait être considéré comme une préparation à l'arrangement définitif ; néanmoins, chose assez extraordinaire, quoique lord Gauntlet, ami commun des futurs époux, affectât de se réjouir du succès d'une affaire que lui seul avait négociée, il ne désirait rien maintenant

avec tant d'ardeur que de la voir rompre, afin de ménager pour son fils l'alliance qu'il avait rejetée autrefois avec mépris ; mais sir Salomon, à son tour, paraissait extrêmement froid sur cette affaire.

Un bruit sourd circulait dans le village, que le seigneur du château, par des motifs secrets, avait offert sa nièce et ses quatre-vingt mille livres sterling au jeune homme qui avait été jadis l'objet de sa charité, et que celui-ci venait de rejeter cette proposition; mais, comme le refus d'une jolie femme avec une fortune considérable pouvait passer pour le comble du délire, on ne doit pas être surpris que les habitans du village n'y eussent ajouté aucune foi ; d'ailleurs, l'inclination de

miss Charlotte pour le jeune Horace était généralement connue ; et, vu les préparatifs qu'on fesait au château pour recevoir l'époux qui lui était destiné, personne ne doutait que ce ne fût M. Littleton, et Sam, comme les autres, se trouvait dans la même erreur.

Judith ayant reçu ordre de faire remettre le billet de Rosa à l'amant de miss Charlotte, un domestique le porta à lord Denningcourt.

Mylord, avec la plus grande difficulté, prit sur lui de poser son cure-dent sur la table, laissa tomber son mouchoir et ouvrit le billet. L'air nonchalant et ennuyé, répandu sur sa belle figure, fit place quelques minutes à une expression plus animée, tandis qu'il

parcourait cet écrit ; mais, l'instant d'après, il bâilla, reprit son cure-dent, jeta le billet sur la table, et parut l'avoir entièrement oublié, jusqu'à ce que le domestique lui eût demandé à voix basse s'il y avait une réponse.

« Une réponse ! » répéta mylord, « et à quoi ? »

« Au billet, mylord. »

« Oh ! le billet ! cela est vrai, je n'y pensais plus. Faites mes complimens à la dame, et dites-lui que je suis engagé. » Ensuite mettant le billet dans sa poche, il reprit son attitude passive et ennuyée.

« La dame ! » répéta lord Delworth, « allons, je parie vingt-cinq guinées que ce billet n'est point d'une femme. »

« Je ne veux point gagner votre argent, Delworth, » répliqua lord Denningcourt, » parce que je crois que vous pouvez l'employer à un meilleur usage : mais voici le billet, lisez-le, et faites-y une réponse, si cela vous plaît. »

« Vous y avez déjà répondu, » dit lord Gauntlet d'un air grave : « Certainement, lord Denningcourt, ce n'est pas ici un lieu convenable pour. . . . »

« Il est convenable pour ce qu'il me plaira d'entreprendre, lord Gauntlet, et tous les lieux où je me trouverai seront les mêmes à cet égard. »

« Allons, allons, point de morale, lisons, » s'écria le major Montreville.

« Lisons! lisons! » répétèrent tous les convives.

Lord Delworth passa le billet à son frère ; mais celui-ci à demi ivre le remit au colonel.

Le colonel voulut parier que le major ne pourrait lire trois mots sans épeller. Le major prétendit que le colonel n'était pas seulement capable d'épeller ; le premier répliqua avec aigreur, le second éleva la voix, mais un bon mot qui fit rire tout le monde ramena la paix. Durant cet intervalle, Jolter ronflait, et le billet allait rester parmi les verres et les bouteilles, lorsque sir Jacob Lydear, après avoir assuré la compagnie qu'il savait déchiffrer toutes sortes d'écritures, s'offrit de le lire : lord Denningcourt, paraissant douter de ce qu'il venait de dire, le baronet se leva sur le champ,

et lut d'une voix claire et distincte, ce qui suit :

« La personne dont vous avez eu la bonté de vous informer à Mount-Pleasant, a un désir extréme de vous voir ; sachant que vous êt es au château de Mushroom dans ce moment ; elle se hasarde à y envoyer ce billet pour vous informer qu'elle vous attend à l'auberge de Penry. L'empressement d'entendre parler du cher et vertueux ami que nous avons perdu, peut seul excuser la démarche que je me permets près de vous.

R. B. »

La salle entière retentit d'applaudissemens.

« A merveille, à merveille, Jacob, » s'écria lord Lowder.

« Mais qui est cette R. B. ? » demanda gravement lord Gauntlet.

La physionomie de lord Denningcourt s'anima de nouveau un instant ; mais, retombant dans sa nonchalance, il dit : « Avez vous quelque envie de la voir, messieurs ? »

« Oh ! oui, oui, » s'écrièrent tous les convives.

« Fort bien, » reprit mylord ; alors, se tournant vers le domestique : « Mes respects à la dame, » ajouta-t-il, « et dites-lui que je lui demande la faveur de venir au château. »

Ce fut d'après ce ridicule message que Rosa se trouva dans la cruelle position dont nous venons de rendre compte : la méprise qui vraisemblablement l'avait amenée au château, parut très plaisante, et excita la gaieté bruyante des convives, tandis que le mo-

deste objet de leur examen impertinent, pâle, respirant à peine, semblait transformé en statue.

Lord Lowder reconnut immédiatement la fille charmante qu'il avait tant admirée, et de la possession de laquelle dépendait le gain de son pari; il ne restait plus que deux jours pour en déterminer le sort, et mylord se réjouit d'une rencontre qui, après tant de recherches infructueuses, allait enfin lui procurer non seulement la plus charmante créature qu'il eût vu de sa vie, mais encore le gain de la somme mise au jeu par lord Aaron Horsemagog. L'air de triomphe qui se répandit sur sa physionomie, augmenta tellement l'horreur et l'effroi de Rosa, qu'elle fut obligée de s'appuyer contre le mur pour ne pas

tomber. Lord Denningcourt, malgré toute sa nonchalance, la reconnut aussi, et se leva avec empressement pour aller vers elle ; mais il y avait une autre personne dans la société, qui, plus intéressée que lord Lowder, plus agile que lord Denningcourt, s'approcha pour secourir Rosa, et ce fut sir Jacob Lydear.

Les sectateurs du plaisir ne sont pas tous aussi égoïstes qu'ils veulent le paraître. Les convives se réunirent autour de l'infortunée jeune fille, qui n'excitait plus alors que leur compassion. On tira les cordons de toutes les sonnettes, l'alarme devint générale, et lady Lowder, lady Gauntlet, deux de ses filles, ainsi que miss Mushroom, quittèrent une partie de vingt-un qu'elles fesaient

dans le salon, pour venir voir la cause de cette rumeur.

Miss Charlotte, quoique surprise de voir Rosa au château de Mushroom, était en quelque manière préparée par sa sœur au rôle qu'elle devait jouer; et malgré le dépit qu'elle éprouva à l'aspect des changemens avantageux qui s'étaient faits dans la personne de son ancienne compagne d'école, elle fit semblant de ne pas la connaître. Bientôt les dames trouvèrent qu'il était injurieux pour des personnes de leur rang et de leur vertu, que l'on s'empressât autour d'une créature indigne d'être admise dans un lieu où elles se trouvaient.

Quant à lady Lowder, à peine eut-elle apperçu Rosa presque mourante dans les bras de sir

Jacob Lydear, et non seulement lord Lowder, mais tous les gentilshommes exprimant le plus vif intérêt à son sort, qu'elle témoigna un si grand excès de douleur, déplora le malheur de sa situation avec un accent si pathétique, qu'il fut impossible de se méprendre sur la cause d'un semblable désespoir.

Lord Denningcourt, qui était l'homme le plus inexplicable, alla se r'asseoir à sa place, et parut écouter les complaintes de lady Lowder, tandis que ses regards se promenaient sur son mari.

Les dames, comprenant que Rosa était une vile créature, pour qui lord Lowder avait un attachement passionné, s'éloignèrent d'elle avec mépris, entourèrent l'affligée lady Lowder, et l'en-

gagèrent à sortir de la salle ; mylord même qui avait quelques raison secrètes pour ménager son beau père, s'efforça de la calmer, mais sans pouvoir y réussir ; lady Lowder s'écriait toujours en sanglottant, que cette créature serait cause de sa mort : mais lorsque sir Jacob Lydear, qui voyait que tout le monde abandonnait Rosa, et s'occupait aussi peu des premiers devoirs que prescrit l'humanité, eût transporté cette fille infortunée hors de la maison, mylady tomba dans un accès de rage, pleura, cria, se frappa la poitrine, et prouva à la société qu'elle était non seulement la plus outragée, mais la plus passionnée des femmes.

Sir Salomon, attiré dans la salle par les clameurs qu'il entendait,

s'efforça de remettre l'ordre chez lui ; il emmena sa fille dans l'appartement qu'elle occupait, la fit mettre au lit, envoya chercher un chirurgien pour la saigner, et retourna froidement retrouver les convives qui, ne voyant plus lady Lowder et Rosa, se mocquaient de l'une, et parlaient de l'autre avec mépris.

LordLowder, craignant de perdre encore la trace de sa belle proie, affecta d'être offensé des injustes soupçons de sa femme, déclara son intention de retourner à la ville, et ordonna les apprêts de son départ, malgré les remontrances et les supplications de son beau père et de lord Gauntelet.

Tandis que cette scène se passait dans la salle à manger, sir Jacob n'ayant pas trouvé que les

domestiques du château fussent aussi durs qu'en présence de leurs maîtres, était parvenu à obtenir d'eux des secours pour Rosa; bientôt après il eut le plaisir de la voir revenir à elle même; mais à peine eut-elle jeté les yeux sur lui, que les fermant de nouveau avec effroi, elle s'écria : « ô mon dieu! mon dieu! où suis-je? » puis se cacha le visage dans ses deux mains.

Sir Jacob était infiniment changé à son avantage, sous la direction de sa belle cousine lady Lowder qui, ayant pris beaucoup de peine pour le guérir de sa basse prédilection pour Rosa, avait obtenu de la reconnaissance du baronet, qu'il l'accompagnât d'abord à Scarborough, et ensuite à Londres. La nature avait doué sir

Jacob d'un cœur excellent ; et si ses inclinations eussent été dirigées d'après les règles d'une saine morale, il fût devenu, peut être, l'ornement de la société ; mais il eut le malheur de ne voir soulever le voile de l'ignorance, qui couvrait son entendement, que par les mains de la folie. Ses passions paraissaient toujours aussi fortes ; cependant, ce qu'il éprouvait alors pour Rosa, était un respect tendre et un regret mélancolique de n'avoir pu lui plaire ; mais il n'avait plus le courage de persécuter un être si évidemment dénué de toute protection. Il s'efforça donc de calmer ses craintes, paya une des servantes du château pour l'accompagner à son auberge, et la suivit des yeux jusqu'à ce qu'il l'eût vue entrer dans

la maison. Ensuite, ignorant tout ce qui s'était passé durant son absence, il revint joindre la compagnie, avec la persuasion intime que lord Denningcourt était l'amant privilégié de Rosa, et s'étonnant de ce qu'il était possible d'abandonner une si charmante créature pour toutes les richesses du monde.

Durant cet intervale, Rosa, livrée à ses réflexions, éprouvait les plus vives craintes; elle avait appris de sa conductrice, que M. Littleton n'était pas au château, et conclut que c'était sans doute par quelque méprise que son billet avait été remis à un autre; mais le sort fatal qui l'exposait de nouveau, aux insultes des deux hommes qui étaient également les

objets de sa haine et de sa terreur, la fesait frémir.

Sam parut extrêmement étonné lorsque la servante lui rapporta ce qui venait de se passer au château ; il commença à craindre de déplaire au seigneur, et s'imagina qu'il s'exposait beaucoup en logeant dans son auberge une personne qui déplaisait tant au chevalier Musrhoom ; il se hâta en conséquence de démentir ce qu'il avait dit à Rosa à son arrivée ; il prétendit d'abord qu'il ne lui restait plus de logement pour la nuit, et offrit ensuite de procurer sur le champ à miss, une voiture pour Londres.

Rosa venait de prouver dernièrement qu'avec tout son esprit elle manquait de prudence ; mais les véritables motifs de Sam, pour

la voir partir, étaient trop faciles à saisir pour lui en imposer, et quoiqu'elle doutât de la sûreté de l'asyle où elle se trouvait, contre les entreprises et le pouvoir de deux hommes tels que lord Lowder et sir Jacob Lydear, elle résolut cependant d'y rester jusqu'au landemain matin. Observant sur la physionomie de Sam une insolence déterminée, elle se retira doucement dans la chambre, dont elle avait déjà pris possession, et où était son porte manteau; puis ayant fermé la porte, elle s'assit près de la fenêtre, déterminée à ne point se déshabiller, à veiller jusqu'au jour, et à prendre alors un guide pour la conduire à l'endroit où elle devait trouver les voitures qui partaient pour Londres.

Elle

Elle n'avait point d'autre lumière dans sa chambre que celle de la lune, qui s'élevait majestueusement sur les tours du château de Musrhoom, et réfléchissait autour d'elle quelques rayons qui interrompaient l'obscurité profonde où elle se serait trouvée.

Il y avait une heure qu'elle était dans cette situation, lorsqu'elle fut saisie d'un mouvement de terreur inexprimable, au son d'une voix qui avait laissé une trop forte impression dans sa mémoire pour être oubliée aisément, c'était celle du gentilhomme de lord Lowder, qui se fit entendre près de la porte de la maison, au dessus de laquelle sa chambre était située. Elle ouvrit sa fenêtre d'une main tremblante, et prêta une oreille attentive ; mais quoiqu'elle eût

parfaitement apperçu le personnage en question, l'entretien qu'il commença avec Sam, après lui avoir parlé d'abord d'une voix distincte, devint inintelligible, et elle n'entendit plus qu'un espèce de murmure vague et confus.

Mille craintes affreuses vinrent alors assaillir l'esprit de la pauvre Rosa : elle traîna avec la plus grande difficulté tous les meubles de sa chambre devant la porte, la barricada du mieux qu'il lui fut possible, puis vint se r'asseoir à sa place.

L'homme qui causait sa terreur était parti, le plus grand silence régnait dans l'auberge ; cependant Rosa, quelquefois accablée de sa situation présente, quelquefois déchirée par les regrets que fesaient naître en elle la vue de la

maison de son bienfaiteur, qu'elle découvrait de la fenêtre, et sur laquelle les rayons de la lune repandaient une clarté mélancolique, resta assise jusqu'à ce que l'horloge du village eût sonné dix heures. Bientôt après un bruit léger se fit entendre dans la maison, puis sur l'escalier, ensuite un coup frappé à la porte de sa chambre lui ôta presque le pouvoir de respirer.

Elle se hâta cependant d'assurer d'avantage les barricades qu'elle avait pratiquées, bien décidée, si on les forçait, à répandre l'alarme dans le village par ses cris. En attendant elle gardait le sice et tremblait d'effroi.

On répéta les coups à la porte avec plus de force, et Rosa eût peut-être demandé pourquoi on

fesait tant de bruit, s'il lui eût été possible d'articuler une syllabe: mais un troisième coup plus violent que les autres ébranla la porte, et au bout de quelques minutes, une voix de femme, douce, pleine d'harmonie, se fit entendre.

« Vous êtes dans l'erreur, ma chère enfant, » dit-elle ; « ouvrez sans crainte. »

Rosa tressaillit, ses joues s'animèrent, sa respiration devint libre, et toutes ses craintes disparurent. C'était une femme! une personne de son sexe! Elle en connaissait plusieurs, il est vrai, dont l'esprit et le caractère n'avaient aucune analogie avec les douces vertus qui la distinguaient elle même; mais la possibilité qu'un vil libertin pût, dans aucun cas, être encouragé dans ses

desseins criminels, sur une fille innocente, par la femme la plus légère, la plus inconséquente, et même la plus insensible, lui semblait une supposition si horrible à établir, que si elle se présenta un instant à son esprit, ce fut pour la rejeter comme le rêve monstrueux d'une imagination égarée par la terreur. Elle se hâta donc de déranger toutes ses barricades, et en ouvrant la porte elle fut frappée d'une surprise bien agréable, à la vue d'une femme qui joignait à la beauté la plus remarquable, une grâce enchanteresse, et dont la physionomie portait l'empreinte de l'intérêt, de la bienveillance, et d'une douceur inexprimable.

La joie et la surprise de Rosa, en entendant le son harmonieux de la voix qui venait de frapper

son oreille, avait animé son teint des plus vives couleurs ; mais l'inquiétude, la terreur laissaient encore de trop fortes traces sur sa physionomie pour échapper à l'observation de la belle étrangère, dont les regards exprimerent aussi la surprise en découvrant le désordre des meubles de la chambre. Elle prit la main de Rosa, s'excusa avec un sourire plein de grâce sur sa visite à une pareille heure ; puis, jetant un coup d'œil autour de la chambre, elle ajouta : « mais, que signifie tout cela ? »

Quel moment pour la pauvre Rosa ! la surprise, le plaisir, la reconnaissance lui fesaient éprouver tour à tour mille sensations différentes. Elle excitait donc l'intérêt d'une personne de son sexe, qui paraissait d'un rang distingué,

dont les manières invitaient à la confiance, et dont les regards exprimaient la bonté la plus touchante ! Incapable de prononcer une seule parole, elle pressa sur ses lèvres et sur son cœur la main de l'aimable étrangère, et se jeta sur une chaise, ne pouvant soutenir davantage l'excès de son émotion.

La dame ayant jeté un nouveau coup d'œil dans l'appartement, sourit : « allons, » dit-elle, « ne vous alarmez pas ainsi, je vois maintenant de quoi il est question ; vous craignez les poursuites de ce vilain lord Lowder, et je n'en suis pas surprise, car il y a une bien grande différence entre lui et votre ami. »

« Mon ami ! » pensa Rosa en

rougissant ; « mon ami ! Cette charmante étrangère a donc le pouvoir, ainsi que l'extérieur d'un être surnaturel? Connaît-elle celui que je puis enfin appeler un ami ? »

La dame observait attentivement la physionomie de Rosa, mais elle mit dans cet examen la plus grande délicatesse, et apperçut la rougeur de Rosa sans avoir l'air de la remarquer. Elle s'assit près d'elle pour lui expliquer les motifs de ce qu'il lui plut d'appeler sa visite indiscrète : vivement affectée, dit-elle, de l'état où elle l'avait vue au château de Mushroom, et malgré le déplaisir que causait à la famille de sir Salomon l'intérêt qu'elle avait témoigné sur son compte, elle serait toujours venue s'informer d'elle, quand même elle n'eût pas été assez heu-

reuse pour obliger lord Denningcourt par cette démarche.

Rosa, enchantée des manières gracieuses de la charmante inconnue, et encouragée par la bonté qu'elle lui témoignait, la regarda alors avec étonnement : « lord Denningcourt ! » répéta-t-elle.

Une légère expression de surprise parut aussi alors sur la physionomie de l'aimable étrangère : après quelques minutes de silence, elle ajouta : « mylord est aussi peiné de la méprise qui a eu des suites si désagréables pour vous, que dégoûté de la conduite insensible de sa future épouse. . . . » L'étrangère s'arrêta ; elle eut l'air de craindre d'apprendre à Rosa un engagement qu'elle ignorait peut être, et fixa sur elle un re-

gard attentif; mais la physionomie calme et tranquille de Rosa ne trahit aucune des émotions que la dame soupçonnait en elle. Elle paraissait plus occupée du plaisir que lui procurait sa visite inattendue, que d'aucun mouvement de curiosité sur lord Denningcourt et son futur mariage. L'heureuse facilité avec laquelle mylord oubliait tout, avait laissé dans l'esprit de Rosa une opinion assez défavorable de son caractère, dans le tems même où, malgré les commentaires de mistress Feversham sur son billet, elle lui supposait de bonnes intentions.

« Mylord ayant été informé par son valet, » continua l'étrangère, « que la jalousie de lady Lowder n'était pas dénuée de fondement, craignant les insultes que vous

préparait peut être son mari, et éprouvant pour vous un intérêt véritable, ma priée, d'après les raisons qu'il a de se fier à mon amitié pour lui, de vous accorder ma protection, et de vous dérober aux poursuites de lord Lowder, ce que j'eusse fait volontiers sans la recommandation de mylord, ayant su qu'il était question d'un certain pari dont je ne comprends pas clairement le motif, mais qui me fesait craindre quelque entreprise alarmante sur votre compte.»

Ce fut alors, pour la première fois, que le nom de lord Denningcourt fit naître une sensation agréable dans l'esprit de Rosa. Le soin généreux qu'il avait pris de lui procurer la protection d'une femme vertueuse, et qui semblait posséder toutes les douces vertus de

son sexe, était si délicate, si sensible, si digne d'un homme d'honneur, qu'elle exprima sa reconnaissance pour mylord, et son opinion sur son compte avec une chaleur qui eut l'air de plaire infiniment à la belle étrangère. « Oh! combien je me réjouis! » s'écria Rosa, « de trouver un lord Denningcourt qui contraste si bien avec un lord Lowder! »

Les regards de l'étrangère exprimèrent de nouveau son approbation; ensuite elle demanda à Rosa, avec une douceur enchanteresse, s'il y avait long tems qu'elle connaissait lord Denningcourt: Rosa répondit à cette question par un récit simple et circonstancié de son entrevue avec mistress Feversham, et observa, avec une joie extrême, que ce

détail naïf plaisait à sa nouvelle protectrice.

« Je vous demande pardon, miss, » dit ensuite cette dernière, « si mon intérêt pour vous m'engage à vous demander l'explication d'une énigme qui paraît répandre quelque doute sur la franchise apparente de votre conduite: Pourquoi la famille Mushroom et lord Lowder ne vous connaissent-ils que sous le nom de Buhanun, tandis que lord Denningcourt a appris de mistress Feversham que vous portiez celui de Walsingham ? »

Rosa baissa les yeux; mais, reprenant bientôt ce courage qu'inspire l'innocence, elle répondit, sans hésiter, que cette explication était si liée aux principaux événemens de sa vie, qu'elle ne

pourrait donner l'une sans entrer dans le détail des autres.

« Vous me charmez, » répliqua la dame, « vous avez une ingénuité et une franchise que je n'ai rencontrées dans personne; vous êtes réellement une charmante fille, et quels que soient les événemens de votre vie, je suis bien sûre qu'ils ne pourront affaiblir l'intérêt que vous m'inspirez. »

Rosa répondit qu'elle craignait que ses infortunes, quoique très intéressantes pour elle, ne soient trop insignifiantes pour mériter l'attention de sa généreuse protectrice; mais que, d'après les soupçons graves qu'avaient fait naître en elle son changement de nom, elle lui demandait la permission de lui donner sur ce sujet

tous les éclaircissemens néces-saires.

Un domestique ayant apporté des lumières, arrangea les meubles, et les deux dames approchèrent leurs chaises près de la fenêtre.

Rosa donna alors un détail précis des événemens de sa vie, de son séjour chez lady Lydear, de la conduite de sir Jacob envers elle, autant que cela lui fut possible, sans nommer Montreville; parla de sa rencontre avec sa mère, des raisons qui l'avaient portée à ne point rester avec elle, ni même à se faire connaître à cette malheureuse femme; et enfin de ses contrariétés, de ses chagrins, et de la perte de ses espérances les plus chères depuis son arrivée dans la métropole.

Le plus vif intérêt se peignit dans les regards de la belle étrangère durant le récit de Rosa, et lorsqu'il fut fini, elle s'écria avec vivacité : « ainsi donc, vos deux noms ne vous appartiennent pas ! en vérité, ma jolie mendiante, j'envie presque vos vertus, et certainement je les admire; et s'il était possible qu'une jolie femme en aimât une autre, (vous voyez que si j'ai plus de vanité, je n'ai pas moins de franchise que vous) je vous aimerais de tout mon cœur. . . . Plaisanterie à part, votre destinée est plus qu'extraordinaire ; mais ceux qui y jouent les plus grands rôles sont des personnages comme on en voit par tout ; c'est votre ignorance du monde qui exagère les vertus et les vices de chacun d'eux.

Sir Salomon Mushroom est un homme riche, dur et égoïste, rien n'est si commun. Le colonel Buhanun a été coupable de plusieurs crimes, qu'il a cherché ensuite à expier par une bienfesance sans bornes. Mistress Harley est une bonne femme, d'un génie étroit, sans passion, sans énergie, ne s'occupant que de son école, et marchant, sans savoir pourquoi, sur les traces de sa grand'mère : le major un véritable Ecossais, c'est-à-dire, fort sur les calculs, et qui trouva sans doute très économique d'emmener à ses filles une institutrice qu'il ne serait pas obligé de payer. Mistress Buhanun s'est conduite précisément comme une jeune femme qui épouse un vieux homme. Votre mistress Walsingham me paraît une prude

enthousiaste qui a quitté le monde par dépit, parce qu'elle ne pouvait plus y briller ; j'ai connu mille personnes qui lui ressemblaient. Lady Lowder est une sotte qui a plus de disposition que de pouvoir pour devenir un petit tyran. Lord Lowder est un homme du monde qui, jeune encore, est un vétéran dans la carrière où les innombrables sir Jacob Lydear ne sont que des novices ; et mistress Feversham est une folle. Lord Denningcourt, à la vérité, ne doit pas être confondu dans la foule de tous ces gens là ; il a les plus beaux yeux du monde, les plus belles dents ; sa taille est noble, sa figure charmante ; mais cependant on trouve encore des personnes qui peuvent lui être comparées : « et moi, miss, » ajouta la charmante étran-

gère en souriant, « dans quelle classe me rangeriez-vous? »

« Je ne suis pas de force, » répondit Rosa, « à discuter sur aucun sujet avec une si aimable casuiste; mais si les vertus qui me paraissent si respectables, ne sont à vos yeux que des qualités communes, dans quel monde enchanté vivez-vous, puisque les vices mêmes y sont tolérés avec tant de facilité? Quant à vous, madame, » ajouta-t-elle, « il est impossible que vous soyez une personne ordinaire; je n'ose le croire, vous n'avez point d'égale, ou au moins je n'ai jamais vu personne que je puisse vous comparer. »

« Fort bien, » répliqua la dame, « il me semble qu'avec toute votre ingénuité vous êtes une aimable flatteuse. Cependant, comme lord

Denningcourt s'intéresse à votre sort, et que je me sens en vérité de l'inclination pour vous, parlez avec franchise; en quoi puis-je vous servir? Mais avant d'entendre votre réponse, je crois nécessaire de me faire connaître à vous. Je suis la comtesse de Gauntlet.

Rosa se serait levée sur le champ par respect, mais la comtesse, avec la plus douce affabilité, lui ordonna de rester à sa place, et lui demanda de nouveau ce qu'elle pouvait faire pour elle.

Des larmes de joie mouillèrent les yeux de Rosa; elle ne pouvait exprimer sa reconnaissance ni son ravissement; elle fixa ses regards sur la charmante figure de sa protectrice, et crut voir une intelligence céleste qui venait la dérober à l'infortune. Exaltée par cette

réflexion, elle se glissa de sa chaise et tomba aux genoux de l'être céleste à qui elle croyait devoir une espèce de culte.

La belle comtesse éclata de rire et lui tendit la main pour l'aider à se rasseoir. Après quelques minutes données à la sensibilité et à à la reconnaissance, Rosa parla avec modestie de ses talens, et pria mylady de lui procurer une place de gouvernante dans quelque famille respectable. La comtesse lui promit de s'occuper de ce soin ; « mais comme lord Denningcourt désire, » ajouta-t-elle, « que vous soyez à l'abri des poursuites de lord Lowder, de quelle manière pourrons-nous vous y soustraire en attendant que vous soyez placée ? »

« Est-il possible que lord Den-

ningcourt ait tant de bonté! » s'écria Rosa : « oh! quelle reconnaissance ne lui dois-je pas, et comment pourrai-je le remercier! » Lady Gauntlet promit de lui servir d'interprète à cet égard; puis, après avoir mûrement réfléchi sur les circonstances actuelles, son opinion fut que par les soins qu'elle allait prendre de recommander Rosa aux gens de l'auberge, elle ne serait nulle part si en sûreté pour la nuit que dans cette maison; et quant à sa manière de voyager, elle pensait que la diligence était la plus sûre pour éviter tout danger et toute observation. « Mon projet, » ajouta mylady, « est de vous donner pour vous accompagner un homme dont le zèle et la fidélité me sont connus; il vous conduira

jusqu'à Londres, chez madame Lacroix, la meilleure créature du monde, et vous resterez là jusqu'à mon retour dans cette ville. »

Rosa trouva que rien n'était plus sage, plus délicat ni mieux concerté que ce plan ; elle baisa la main de son aimable protectrice avec un mouvement passionné qui exprima sa reconnaissance avec plus de force que le discours le plus éloquent. La comtesse lui renouvela de nouveau les assurances de sa protection, et sortit de la chambre. Rosa entendit alors avec la plus vive satisfaction qu'elle la recommandait aux soins de Sam ; celui-ci ayant suivi mylady jusqu'à la grille du château de Mushroom, l'assura respectueusement qu'il répondait de la jeune miss sur sa tête, ensuite il

retourna près de Rosa afin de savoir si elle désirait ordonner quelque chose pour souper. Mais, quoique les ordres d'une grande dame fussent trop importans pour oser y désobéir, Sam avait tant de crainte de déplaire au seigneur du château, qu'il apprit avec la plus grande satisfaction qu'il serait débarrassé de ses soins le lendemain à huit heures ; afin même d'accélérer ce moment si agréable pour lui, il se leva avant le soleil et alla avertir Rosa une heure plutôt que cela n'était nécessaire, ensuite il servit le déjeûner, en observant que miss n'ayant ni dîné ni soupé aurait bon appétit, et ferait sans doute honneur à son thé et à ses bons gâteaux : il ajouta qu'il se proposait de l'accompagner lui-même jusques au clos du

de fermier Brill, afin de la voir en sûreté dans la voiture.

Nous devons convenir, cependant, que le zèle extraordinaire de Sam, dans cette circonstance, avait un autre motif que celui de remplir sa promesse à la comtesse de Gauntlet.

Un incident, très fâcheux selon lui, venait de conduire à Penry, tandis que Rosa était au château, un étranger dont la présence lui avait paru aussi désagréable qu'inattendue ; l'étranger était allé aussi chez sir Salomon, chez le docteur Croak, et enfin avait été mis à la porte du White-Horse par les ordres secrets du chevalier, dont la colère contre Sam paraissait extrême, pour n'avoir pas agi, dans cette occasion, avec assez de rigueur.

Rosa, après avoir payé son mémoire, se leva pour partir; Sam prit son porte-manteau, et elle sortit de la maison : à peine eut-elle fait quelques pas, qu'elle s'arrêta involontairement et frémit d'horreur à la vue du gentilhomme de lord Lowder qui se trouva sur sa route; mais un robuste valet, qui passa alors portant la livrée de Gauntlet, ayant dit à un autre domestique qu'il allait accompagner la diligence jusqu'à Londres par ordre de la omtesse, lui parut une preuve si indubitable de la protection de mylady, qu'elle reprit courage et continua sa route, tandis que les habitans de Penry saluaient avec respect la belle dame qu'ils voyaient, ne se doutant point que c'était la même mendiante

que tout le village avait connue autrefois.

Elle traversa le clos, toujours accompagnée de Sam, et en approchant plus près de la grande route, ils apperçurent de loin un homme mal vêtu, assis de manière à leur tourner le dos; il tenait un livre dans sa main, et portait sur son épaule un bâton auquel était suspendu un petit paquet noüé dans un mouchoir de soie.

Sam tressaillit et s'arrêta; Rosa, machinalement, fit de même, et le valet qui marchait près d'eux suivit leur exemple.

« Mon Dieu! miss, » s'écria Sam, « je vous demande bien pardon; voilà l'endroit où passent les voitures, mais je ne puis aller plus loin; j'ai laissé mes clefs sur

mon comptoir, il faut que je retourne sur le champ à la maison. » En achevant ces mots, il posa à terre le porte-manteau.

Rosa eut à peine le tems d'exprimer sa surprise, que Sam était déjà bien loin ; alors le valet ôtant son chapeau d'un air respectueux, prit le porte-manteau et s'offrit de le porter. Rosa le remercia : dans ce moment une voiture approchant, ils se hâtèrent d'aller à sa rencontre, et virent le pauvre homme qui déjà venait d'y monter.

Le valet étant arrivé le premier dit au cocher qu'un misérable comme celui là ne devait pas voyager avec la jeune dame qui le suivait, et il avait presque persuadé le cocher de placer cette espèce de mendiant derrière la voiture,

lorsque Rosa les joignit : elle ne se fut pas plutôt apperçue que le pauvre homme avait une jambe de bois, et conclu, d'après une de ses mains livides qui se trouvait posée sur la portière, qu'il était en mauvaise santé, qu'elle termina toute discussion en se plaçant dans la voiture avec autant de précaution que si elle avait eu pour compagne de voyage la première duchesse du royaume.

On ferma la portière ; le valet se plaça près du cocher ; et alors Rosa ayant une perspective moins sombre devant elle, accueillant encore une fois les douces illusions de l'espérance, et donnant quelques regrets à un endroit qu'elle considérait comme son village natal, se trouva de nouveau sur la route de Londres.

CHAPITRE X.

La matinée était belle, et quoique les routes fussent parsemées des feuilles jaunâtres dont l'automne couvre les campagnes, la nature semblait sourire aux dernières richesses de la saison, et le soleil répandait ses rayons vivifians du milieu d'un ciel sans nuages.

Rosa s'étant placée dans la position qu'elle crut la plus convenable pour ne point incommoder son compagnon de voyage, apperçut bientôt dans un angle de la route toute la façade du château de Mushroom. Elle compta onze hommes occupés à cylindrer les gazons qui s'étendaient sous les fenêtres ; se rappelant alors la magnificence de l'intérieur de la

maison, et observant la beauté du paysage et des prairies environnantes, elle répéta à voix basse ce passage de Shakespeare :

« C'est là néanmoins que le pauvre
» reçoit son vêtement, que l'infortuné
» trouve à satisfaire une faim dévo-
» rante ; que le robuste laboureur
» jouit d'une santé florissante et pro-
» cure du pain à ses enfans. Et si l'é-
» goïsme du farouche propriétaire fer-
» me son cœur à la bienfesance, sa
» vanité y supplée, et produit le même
» avantage. »

A peine eut-elle fini de réciter ce morceau de poësie, qu'elle entendit son compagnon de voyage soupirer, et lui répondre par un autre passage du même poëte, d'une voix tremblante et presque convulsive. Il gesticulait avec sa main droite, et ses yeux étaient

humides de larmes. Rosa tressaillit, examina avec attention son visage pâle, sa physionomie intéressante, et reconnut son digne ami, le premier protecteur de son enfance, enfin l'honnête et vertueux John Brown. L'excès de sa surprise la rendit immobile ; elle continua à le regarder avec une avidité que les cœurs sensibles peuvent seuls concevoir.

« M. Brown ! est ce M. Brown ! Cela est-il bien possible, » s'écria enfin Rosa, incapable d'articuler une syllabe de plus.

M. Brown ne portait plus le beau chapeau galonné qui était placé autrefois sur sa tête ; la belle livrée du colonel ne brillait plus sur son habit ; son uniforme militaire ne frappait plus les regards, ni même l'habit de drap brun uni

qui distinguait jadis l'hôte du White-Horse. Une vieille casaque bleue, une veste noire trop large pour sa taille, un mauvais chapeau couvrant ses cheveux gris, formaient un contraste si frappant avec ce qu'il avait été autrefois, que sans le secours de son ami Shakespeare, il n'aurait pu être reconnu même par l'œil pénétrant de l'amitié.

John, dont les regards mélancoliques restaient toujours fixés sur Penry, qu'on découvrait encore, s'entendit nommer par Rosa sans exprimer le moindre mouvement de surprise, d'intérêt ou de curiosité; il répondit froidement, mais avec cette douceur qui lui était naturelle: « A votre service, madame ».

« Et ne voulez-vous pas me

parler ? » s'écria Rosa, qui passa alors de la surprise à un transport de joie inexprimable ; « ne me regarderez - vous pas . . . ? Avez-vous oublié votre petite amie Rosa ? »

John tourna alors la tête, pâlit, ses lèvres tremblèrent, il essaya de parler, soupira profondément, et tomba sans connaissance aux pieds de Rosa. « Mon Dieu ! mon Dieu ! » s'écria-t-elle, tandis que la voiture roulait avec la plus grande rapidité : Oh ! mon cher John, mon pauvre John ! mais malgré tous ses efforts, elle ne pouvait atteindre au fond de la voiture pour parler au cocher, à cause de la position de son malheureux ami qui barrait le passage, et elle se fût désolée en vain de le laisser sans secours,

si le valet de lady Gauntlet, qui avait quitté le siége du cocher pour monter sur l'impériale, n'eût laissé, sans s'en appercevoir, un pan de son habit flotter au-dessus de l'une des portières. Rosa s'en saisit, et parvint alors à faire arrêter la voiture.

« Je l'avais bien dit, » s'écria cet homme, en aidant à relever John, « que ce pauvre malheureux n'était pas digne de voyager à côté de cette jeune dame ».

« Digne ! » répéta Rosa : « ah ! il est digne de voyager avec un prince . . . Prenez garde de lui faire du mal, et placez - le doucement ».

John revint à lui, se débarrassa des soins du valet, joignit les mains, et s'écria : « Chère miss Rosa ! . . . oui, c'est bien vous,

c'est l'enfant chéri de mon bon maître... ils m'ont dit que vous étiez partie de ce maudit village... oui, ils l'ont dit... que m'importe à présent ce qu'ils disent... je vous ai donc enfin retrouvée!... mais hélas! j'ai perdu mon maître pour toujours! J'espérais, « ajouta-t il en sanglotant, » j'espérais au moins voir son tombeau; je suis parti pour cela : chère miss Rosa! je vous ai quittée, j'ai quitté ma pauvre femme, je vous ai abandonnées l'une et l'autre dans ce monde pervers... mais, dites moi ce qu'est devenue ma Betty, car les durs habitans de ce village abhorré, n'ont rien pu m'apprendre sur son compte ».

Rosa ne répondit que par ses larmes.

« Allons, mon ami, » dit le

cocher : « comme vous voilà mieux, laissez-nous vous placer dans le panier de la voiture... vous voyez que cette jeune dame ne peut parler.

« Ah ! » répliqua John, « sa voix est cependant l'harmonie même ; elle a plus d'une fois fait palpiter mon cœur ; mais, vous avez raison, je vais aller dans le panier ».

« Certainement, M. Brown, vous n'en ferez rien, » s'écria Rosa : « nous ne devons pas nous séparer ainsi.... vous resterez près de moi pour m'instruire de tout ce qui... Allons, accordez-moi la grâce que je vous demande, et ne m'affligez point par des égards qui me déplaisent ».

John obéit ; le valet remonta sur l'impériale, le cocher sur son

siége, et la voiture continua sa route.

Comme aucune description ne peut rendre les sensations qu'éprouvèrent alors deux amis que le hasard avait conduits le même jour à Penry, pour s'informer des personnes qui leur étaient si chères; nous allons simplement instruire le lecteur des aventures de John Brown, depuis l'instant où il avait quitté sa femme et sa maison. Après avoir entendu la lettre de James Buchan, il éprouva un désir irrésistible d'aller s'informer par lui-même du sort de son bien aimé maître. Buchan disait, il est vrai, qu'il l'avait vu tomber; mais comme, après la perte d'un bras, il était plus que vraisemblable qu'il ne s'était pas trouvé en état d'assister le

colonel avec l'autre, John pensait que son maître avait pu échapper à la mort ; mais s'il était tombé pour ne plus se relever, si ses restes chéris avaient été confondus avec la poussière de cette terre tant de fois arrosée de son sang, ne devait-il pas au moins aller la baigner de ses larmes ! Cette idée horrible, et le reproche amer que John se fit alors de n'avoir pas suivi son maître, déchirèrent son cœur d'une douleur si cruelle, qu'il se décida à partir sur le champ pour l'Inde, et à traverser toutes les régions de la zone torride, plutôt que de conserver le moindre doute sur le sort de son maître, de son ami, enfin de celui qu'il chérissait plus que sa propre existence.

Cédant à ce désir impérieux,

et ne voulant même pas le soumettre à un examen plus réfléchi, John sortit avec précipitation du château de Mushroom, traversa le village, rencontra heureusement une voiture qui partait pour Londres, et se trouva enfin, au bout de deux jours, sur un vaisseau de la compagnie des Indes qui allait mettre à la voile pour l'Inde.

Par des incidens trop longs à détailler, le vaisseau, au lieu de se rendre au Bengale, fut obligé relâcher au fort Saint-George; et le pauvre John, après des peines, des fatigues inouies que lui fit éprouver une navigation de huit mois, arriva enfin à Calcutta, où il ne trouva aucune probabilité que son maître pût exister encore, et où il n'eut même pas la mélancolique satisfaction de ver-

ser des larmes sur son tombeau, car l'armée de Tipo n'avait témoigné aucun respect pour les restes des vaincus, en les fesant même enterrer sur le champ de bataille.

A peine le pauvre John eut-il reçu la certitude de cette triste nouvelle, qu'on l'arrêta comme déserteur, et il fut envoyé en prison, jusqu'à ce qu'une cour martiale eût prononcé sur son sort. Le président et plusieurs officiers qui composaient ce tribunal, donnaient des regrets sincères au sort de l'infortuné colonel Buhanun, et se rappelèrent les traits de son fidèle serviteur, que l'excès de sa douleur rendait indifférent sur le résultat de la sentence qu'on allait prononcer.

Les officiers, au nombre des-

quels se trouvait le capitaine W — qui remplissait jadis les premiers rôles sur le théâtre bourgeois de Calcutta, connaissant la sévérité des principes de John, furent surpris de le voir chargé du crime de désertion, et l'engagèrent à produire ses moyens de défense, avec un mélange d'intérêt et de doutes qui réveillèrent en lui quelque mouvement de cet orgueil militaire qui ne peut soutenir même l'ombre d'un soupçon contre l'honneur : mais bientôt après, le souvenir de son bien aimé maître, le regret déchirant de l'avoir perdu, remplirent uniquement son cœur; il commença à s'accuser de ne l'avoir pas suivi, et répéta mille fois qu'il ne se pardonnerait jamais ce manque de devoir le plus sacré pour lui. Les

officiers qui composaient la cour martiale, sentirent la générosité des motifs d'une semblable conduite ; mais, comme le pauvre John avait négligé d'apporter avec lui son congé signé par le colonel Buhanun, et que la discipline militaire était de la plus haute importance dans l'Inde, le tribunal ne put trouver aucun moyen de l'acquitter, et il fut condamné à recevoir trois cents coups de verges, qui furent ensuite réduits à deux cents, puis à cent, et enfin, au moment de l'exécution, à cinquante ; mais ce qui causa la plus vive douleur à John, c'est qu'il était déshonoré, justement déshonoré ! Il n'avait rempli, selon lui, ni les devoirs d'un soldat, ni ceux d'un serviteur. Dès cet instant, il perdit sa propre

estime, et tomba dans le découragement. Sa conduite, autrefois le modéle des soldats, se ressentit du peu de cas qu'il fesait de lui-même, et l'exposa à des punitions continuelles de la part de ses chefs. Il pensait sans cesse à sa maison, à sa femme, à la jeune fille charmante qu'il avait promis de ne point perdre de vue. Enfin, pour se dérober à des réflexions qui lui étaient insupportables, il s'enivrait avec de l'eau de vie d'Arrack toutes les fois qu'elles s'offraient à sa pensée, ce qui par malheur arrivait très fréquemment.

Le capitaine W— était toujours son ami; il l'employait quelquefois dans de petits rôles sur son théâtre, et c'était la seule tâche que le pauvre John rem-

plissait de sang froid. Mais un jour qu'il s'occupait de quelques décorations, il eut le malheur de tomber dans une trappe et se cassa la jambe. L'acrimonie de son sang, la chaleur du climat, rendirent son état si dangereux, que l'on ne put le sauver que par l'amputation de la partie blessée. Depuis ce malheureux accident, John se guérit, contre toute attente, de son goût pour l'eau de vie d'Arrack : mais sa santé devint si déplorable, qu'il espéra voir terminer bientôt une vie qui chaque jour lui était plus à charge.

Incapable desormais et de servir dans l'armée et de figurer sur le théâtre, on le renvoya en Angleterre. A son arrivée dans son pays natal, l'espoir d'être reçu avec joie par sa femme, lui ren-

dit un peu de courage, et il prit sur le champ à pied la route de Penry ayant quelques dollars dans sa poche, et portant sur ses épaules sa garde-robe nouée dans un mouchoir de soie et suspendue à un bâton.

Le premier endroit où il s'arrêta à Penry, fut chez le pauvre barbier, ami du jeune Croak; mais ne l'ayant pas trouvé chez lui, il s'adressa à un garçon qui lui était étranger, et lui fit quelques questions sur l'état des affaires du White-Horse. Rien ne peut exprimer la douloureuse surprise qu'il éprouva lorsqu'il apprit que l'on avait chassé sa femme de chez elle, vendu tous ses effets, et qu'elle s'était vue obligée de rentrer au service de la jeune miss qui demeurait avec le doc-

teur Croak. Le cœur oppressé par la douleur, le pauvre John se traîna alors chez le docteur.

Celui-ci qui venait à peine de congédier Rosa d'une manière si dure, s'imagina sur le champ, en voyant John, dont l'arrivée à Penry lui sembla fort extraordinaire, que toutes ses questions sur sa femme n'étaient que la suite d'un plan concerté pour instruire Rosa du lieu où elle trouverait Eléonore. En conséquence, il le traita comme un misérable ; mistress Bawsky se joignit à lui, ils lui dirent l'un et l'autre que sa femme n'était point chez eux, qu'ils s'inquiétaient fort peu de ce qu'elle pouvait être devenue, et le mirent à la porte.

John, suffoquant de douleur,

se mit alors en marche dans le village : quelques uns de ses anciens habitans ne le reconnurent pas, la plus grande partie feignit de ne point le reconnaître. Excédé de fatigue, succombant presque aux émotions mélancoliques qui oppressaient son cœur, il arriva au Wite-Horse, s'assit sur son ancien banc près de la porte, demanda une pinte de bière, et fit dire à l'hôte qu'il désirait lui parler.

Jamais surprise ne fut comparable à celle de Sam, lorsqu'il apprit que son ancien maître était vivant et venait de retourner à Penry. Ce bruit s'était répandu dans le village avant même que M. Brown fût arrivé au White-Horse : Sam se hâta de courir au château pour

annoncer

annoncer cette nouvelle extraordinaire à sir Salomon, et par conséquent ne put se rendre à l'invitation de John qui voulait le voir.

Le chevalier écouta son agent avec beaucoup d'attention ; mais ayant appris que John était revenu presque dans un état de mendicité, il congédia Sam, avec ordre de ne souffrir, sous aucun prétexte, que l'ancien hôte de Withe-Horse mît les pieds dans cette maison.

Sam promit respectueusement d'obéir ; mais, en sortant, il vit dans l'antichambre un grand nombre de domestiques qui buvaient, et ceux-ci l'ayant invité à se joindre à eux, il ne put résister à une semblable tentation, et accepta avec joie une place à leur table.

Durant cet intervalle, le pauvre John, asss sur son banc, se livrait tristement à ses réflexions. Il avait perdu ses amis, sa femme, sa maison, mais il lui restait un autre objet de recherche à Penry; c'était Rosa. Sir Salomon Mushroom avait accepté sa tutelle ; John se flatta donc qu'il apprendrait au château des nouvelles de l'enfant adoptif de son pauvre maître : à peine eut-il accueilli cette idée, qu'il se leva, déposa son paquet sur le comptoir, et s'achemina vers le château.

Sir Salomon, qui craignait cette visite, venait à peine de donner des ordres en conséquence, lorsque John fut introduit au moment même où Rosa venait de retourner au White-Horse. Le chevalier était assis dans une superbe biblio-

thèque, où l'on voyait quelques centaines de volumes reliés magnifiquement et arrangés avec soin. La splendeur, le luxe qui régnaient autour de lui, offraient un coup d'œil imposant ; et le pauvre John, intimidé, confondu, s'arrêta en silence au milieu de la chambre en tenant son chapeau à la main. Sir Salomon exprima froidement sa surprise de le revoir ; il présumait, dit-il, que son retour à Penry avait pour but de payer l'argent qu'il lui devait ; il était disposé dans ce cas à lui rendre la jouissance de son bail de White-Horse, dont la personne qui l'avait remplacé se désisterait avec le plus grand plaisir, vu le peu de profit que rapportait maintenant cette auberge.

John ne possédait plus rien au monde ; il savait très bien que sa femme avait emprunté cent livres sterlings à sir Salomon ; il se rappelait aussi certaines dettes à des marchands : mais tout cela se trouvait si embrouillé dans sa tête, qu'il ne put même trouver une citation de Shakespeare applicable à la circonstance. Il toussa, baissa les yeux, et demanda enfin à voix basse des nouvelles de miss Rosa.

Une expression de dureté farouche se répandit alors sur la physionomie du chevalier ; il répondit que cette fille ingrate, après lui avoir coûté des sommes immenses, était partie sans daigner l'instruire de l'endroit où elle allait, et sans lui avoir écrit, depuis, un mot pour le remercier

de tout ce qu'il avait fait pour elle.

Cette explication rendit enfin à John toute son énergie; il ne fut plus intimidé devant l'être vil qui lui parlait. Il avait signé lui-même le testament de son maître, et n'ignorait pas que sir Salomon avait reçu en dépôt une somme considérable pour Rosa; de plus, il était certain que le colonel Buhanun joignait toujours aux présens qu'il lui envoyait de l'Inde, des lettres de change pour sa fille adoptive. Il regarda le chevalier d'un air sévère, et lui récita d'un ton théâtral ce fragment de Shakespeare :

« S'avilir dans l'abondance, est
» pire que de mentir par la nécessité ;
» et la mauvaise foi, dans les rois, est

» plus méprisable que dans le miséra-
» ble qui mendie son existence. »

« Insolent! drôle abominable! » s'écria le chevalier en fureur, « tu seras puni de ton audace; je te ferai pourrir dans une prison. »

John, sans être ému par cette menace, continua à affirmer froidement son opinion, et à accuser le seigneur du château, de fraude et de duplicité; mais celui-ci, perdant patience, donna non seulement des ordres pour que l'on mît à la porte l'insolent coquin qui lui manquait de respect, mais fit dire au bedeau de la paroisse de le poursuivre comme un vagabond dangereux.

Sam était toujours au château à boire avec les domestiques; et comme il ne se souciait pas de

paraître personnellement, il envoya dire chez lui que l'on mît John et son paquet à la porte du White-Horse.

Le pauvre John ne put résister à ce dernier acte de barbarie; il lutta contre le garçon de l'auberge et deux soldats qui étaient dans la maison, aussi long tems que ses forces purent le lui permettre; mais, vaincu par le nombre, il fondit en larmes, et se retira sans savoir où aller.

La soirée était déjà avancée, et le malheureux John, quoique possédant encore quelque monnaie pour payer un gîte, se traîna dans la vieille masure, premier asyle de Rosa : là, accablé de douleur et de fatigue, il dormit sur la terre jusqu'à la pointe du jour. Privé, à son réveil, de l'espérance qui avait

soutenu son courage le jour précédent, il eut à peine la force de se rendre sur la route pour prendre la voiture de Londres.

John fit cette relation avec une simplicité si touchante, que Rosa ne put retenir ses larmes en l'écoutant, et elle lui donna à son tour tous les détails de son histoire. La rencontre de ce fidèle ami devint un événement si heureux pour elle, que son sort ne l'inquiéta plus. Elle regardait la protection de lady Gauntlet comme un grand avantage sans doute, mais l'amitié de John Brown était pour elle un trésor inappréciable.

Avant que la voiture entràt dans Londres, John observa que Rosa allant chez des gens du grand monde, il n'était pas convenable qu'elle eût l'air d'avoir en leur

présence aucune liaison avec un pauvre misérable tel que lui. « Je connais mieux que vous, chère miss, » ajouta-t-il, « l'esprit de ce qu'on appelle la société brillante; tout dépend de la première impression que vous donnerez de vous en arrivant; et à Dieu ne plaise que je porte jamais quelque préjudice à celle pour qui mon cher colonel avait une tendresse si vive! »

Rosa s'opposa, avec toute la chaleur de la sensibilité, à la résolution qu'avait prise l'honnête John, de ne pas l'accompagner chez M.me Lacroix; cependant il lui fit sentir, d'une manière si forte, que son existence future dépendrait en tout point de la conduite qu'elle tiendrait à cette époque, qu'elle fut obligée, malgré sa vive répu-

gnance de céder à ses argumens ; mais ce fut à condition qu'il accepterait la moitié de la petite somme qu'elle possédait dans sa bourse.

John, dans le même instant, avait tiré un petit sac de toile pour partager avec elle ses dollars; car, disait-il, belle et délicate comme elle était, elle ne devait manquer de rien, au lieu que lui, accoutumé au malheur, endurci à la fatigue, il avait encore assez de force pour supporter toutes les privations.

Rosa ne voulut point admettre comme une conclusion péremptoire, que parce qu'il avait beaucoup souffert, il pouvait souffrir encore davantage; d'ailleurs, elle ajouta que, vu le délabrement actuel de sa santé, il se trouvait

moins en état qu'elle de supporter la misère.

« Moins en état que vous ! » s'écria John les larmes aux yeux, « vous, sûpporter la misère ! O mon maître ! mon bien aimé maître ! » ajouta-t il avec un mouvement passionné, « combien je serais indigne des bontés touchantes que vous aviez pour moi, si je pouvais entendre de sang froid votre enfant chéri parler de la misère ! . . . Non, miss, laissez un pauvre malheureux comme moi supporter les coups du sort, et n'aggravez pas mon chagrin par un refus qui me serait plus sensible que toutes les infortunes qui m'ont accablé depuis la perte de mon cher colonel. »

Comme la voiture n'était plus qu'à une très petite distance de

Londres, Rosa termina cette contestation en insistant pour que John acceptât la moitié de son or, et en partageant avec lui la moitié de ses dollars. John y consentit, pourvu qu'à chacune de leurs entrevues, de nouveaux partages succédassent à celui-ci, ce que Rosa promit à son tour. Alors John lui certifia de nouveau que sir Salomon était coupable de fraude envers elle. « Je n'ai pas vu remettre le testament entre ses mains, » ajouta-t-il; « mais je connais la fortune que le colonel a laissée en Angleterre: une partie de ses fonds était placée sur la compagnie des Indes, l'autre sur la banque, sans compter ce qu'il a déposé entre les mains de sir Salomon; et si on ne peut produire un testament, toutes ces

sommes doivent être remises aux héritiers du major Buhanun. »

Rosa ayant toujours entendu dire au bon major qu'il ignorait de quelle manière le colonel avait placé sa fortune et comment il pourrait réclamer sa succession, reçut avec une joie inexprimable les détails de John, et se proposa d'écrire au docteur Cameron, pour lui apprendre cette heureuse découverte : quoique les principes de mistress Frazer, et de son époux, éloignassent d'elle aucune espérance de partager ces richesses avec les enfans du major, elle espéra cependant obtenir d'eux, par l'intervention du docteur, qu'ils assurassent le sort du fidèle domestique de leur parent. Elle saisit même avec ardeur une idée qui s'offrit alors à son esprit ; ce

fut de rendre John porteur de cette nouvelle, espérant que ce serait le meilleur moyen de produire un effet favorable sur son compte : en conséquence elle lui proposa, sans lui faire connaître cependant ses motifs particuliers, de partir pour l'Ecosse, et de donner lui même tous les détails de cette affaire aux héritiers de son maître.

John consentit avec joie à cet arrangement, et dit qu'il irait par mer en Ecosse, mais qu'il voulait avant se rendre à la compagnie des Indes pour y prendre quelques informations, acheter ensuite un habit assez propre pour ne causer aucune disgrace à sa chère miss Rosa, lorsqu'il irait prendre ses ordres au moment de son départ, et qu'alors il partirait

pour le nord sous la bannière de l'espérance.

Une teinte animée qui se répandit sur le visage pâle de John après avoir prononcé ces dernières paroles, était causée par son attachement généreux et désintéressé pour Rosa; tandis qu'elle, qui n'avait pas la plus légère idée d'aucun avantage qui pût la concerner, se livrait à l'espérance consolante de voir cet honnête et digne serviteur recueillir la récompense, qu'il méritait si bien, des héritiers de son maître.

La voiture étant arrivée à sa destination, le domestique de lady Gauntlet fit venir un fiacre, et dit à Rosa qu'il avait reçu ordre de la conduire chez M.me Lacroix.

Rosa regarda alors John avec inquiétude; elle avait appris de sa

nouvelle protectrice que M.me Lacroix était la meilleure femme du monde, mais elle ignorait entièrement dans quel quartier était sa maison ; et comme son ami John avait décidé d'une manière positive qu'elle ne devait point avoir l'air de le connaître particulièrement, elle ne savait si elle devait demander au domestique l'adresse de la personne chez laquelle il allait la conduire.

John comprit à merveille ce qui se passait dans le cœur de Rosa ; mais il lui fit entendre, par signes, d'être tranquille, et de se fier entièrement à lui sur ce qu'il fallait faire. Alors elle monta dans le fiacre, fixa de nouveau ses regards sur son ami fidèle, et ne put retenir ses larmes : John affecta de tourner les yeux d'un autre côté,

toussa d'une voix étouffée, puis disparut dans la foule ; et Rosa se trouva encore une fois seule dans le monde, séparée de ceux qu'elle avait connus ou qui possédaient son affection.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 11 05 16 006 2